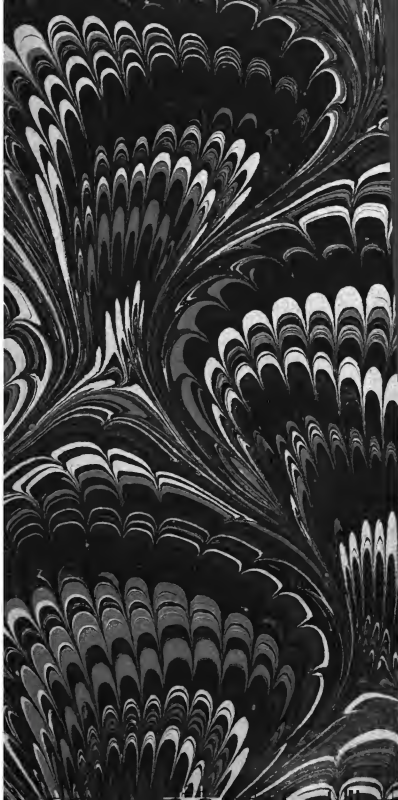


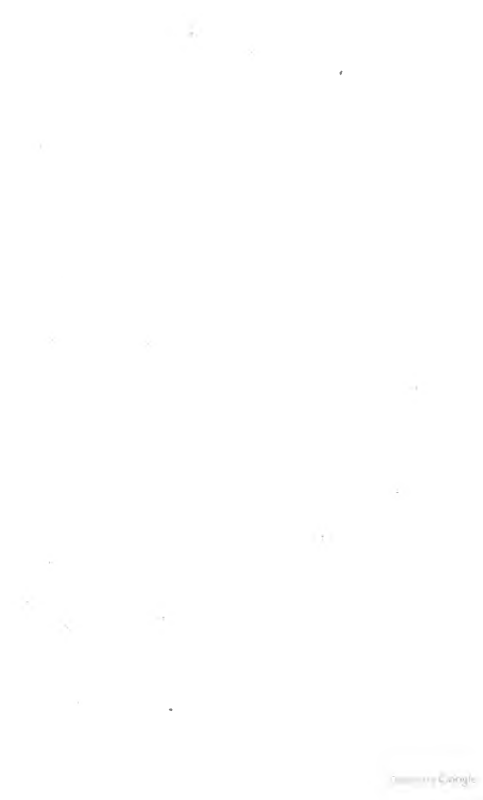
· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala 6.8

6-VI-17





III 6 VI 17

COMMENT
ON AIME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LE DERNIER AMOUR

LA CHIMÈRE

Un volume in-18 jésus

SOUS PRESSE :

SONGES D'UNE NUIT D'ORAGE

Un volume in-18 jésus

POISSY. — Typ. et stér. de A. BOURET.

19191

COMMENT ON AIME

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 47 ET 49, GALERIE D'ORLÉANS.

1863

Tous droits réservés



A MADAME

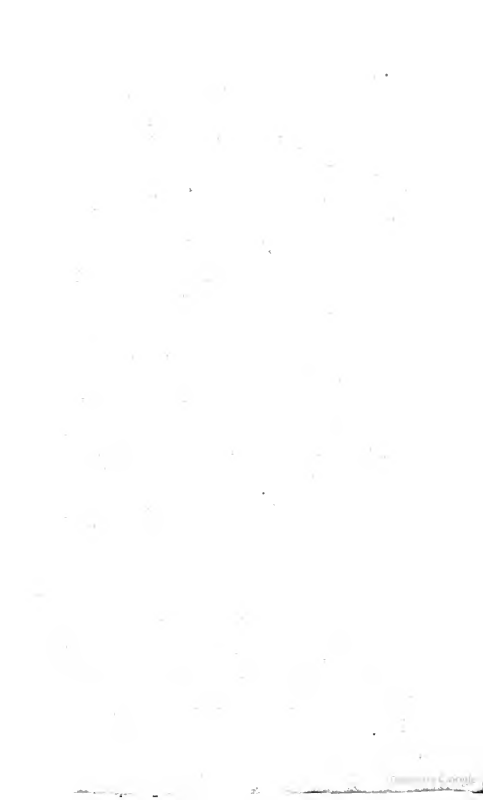
ALPHONSE ÉNAULT

MA BELLE-SŒUR

MA CHÈRE MARIE,

J'ai déjà composé tout un gros bouquet d'historiettes. J'en détache quelques *églantines* qui me paraissent avoir le moins perdu de leur modeste éclat, de leur vague parfum, et je me fais une joie de vous les offrir. Les fleurs ont un langage emblématique et mystérieux. Celles-ci sont destinées à bien définir « COMMENT ON AIME. » J'espère qu'elles vous diront aussi toute la tendresse cordiale et tout le dévouement fraternel que vous inspirez à votre vieil ami.

ÉTIENNE ÉNAULT.



BERGERONNETTE



— Pourquoi ne vous mariez-vous point, mon cher Frédéric ?

— Parce que je n'aime personne.

— Quelle naïveté ! Pourquoi n'aimez-vous personne ?

— Parce que je ne puis plus aimer.

— Peste ! Pourquoi ne pouvez-vous plus aimer ?

— Parce que j'ai trop aimé.

— Vous m'intéressez. Pourquoi ?...

— Allez au diable avec vos pourquoi ! Vous êtes un véritable inquisiteur.

— Eh non ! je ne suis qu'un anatomiste, mon cher Frédéric, et vous êtes un sujet curieux que j'aimerais à disséquer, je ne vous le cache pas.

— Laissez là votre scalpel, je vous prie ; je consens à vous dire moi-même ce que vous désirez savoir.

— L'esthétique de votre belle âme n'en sera que mieux faite. Je vous écoute.

— Railleur incorrigible !

Frédéric Talhouët sourit, ce qui lui arrivait rarement. Il se jeta sur son divan, cacha pendant une minute dans ses mains son grand visage expressif et pâle, puis il reprit en ces termes :

« Quand j'explore attentivement mon cœur, je reste attristé de voir que ce n'est plus qu'une sorte d'ossuaire où sont entassés pêle-mêle les débris informes de quelques amours oubliés. Chaque année de ma jeunesse évanouie a jeté là sa ruine éphémère, caprices d'un jour, tendresses dévouées, adorations sublimes. Le hasard a brisé les uns, l'inconstance a flétri les autres, les froids calculs du monde ont détruit les plus nobles et les plus pures entre toutes ces affections. Que de vaines agitations dont il ne reste plus qu'un peu de poussière ! Que de radieuses espérances ! que d'amours éternels dont j'ai gardé à peine un souvenir !

» Il est cependant, parmi tant de vestiges décolorés, une image douce, suave, mélancolique, qui

demeure inaltérable comme une perle au fond de mon âme : c'est l'image d'une pauvre et belle enfant que j'aimais et qui ne m'a jamais aimé. Elle se nommait Bergeronnette, elle était bonne, noble et touchante, elle était dévouée jusqu'à l'héroïsme.

» La première fois que je vis Bergeronnette, ce fut en Bretagne sur les grèves de Loc-Tudi, par une radieuse matinée d'été. Bergeronnette était assise sur le sable, pieds nus, cheveux au vent ; elle chantait un *guerz* ou ballade du pays d'une voix fraîche et mélodieuse ; son visage, délicat et charmant, reflétait douze ou treize ans à peine. Elle tenait avec soin sur ses genoux un livre richement relié qui contrastait avec la pauvreté de son accoutrement. Je m'arrêtai pour lui adresser la parole. Elle se tut et fixa sur moi un regard humide et brillant.

— Dites-moi, ma belle enfant, lui demandai-je en lui indiquant du doigt un parc qui côtoyait le rivage, n'est-ce pas la propriété de M. de Tyvouarlen ?

» Elle se leva vivement, et me répondit d'un air souriant : —

— Oui, monsieur, mais l'entrée du château est sur le chemin de Loc-Tudi.

» Elle reprit avec une légère expression d'embarras :

— Est-ce que monsieur va chez M. de Tyvouarlen ?

— J'irai bientôt, ma belle enfant ; mais il faut que je me rende d'abord à l'île Tudi où j'ai affaire.

— A l'île Tudi ? reprit-elle. Ah ! bien, vous pouvez la voir d'ici ; et, si vous voulez, je vais vous y mener ?

— A pied ! fis-je avec une gravité comique.

— Oh ! répliqua-t-elle en riant, je ne marche pas sur l'eau comme Jésus-Christ, et je ne crois pas que vous osiez vous y hasarder comme saint Pierre. Mais j'ai un bateau amarré à deux pas d'ici, et je vous ferai passer l'eau.

— Volontiers, lui répondis-je enchanté de sa répartie, je vous aiderai à ramer.

— Je rame bien toute seule, dit-elle d'un air charmant de fierté et de confiance en elle, soyez tranquille, vous arriverez à bon port. Mais pour ma peine vous me rendrez un service.

— Je suis à votre disposition, ma petite amie, lui dis-je de plus en plus étonné de son langage et de sa gentillesse.

— Merci, monsieur, fit-elle avec une jolie révérence. Je vous prierai, quand vous irez à Loc-Tudi,

chez M. le comte de Tyvouarlen, de remettre ce livre à M. Robert, son fils.

» Elle me montra le beau volume qu'elle tenait à la main ; je le pris et l'ouvris : c'était *Paul et Virginie*.

— De quelle part lui rendrai-je ce livre ?

— De la part de Bergeronnette, monsieur, et vous lui direz, s'il vous plaît, que si je ne suis pas venue hier le lui rendre et jouer avec lui sur la grève, comme nous en étions convenus, c'est que mon père m'a retenue pour raccommoder ses filets. Aujourd'hui je comptais le rencontrer, car il est presque tous les matins ici ; mais voici deux heures que je l'attends, et il ne vient pas. C'est dommage : il m'aurait peut-être encore prêté un autre beau livre.

— Vous aimez donc bien les livres ?

— Oh ! beaucoup, monsieur, me répondit-elle d'un air expansif et passionné. Je lis toujours quand j'en ai le temps. Si vous saviez ! M. Robert est bien bon pour moi : grâce à lui je connais les plus jolies histoires du monde.

» En parlant ainsi de M. Robert, jeune garçon de quatorze ans à peine, les joues de Bergeronnette s'empourpraient légèrement, et ses paupières aux longs cils blonds s'abaissaient avec une sorte de pudeur instinctive. Je soupçonnai que l'amour de

la lecture n'était pas le seul sentiment qui commençait à fleurir dans le cœur à peine éclos de Bergeronnette.

— Venez, me dit-elle, mon bateau est dans une petite crique du rivage.

» Nous nous dirigeâmes vers l'endroit indiqué. Bergeronnette marchait à pas pressés. Je me tins derrière elle, considérant avec enchantement la grâce ailée de sa démarche enfantine, la perfection vraiment étonnante de sa taille que dessinait une pauvre robe de toile grise. Sa chevelure, d'un blond cendré délicieux, retombait en boucles mollement arrondies sur ses épaules rondes et blanches ; ses yeux d'un bleu de turquoise réfléchissaient une douceur angélique, en même temps qu'ils révélaient un esprit précoce et méditatif ; ses lèvres avaient des sourires fins et charmants, ses joues des nuances rosées d'une délicatesse infinie, et ses dents l'éclatante blancheur de l'écume des vagues. Dans mes pérégrinations à travers ma Bretagne aimée, j'avais rencontré souvent, au sein des campagnes les plus ignorées, de ravissantes pennèzes ou jeunes filles, qui me rappelaient un peu les villageoises de Marmontel, mais je n'avais point encore vu une enfant aussi intéressante que Bergeronnette ; sous ses modestes vêtements, elle avait l'élégante simplicité de

l'oiseau dont elle portait le nom ; elle en avait aussi la vivacité coquette.

» Nous montâmes dans son bateau. Elle le conduisit seule avec une habileté où l'adresse se mariait à la force, la grâce à l'insouciance. J'admirais cette organisation à la fois énergique et frêle, souple et infatigable : je la complimentai, elle sourit et me répondit avec fierté que ce n'était rien cela, qu'elle savait déjà conduire une chaloupe à la voile, et que souvent elle allait avec son père, marinier de l'île Tudi, promener en mer la famille Tyvouarlen. En parlant ainsi, elle imprimait de rapides mouvements aux avirons, et nous abordâmes à l'île, pauvre coin de terre avec quelques chaumes misérables et quelques brins d'une végétation rare et brûlée par le vent de mer ; poétique par sa mélancolie profonde et la monotone grandeur de l'Océan qui l'environne.

» Bergeronnette m'indiqua la demeure de la personne que j'allais voir, et je la quittai en lui promettant de me rendre bientôt à sa chaumière pour lui demander le livre que je devais remettre au jeune Robert. Une heure après j'entrais sous le chaume du père de Bergeronnette, nommé Coëtdro. Il me reçut avec la cordialité d'un marin breton, gravement et franchement ; il dit à sa fille de met-

tre sur la table le pain, le beurre, le lard, le cidre et l'eau-de-vie. Tandis que Bergeronnette s'évertuait à dresser le couvert rustique, j'exprimai au père Coëtdro la surprise et le plaisir que j'avais ressentis à la vue de sa fille si mignonne et si spirituelle. Aussitôt les lèvres du marinier éprouvèrent un rapide frémissement ; ses yeux, qui avaient d'abord essayé un sourire de satisfaction et d'orgueil, se voilèrent sous un léger brouillard qui se condensa bientôt en une larme. Il se dirigea vers le seuil de sa chaumière en me faisant signe de le suivre.

— Vous avez bien raison, me dit-il tout bas avec une expression touchante, Bergeronnette est bien jolie et bien bonne. C'est mon bonheur à moi, cette enfant ! Quand je la vois, je suis content. Quand elle chante, et elle aime beaucoup chanter, ça me rend gai. Quand je l'embrasse, ... j'ai encore envie de l'embrasser... Eh bien ! je connais une personne qui demeure à Paris, qui est établie et riche, à ce qu'on dit, une brave femme tout de même ; bref, elle m'a demandé ma fille pour l'élever, pour lui donner un bel état, m'assurant que c'est pour son bien, ce que tout le monde dans l'île m'assure aussi ; de sorte que j'ai promis d'envoyer bientôt Bergeronnette à la capitale, de me séparer d'elle. Comprenez-vous,

monsieur? Cette pauvre petite ! m'en séparer ! Je crois que je n'en aurai jamais le courage.

— Je vous comprends bien, père Coëtdro ! et à votre place je serais comme vous.

— N'est-ce pas, monsieur ? Si loin de moi ma pauvre petite Bergeronnette ! mais j'en mourrai de chagrin, c'est sûr !

» Comme il achevait ces mots, Bergeronnette nous avertit que tout était prêt sur la table. Son père se retourna brusquement et fit avec vivacité quelques pas dans l'intérieur pour que sa fille ne vit pas les larmes qui affluaient à ses yeux. J'étais ému. J'avais bien envie de conseiller au père Coëtdro de ne point envoyer sa Bergeronnette à Paris, en lui traçant un sombre tableau des dangers qui assiègent les pauvres filles du peuple dans notre Babylone moderne ; mais je n'osai pas prendre sur moi la responsabilité de ce conseil décisif.

» Après avoir fait honneur au repas breton du marinier, je pris congé de lui. Bergeronnette me remit le beau livre du jeune Tyvouarlen.

— Merci de votre bonté, monsieur, me dit-elle ; M. Robert verra que je ne mets pas de négligence à lui rendre ses livres, c'est ce que je désire de tout mon cœur.

— Dans une heure, votre commission sera remplie, ma belle enfant.

» Je serrai la main du père Coëdro qui regardait sa fille en souriant, et qui, reportant son regard sur moi, me dit en haussant doucement les épaules :

— Elle aime beaucoup ce petit Robert !... enfantillage !

» Bergeronnette m'accompagna au débarcadère. Là, elle sauta dans son bateau.

— Vous voulez donc encore que nous voguions ensemble.

— Pourquoi pas, monsieur ? Ne suis-je pas assez bonne marinière pour vous conduire ?

— Excellente ! fis-je en m'élançant près d'elle.

» Et dix minutes après nous atteignîmes au rivage de Loc-Tudi. Je voulus offrir à ma batelière quelque argent, elle refusa ; je lui promis alors de lui adresser, dès mon retour à Paris, de jolis livres instructifs et amusants. Elle frappa dans ses mains avec joie, et présentant à mes lèvres son beau front bombé d'une blancheur mielleuse pour un enfant du rivage :

— Les livres ne se refusent pas, dit-elle d'un ton charmant, et je les lirai avec bien du plaisir en souvenir de vous, monsieur.

» Elle reprit ses rames, et je m'éloignai, non sans jeter de temps en temps un regard derrière moi sur la gentille marinière qui regagnait l'île en chantant un *Sône* plaintif comme un adieu. Je sentis, à une vague impression de regret, que j'avais laissé une parcelle de mon cœur sur le front candide et pur de la petite néréide de l'île Tudi.

» Arrivé chez le comte de Tyvouarlen avec lequel j'avais été en relation à Paris, et que je désirais visiter en passant, je remis *Paul et Virginie* au petit Robert, qui était bien, par parenthèse, le plus aimable garçon du monde : physionomie ouverte et impressionnable, traits incorrects mais gracieux, œil vif et noir, allures pétulantes et tendres à la fois, cœur déjà sensible, exalté, profond. En un mot, Robert avait en soi le germe d'une riche et bonne nature, qui devait porter les fruits les plus généreux, si le monde ne réussissait point à les gâter à peine éclos.

— Est-ce qu'elle est malade? me dit-il avec émotion.

— Bergeronnette? mais non, elle se porte très-bien.

— Pourquoi n'est-elle donc pas venue hier jouer avec moi? Elle me l'avait promis.

— Parce que son père l'a retenue pour raccommoder des filets.

— Ah ! vraiment ?

— Elle vous attendait aujourd'hui devant le parc, lorsque je l'ai rencontrée, repris-je.

» Les larmes lui vinrent aux yeux.

— J'en étais sûr ! fit-il avec un accent où perçait la colère. Pendant ce temps, moi j'étais à déjeuner avec papa dans un château voisin. Dieu sait pourtant que je ne peux pas souffrir ce château-là ! Un grand vilain château où l'on s'ennuie, tandis qu'on s'amuse si bien sur la grève de Loc-Tudi !

» Je souris. La boutade enfantine de Robert me révélait un amour ingénu, le plus doux, le plus poétique, le plus vrai sans contredit ; un jeune amour sans honte, sans orgueil, sans respect pour les convenances, un bel amour entre un grand seigneur magnifiquement couvert et une humble enfant aux pieds nus. « Si tu avais cinq ans de plus, tu cacherais avec soin cette passion-là, » pensais-je, en regardant Robert qui s'envola tout à coup du côté du parc, sans doute pour voir si Bergeronnette n'était point encore sur le rivage.

» Le lendemain, de bon matin, j'allai me promener sur la grève. C'était un dimanche ; le temps était doux et tiède, le ciel argenté, la mer souriante ; une brise molle soufflait du large et venait se jouer au milieu des bruyères roses et des genêts dorés.

C'était une matinée ravissante dont je savourais les pénétrantes délices, lorsque, parvenu à la hauteur de la plage d'où l'on découvre l'île Tudi, je vis un bateau paré d'une voile latine qui cinglait de mon côté, et presque aussitôt je reconnus que Bergeronnette le dirigeait. J'étais sur le point de lui faire un signe de la main ; mais à l'instant même un bruit se fit entendre du côté du parc de Tyvouarlen et j'aperçus Robert qui accourait en poussant des cris de joie. Je me jetai derrière un bouquet de verdure, autant pour ne pas troubler ce rendez-vous enfantine que pour épier curieusement ce qui pouvait se passer entre Bergeronnette et Robert. Je demeurai ainsi à portée de voir et d'entendre.

» Bergeronnette aborda et tendit la main à Robert qui la pressa avec effusion. Puis elle cargua sa voile, s'élança gaicement sur la plage et amarra sa barque. Cette fois elle était coquettement parée ; elle avait un petit chapeau de paille qui lui seyait à ravir, une robe de cotonnade blanche qui lui faisait une taille délicieuse, et de fins sabots lustrés qui n'étaient guère plus grands qu'une paire de pantoufles chinoises. Elle n'avait pas l'air beaucoup plus fier pour cela vraiment, mais elle paraissait bien heureuse de revoir enfin Robert de Tyvouarlen.

« Robert l'entraîna justement vers l'endroit où j'étais caché. Ils s'assirent au pied de la charmille. Là, il lui mit sur les genoux des fruits et des gâteaux en lui disant avec une exquise délicatesse :

— Voici la part de ma petite Bergeronnette, il faut bien songer un peu à ceux qu'on aime, n'est-il pas vrai, Ninette ?

» Bergeronnette ne répondit pas tout de suite, elle était doucement émue.

— Que vous êtes bon ! dit-elle enfin, vous ne m'oubliez jamais, vous. Ni moi non plus je ne vous oublie guère ; mais j'ai si peu de chose à vous apporter : à peine quelques pauvres petites fleurs que j'ai cueillies sur le môle. Voyez !

» Elle prit à son corsage un bouquet d'œillets de falaise et l'offrit à Robert qui sourit de plaisir et le respira avec empressement.

— Oh ! comme ces fleurs sentent bon ! dit-il, et comme elles sont fraîches ! fraîches comme vous, Ninette !

Bergeronnette rougit légèrement.

— Eh bien ! vous ne mangez pas ? reprit-il. Est-ce que vous n'aimez pas les gâteaux et les fruits ?

— Si fait, si fait, beaucoup. Mais...

— Mais quoi ? dites donc, Ninette ?

— Mais... j'ai envie de les garder... longtemps...

— Quelle idée !... pourquoi cela ?

— Parce qu'ils me viennent de vous, c'est bien naturel !

» Robert partit d'un franc éclat de rire, et tout joyeux il embrassa Bergeronnette au front.

— Mais vous n'y pensez pas, chère Ninette ! ils se moisiront, si vous les gardez. Allons, allons, dévorez-moi ça tout de suite.

— C'est juste ! fit Bergeronnette un peu confuse. Je n'y avais pas songé du tout.

» Et elle se mit en devoir de manger la petite provision.

— Toute seule ?... oh ! jamais ! reprit-elle en présentant à Robert un beau gâteau, le plus beau.

— A deux, soit, Ninette ! pour vous faire plaisir.

» La collation dura longtemps, car les deux enfants entremêlaient chaque morceau de gais propos et de fous rires. Ils étaient ravissants ainsi, et je les admirais de tout mon cœur. Je quittai enfin ma cachette et m'approchai d'eux.

— Salut à Paul et à Virginie ! m'écriai-je en les abordant.

» A ma vue, ils se levèrent d'un air radieux et me couvrirent de caresses. Je les leur rendis libéralement ; après quoi, d'un commun accord, nous réso-

lûmes de faire une promenade sur mer, à la voile, dans la barque de Bergeronnette.

» La promenade fut charmante, Bergeronnette nous dirigea à merveille. Elle était toute fière et toute glorieuse de faire seule ainsi les honneurs de son bateau et de l'Océan.

» Au retour, et sur le point de quitter notre jolie marinière pour regagner le château de Tyvouarlen, Robert s'approcha vivement d'elle et l'embrassant encore au front avec tendresse :

— Adieu, Virginie, dit-il en souriant.

— Adieu, monsieur Paul, répondit timidement Bergeronnette.

— Monsieur ! fi donc ! reprit Robert sur un ton de reproche. Jamais Virginie n'a dit à Paul : Monsieur !

» Bergeronnette hocha la tête.

— C'est que Virginie, dit-elle, n'était pas une simple paysanne de l'île Tudi.

» Elle étouffa un soupir.

» Pauvre Bergeronnette ! Elle mesurait déjà sans doute la distance qui la séparait de Robert, et déjà peut-être elle en souffrait. Hélas ! elle devait un jour en souffrir bien plus cruellement.

» Tandis qu'elle regagnait l'île en chantant selon son habitude, Robert et moi nous nous retournâmes plusieurs fois pour lui dire adieu de la main ;

elle était penchée à l'arrière du bateau et nous suivait des yeux.

» Je passai une nuit encore au château de Tyvouarlen, et le jour suivant je dirigeai mes pérégrinations de touriste vers le nord du Finistère. Un mois après j'étais de retour à Paris. Les incidents de mon voyage avaient été nombreux, et j'en avais déjà oublié le plus grand nombre ; mais la rencontre de Bergeronnette restait toujours présente à ma pensée comme une de ces fantaisies pittoresques que les poètes aiment à imaginer, sans beaucoup y croire d'ailleurs. Je tins ma promesse, et j'envoyai à ma petite marinière une quantité fort honorable de livres de science élémentaire et de récits amusants dont elle m'accusa réception en ces mots ; j'ai encore sa lettre, la voici :

» Monsieur,

» J'ai reçu vos livres, et j'ai pleuré un peu,
» c'est-à-dire j'ai pleuré *beaucoup* de bonheur. Ah !
» vous êtes vraiment bien bon, et je ne sais comment vous remercier. Je *voudrai* bien vous
» envoyer quelque chose, mais quoi ? du poisson :
» Papa dit qu'il serait gâté avant d'arriver jusqu'à

» vous. Quel *domage* ! Je suis bien embarrassée, car
» je n'ai rien autre chose à vous offrir que l'amitié
» pour toujours,

» de votre petite servante,

» BERGERONNETTE. »

» Plus bas, en caractères grossiers, qui contrastent avec l'écriture fine et l'orthographe assez régulière de Bergeronnette, se trouve ce post-scriptum :

» Mon chair Mosieu,

» Mersi, mersi bien. La petite ai contant et moi
» ossi. Véné nous voire quan vou pourré, sa me
» fera un gran plésire.

» Bonjour, vot serviteur,

» COETDRO. »

» Cette lettre rustique et touchante me charma singulièrement. Je l'ai souvent relue alors, et chaque fois j'ai ressenti en la lisant un plaisir doux et pour ainsi dire rêveur, car elle éveillait en moi de mélancoliques souvenirs. Elle me faisait songer à la majestueuse tristesse de l'Océan, au morne dénûment de l'île Tudi, aux pieds nus de Berge-

ronnette, au pauvre chaume du marinier. Une telle réminiscence, au milieu du confortable prosaïque de notre civilisation parisienne, ne manque pas d'un certain attrait maritime et piquant qui plaît aux natures comme la mienne. Du reste, l'impression que cette lettre produisait sur moi a bien changé depuis un an. Il est vrai que les souvenirs qu'elle éveille en mon cœur se sont augmentés : je ne saurais la lire aujourd'hui sans avoir envie de pleurer.

» A la réception de cette lettre, je me promis d'établir une correspondance avec Bergeronnette et de renouveler le bonheur que je lui avais procuré déjà : il est si bon de faire un heureux ! Je n'ai cependant point réalisé mon projet, distrait par l'entraînement de nouvelles affaires et de nouveaux desseins. L'existence humaine est un tissu dont presque tous les fils se composent d'espérances vaines et de résolutions avortées. Les années s'écoulèrent donc sans que j'écrivisse à Bergeronnette et sans que je reçusse de ses nouvelles. Cependant, je ne songeais jamais à ce que j'appelais ambitieusement mes voyages, sans que la délicieuse image de Bergeronnette ne surgît tout à coup du fond de mon cœur pour s'élancer sur le bord de la mer et me faire passer l'eau dans la nacelle du pêcheur.

Mais, tandis que mon imagination évoquait la jeune insulaire avec ses treize ans en fleur et ses attraits enfantins, je ne réfléchissais pas que le temps nous avait entraînés, que j'avais pris des étés et qu'elle avait augmenté ses printemps. Elle devait être une grande personne, une belle personne sans doute. Mais était-elle toujours aussi spirituelle, aussi gracieuse, aussi pittoresque ? Probablement non. Les enfants du pauvre, élevés au hasard, exposés à tous les vents, à toutes les fatigues, vieillissent vite, et voient bientôt se faner leur grâce et leur beauté natives. Peut-être Bergeronnette n'avait-elle plus ni éclat ni jeunesse. Peut-être même n'était-elle plus digne de mes souvenirs. Cette supposition m'attristait ; car, comme il arrive souvent aux esprits quelque peu romanesques, je m'intéressais à Bergeronnette comme à l'héroïne d'un roman dont je n'avais encore lu que la première page.

« Devais-je lire d'autres pages encore de ce roman au début ? C'est ce que je ne pouvais prévoir ; c'est ce dont bientôt je ne me préoccupai plus. Les travaux actifs, les bruyantes distractions de la vie parisienne étouffaient la voix de mes souvenirs. Le passé dormait dans l'ombre de mon cœur ; j'étais tout au présent, à la minute qui passe, à l'amour, à la joie, au chagrin, à toutes ces fugitives chimères

du moment. Le tourbillon m'entraînait sans me permettre de jeter un regard en arrière.

Un soir d'été, cependant, le souvenir de Bergeronnette se présenta à mon esprit, brusquement, sans motif bien distinct. C'était plusieurs années après mon voyage en Bretagne. Je me promenais sur l'un de nos boulevards et je rêvais en me promenant. Les rumeurs de Paris me rappelaient sans doute le bruit retentissant de la mer. Mon esprit s'était transporté sur les grèves de Loc-Tudi et dans la barque de Bergeronnette. Tout à coup je m'arrête comme réveillé en sursaut. Une jeune fille d'une extrême beauté, portant le costume à la fois élégant et simple de nos ouvrières parisiennes, venait de passer près de moi. Nul doute, c'était Bergeronnette ! Je me retourne, je regarde, j'hésite, je m'élance... Mais la foule était si compacte en ce moment et en cet endroit que, en dépit de tous mes efforts, je ne pus retrouver cette apparition charmante qui d'ailleurs n'était peut-être qu'une hallucination.

Une autre fois, je crus l'apercevoir encore ; je cherchai à l'atteindre ; mais une sorte de fatalité semblait se jouer de moi, et ma jeune bretonne m'échappa de nouveau au moment où je me hâtais pour la saisir. Ces deux mésaventures aiguillonnè-

rent vivement ma curiosité ; je ne fis plus un pas sans regarder autour de moi, dans l'espérance de rencontrer Bergeronnette. Je brûlais de reprendre mon roman à la page où je l'avais laissé, et de savoir s'il était toujours digne d'intérêt et d'estime. Vaines recherches. Bien des mois s'écoulèrent sans que j'entrevisse même l'ombre de mon héroïne.

• Enfin, un matin (c'était, je crois, six ans après mon petit séjour à Loc-Todi), j'étais à ma fenêtre, qui donnait sur l'une des rues les plus tranquilles de Paris. Je humais l'air printanier, vif et pur, secouant de son aile lutine les senteurs enlevées à un parterre voisin. Le soleil montait radieux dans un ciel bleuâtre, les moineaux pépiaient avec acharnement, tandis qu'une fauvette dans les lilas en fleur chantait ses plus douces mélodies. Je laissais errer nonchalamment mon regard et ma pensée sans les arrêter à rien, et j'allais même me retirer de la fenêtre, lorsque le son d'une voix, s'échappant d'une mansarde située en face de ma demeure, m'émut étrangement et captiva toute mon attention. Je levai la tête avec vivacité et je vis une belle figure blonde qui se détachait au milieu d'un cadre de verdure et de capucines élégantes. Je tressaillis, je redoublai d'attention, je rappelai mes souvenirs, et je poussai un cri : je venais de reconnaître Berge-

ronnette ! Elle chantait un sône breton tout en arrosant une caisse de fleurs sur l'appui de sa croisée. La jeune fille me regarda avec étonnement, demeura immobile, son arrosoir à la main, et sembla se souvenir. Cette fois je ne me trompais pas et je saisisssais enfin Bergeronnette. Alors, sans hésiter, je m'élance hors de chez moi, je franchis quatre étages de la maison voisine, j'arrive : une porte était ouverte, la porte de Bergeronnette, elle m'attendait sur le seuil, et me reçut avec un air à la fois de cordialité et de réserve qui m'imposa et me charma tout à coup. J'étais si content que je l'eusse follement embrassée ; mais son maintien calme et doux comprima mon enthousiasme. Elle me devina sans doute, car le sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres s'évanouit aussitôt, et elle me fit entrer avec une grâce toute charmante, mais un peu cérémonieuse. Je ne tardai pas à remarquer que la pauvre mari-nière aux pieds nus s'était faite une ravissante personne, mise avec une simplicité d'un goût exquis, et chaussée de brodequins verts aussi petits que ses féeriques sabots des dimanches.

— Je vous ai reconnu tout de suite, me dit-elle d'un ton cordial.

— Et moi donc ! il m'a suffi de vous entendre chanter, repartis-je avec joie. Vous chantez donc

toujours comme une vraie Bergeronnette que vous êtes, mademoiselle ?

— Oh ! plus que jamais, rien ne saurait m'en empêcher. Chanter est devenu pour moi une habitude, et je crois que je mourrai en chantant.

» Elle me présenta une chaise près de sa fenêtre, puis elle s'assit à une table chargée de rubans, de dentelles, de mousseline, de fleurs et d'une tête de carton coiffée d'un riche bonnet, qui me parut un chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie. Je n'eus pas de peine à deviner que Bergeronnette était lingère. Je l'avoue, j'en fus désappointé. En général la réputation des lingères n'est pas ce qui existe de plus intact ni de plus pur à Paris, ni même ailleurs. Inique préjugé sans aucun doute, mais je le partageais alors avec tout le monde, et je craignais de voir Bergeronnette descendre du piédestal que je lui élevais déjà dans mon cœur. Je craignais que mon héroïne ne fût qu'une grisette ordinaire avec ses mille défauts et ses mille qualités : séduisante et facile, dévouée et coquette, rangée six jours, dissipée le septième, active au travail, ardente au plaisir : étrange produit de notre civilisation qui s'épanouit un moment sous le soleil comme une fleur vivace et se flétrit si vite, hélas ! au souffle impur de la misère et du vice. Pauvres jeunes filles qu'il

faut plaindre plutôt que blâmer, et qu'il vaudrait mieux encore secourir que plaindre, en améliorant le salaire ingrat dont elles sont les victimes. Mais, Dieu merci ! Bergeronnette ne leur ressemblait point ; je reconnus bientôt, ou plutôt je sentis d'instinct qu'elle était la plus noble et la plus innocente lingère de la capitale et du monde entier. Comme elle avait un talent vraiment supérieur dans son art, et qu'elle était très-laborieuse, je sus plus tard qu'elle gagnait assez pour subvenir à ses modestes besoins.

— Comment votre père s'est-il décidé à vous laisser venir à Paris ? lui demandai-je.

» Une larme, à ces mots, brilla sur sa prunelle veloutée.

— Il ne s'y est jamais décidé, me répondit-elle : je n'y suis venue qu'après sa mort.

— Quoi ! votre père est mort ?

— Il a péri dans une bourrasque en mer, il y a quatre ans.

» Cette nouvelle m'affecta réellement. Le bonhomme Coëtdro, que je n'avais vu qu'un instant, était cependant une des meilleures sympathies de mes souvenirs ; il m'avait si bien accueilli ; il était si franc, si cordial ; il aimait tant sa petite Bergeronnette.

« Je sentis que mes yeux se mouillaient aussi.

— Qu'il a dû souffrir ! dis-je avec émotion, quand il s'est vu perdu et qu'il a songé qu'il ne vous embrasserait plus, vous, sa joie, son orgueil, son bonheur !...

— Jugez-en, monsieur : lorsque on retrouva le corps de mon malheureux père, sa main, contractée, tenait encore un petit sachet que je lui avais donné pour sa fête et qu'il portait toujours avec lui.

« A ce souvenir, Bergeronnette devint extrêmement pâle, son cœur s'était serré ; nous demeurâmes un instant silencieux ; puis elle me raconta qu'une lingère de Paris l'avait fait venir et l'avait installée chez elle comme sa propre fille. Mais, sur ces entrefaites, la pauvre femme s'était mariée, et elle était tombée dans la dépendance d'un homme dont les dissipations avaient dévoré ce qu'elle possédait ; elle s'était vue contrainte un jour de vendre son fonds de lingerie et de partir pour les États-Unis, où on lui offrait une place dans une maison de commerce. Bergeronnette avait été si heureuse sous le toit hospitalier, qu'elle craignit d'être moins bien traitée ailleurs, et préféra louer une mansarde où elle travaillait pour son compte.

— Je ne suis pas fâchée de ma résolution, ajou-

ta-t-elle ; car on m'adresse plus de bonnets à confectionner que je n'en puis vraiment faire.

— Voilà ce que c'est que de composer des chefs-d'œuvre, répliquai-je galamment en lui montrant le bonnet qui couvrait la tête de carton.

» Elle sourit ; je la contemplai avec admiration, et plus je la contemplais, plus je remarquais en elle une perfection de beauté aussi délicate qu'expressive. Elle s'aperçut de mon attention fixée sur elle et la détourna avec simplicité en me priant de voir, sur une étagère suspendue à la muraille, si je ne retrouverais pas les livres que je lui avais envoyés jadis. Je les trouvai, en effet, avec beaucoup d'autres symétriquement rangés sur des rayons. Cette circonstance, si ordinaire d'ailleurs, me toucha vivement, et je dis alors avec émotion :

— Ah ! vous me permettez, mademoiselle, de vous en offrir de nouveaux. Je possède quelques livres modernes qui renferment de jolies histoires et de jolies gravures ; je serais heureux de vous les faire agréer.

— Je vous remercie, monsieur, ma petite bibliothèque est complète ainsi, * je n'ai pas besoin d'autres livres, me répondit-elle d'un ton calme et un peu froid qui équivalait à un refus positif.

» Je vis bien que j'avais commis une étourderie,

je n'insistai pas. Elle redevint enjouée et nous causâmes longtemps de son enfance et de l'île Tudi, de sa jeunesse et de la capitale, de ma vie passée et de mes espérances d'avenir, enfin de tout ce qui nous concernait l'un et l'autre, excepté peut-être du seul point sur lequel j'aurais voulu pourtant amener Bergeronnette, de ses amours enfantines avec Robert de Tyvouarlen. Bergeronnette, comme un pilote qui s'écarte habilement de l'écueil vers lequel l'entraîne un courant opiniâtre, évitait avec une adresse infinie d'aborder ce sujet. Je craignis de la blesser ou de lui déplaire en ayant l'air d'insister et je ne prononçai pas même le nom du jeune homme. Je fus du reste merveilleusement charmé de son esprit et de son instruction, l'une puisée dans ses lectures, l'autre au fond de son cœur même. Tout ce qu'elle me dit était remarquable de finesse et de sensibilité. Bientôt je pris congé d'elle. Elle me permit de revenir quelquefois lui rendre visite, j'en fus ravi comme d'une grande faveur.

» Trois quarts d'heure d'entretien m'avaient suffi pour prendre de Bergeronnette, devenue jeune fille, l'idée la plus honorable. D'ordinaire passablement incrédule sur le chapitre de l'innocence des grisettes, je demurai pourtant convaincu que si la vertu, cette perle délicate et rare, se cachait quel-

que part, ce devait être dans l'humble mansarde de Bergeronnette où il me semblait avoir respiré ce parfum virginal dont parlent les poètes. Chose étrange ! je me complaisais dans cette idée, comme si j'avais intérêt à ce que cela fût ainsi.

» Le matin et l'après-dînée, Bergeronnette arrosait ses fleurs en chantant. J'avais soin d'être alors à ma fenêtre pour la saluer. Le reste de la journée, elle travaillait sans relâche. Le soir, j'apercevais souvent, sur les rideaux de la croisée, sa silhouette un livre à la main. Plusieurs fois j'avais entrevu chez elle des femmes, jamais un homme, et j'admirais cette conduite douce, studieuse et régulière. Déjà même je me croyais le seul admis dans son modeste gynécée, et cette remarque me réjouissait. C'était avec un bonheur indicible que j'allais la voir, en ayant soin que mes visites ne fussent ni importunes ni fréquentes. Elle paraissait me recevoir avec plaisir, quoique ses manières à mon égard restassent toujours d'une politesse cérémonieuse.

— Combien je vous suis reconnaissant, lui dis-je un jour avec une vivacité mal contenue, de la bienveillance que vous me témoignez en me recevant ainsi ; j'en suis d'autant plus touché que votre chambrette est sans doute un sanctuaire impénétrable dont à moi seul vous permettez l'accès.

» Bergeronnette me regarda en souriant, et presque aussitôt elle baissa son front qui s'empourprait légèrement.

— Je crains, me répondit-elle avec un peu d'embarras, que vous n'ayez quelques illusions sur mon compte, monsieur. Je ne suis peut-être pas aussi sévère que vous le supposez. Ma mansarde n'est point un sanctuaire, c'est un simple atelier.

— Frais et modeste atelier, répliquai-je, que remplissent votre travail assidu et votre mystérieuse rêverie, et dans lequel je n'entre jamais qu'avec une émotion inexprimable. Ah ! si j'avais une sœur, mademoiselle Bergeronnette, je ne la voudrais ni plus noble, ni plus belle, ni meilleure que vous. Combien je l'aimerais alors !

» Je prononçai ces derniers mots d'un ton passionné. Bergeronnette ne répondit pas, ses sourcils se rapprochèrent d'un air soucieux, et l'aiguille qu'elle tenait à la main précipita son mouvement. Je compris que ce ton lui déplaisait et je l'abandonnai, non sans un grand effort, car je me sentais ému près d'elle et j'éprouvais à tout instant le désir de me laisser entraîner aux élans de mon cœur. Mais elle était parvenue à m'inspirer un si profond respect que la vivacité de mes sentiments expirait sur mes lèvres. Et d'ailleurs j'étais heureux ainsi,

pourquoi risquer de détruire mon bonheur ? je me croyais le seul homme admis chez Bergeronnette, pourquoi lui faire sentir qu'elle commettait une imprudence ?

— Non, non, me disais-je avec une secrète exaltation, je ne veux pas troubler la paix de ton âme, ô tranquille et suave enfant ! Je ne veux pas tromper ta confiance généreuse et sainte ! Je serai ton ami dévoué, rien de plus. Et si jamais ta beauté, ton esprit, tes vertus éveillent mon amour, je saurai si bien en étouffer la voix que tu ne pourras même en soupçonner l'existence !

» Je tins promesse, Bergeronnette parut me savoir bon gré de ma réserve ; moi j'étais de plus en plus édifié de la pureté de sa vie ; je me félicitais de jour en jour davantage d'être le seul accueilli dans son doux et chaste nid d'oiseau. Hélas ! cette croyance fut de courte durée. Un soir, je vis un homme d'une beauté remarquable, d'une mise recherchée, se pencher à la fenêtre de la jeune lingère et respirer le muguet qui fleurissait dans la caisse. De ma vie, je n'éprouvai une déception plus poignante. Au délabrement de cœur que je ressentis, je compris avec quelle force j'aimais déjà Bergeronnette.

— Bergeronnette ! Bergeronnette ! m'écriai-je en fermant ma croisée avec une violence égale à ma

douleur, voilà donc ce qu'il en est ! Vous n'êtes qu'une grisette hypocrite !

» Ce cri d'indignation était souverainement ridicule, car la présence de ce jeune homme chez cette jeune fille ne prouvait pas plus contre sa vertu que ma présence même. Mais tel est le cœur humain : on ne peut souffrir chez les autres les plus insignifiantes libertés que l'on s'accorde bénévolement à soi-même. Il me sembla que j'étais mystifié, outragé, et, dans ma dignité sottement blessée, je restai tout un jour sans paraître à ma fenêtre. J'étais indigné, j'étais furieux, je souffrais, je pleurais et je faisais le serment de ne plus chercher à revoir Bergeronnette. Un quart d'heure après, pour ainsi dire à mon insu, j'étais à ma fenêtre, épiant à travers mes rideaux le moment où je pourrais apercevoir Bergeronnette sans être remarqué. Elle parut, son petit arrosoir vert à la main ; elle dirigea son regard de mon côté, puis le replia sur son jardin suspendu, d'un air qui me parut parfaitement indifférent. Je demeurai stupéfait de tant d'impudence, et je résolus d'aller la voir le lendemain pour me moquer d'elle effrontément. J'étais fou.

» Le lendemain, en effet, je me présentai chez Bergeronnette ; j'avais un sourire ironique sur les

lèvres. Elle me reçut, comme elle l'avait fait déjà, simplement et gracieusement, sans s'apercevoir d'ailleurs du changement de mes manières. Il y avait un superbe bouquet de fleurs sur la cheminée; je ne doutai pas un seul instant que le galant de la veille ne le lui eût offert. J'essayai une plaisanterie à ce sujet; cette plaisanterie fut de mauvais goût; Bergeronnette parut étonnée, elle fixa sur moi des yeux si graves et si pénétrants que je me sentis rougir et que je balbutiai une excuse. Elle sourit tristement et me dit avec une douceur ineffable:

— Vous êtes toujours prêts, messieurs, à mal penser des femmes. Vraiment, vous n'êtes pas généreux.

» Puis elle pencha mélancoliquement son visage et n'ajouta pas un mot. Son silence pensif, son mouvement attristé, son attitude sérieuse produisirent sur moi l'effet d'un rayon de soleil sur un nuage qu'il dissout en pluie: mon cœur se fondit, des larmes s'en échappèrent, et j'allais me jeter aux genoux de Bergeronnette pour lui demander pardon de mes soupçons absurdes, lorsqu'on frappa à la porte de la mansarde. La clé était à la serrure, un jeune homme entra: c'était celui-là même que j'avais aperçu la veille. Bergeronnette et moi nous nous levâmes, elle pour recevoir le visiteur, moi

pour me retirer. Je la saluai avec amertume ; elle rougit, puis, d'un geste doux et cependant impérieux, elle me fit signe de rester.

— Vous vous connaissez un peu, messieurs, dit-elle après nous avoir fait asseoir et avoir repris son travail. Monsieur Frédéric Talhouet a remis autrefois de ma part à monsieur Robert de Tyvouarlen un beau livre intitulé *Paul et Virginie*. Vous en souvenez-vous, Messieurs ?

« Il y avait bien longtemps que j'avais cessé tous rapports avec la famille de Tyvouarlen. Je me rappelai parfaitement l'incident dont parlait Bergeronnette, mais je ne reconnus pas le jeune Robert. Peut-être y mettais-je un peu de mauvaise volonté ; car ce jeune homme était si beau que son aspect me communiquait une vive impression de jalousie dont vainement je cherchais à me défendre. Quant à lui, il m'avait remis dès l'abord, et me le dit avec une politesse gracieuse qui me fit un peu honte à moi-même.

— J'étais encore tout jeune la dernière fois que vous vintes au château de mon père, monsieur, me dit-il avec un sourire triste et doux. J'ai bien changé depuis, et ne suis point sans doute reconnaissable.

— Vous étiez un charmant enfant, répondis-je avec une légère ironie, et vous êtes maintenant un

jeune homme charmant ; votre taille seule a changé, monsieur.

— Plût à Dieu ! dit-il, sans remarquer ce que ma réponse avait de désobligeant, vous m'avez vu plus heureux, plus insouciant que je ne le suis. Les années modifient aussi notre caractère, et c'est souvent aux dépens de notre bonheur.

« Robert avait une voix touchante et une façon de s'exprimer qui allait au cœur ; cela m'indisposa plus encore contre lui.

— N'avez-vous donc plus cet esprit vif, enjoué, romanesque, que je vous ai connu autrefois ? repris-je d'un ton imperceptiblement malveillant. C'est dommage ?

— Je n'ai plus du moins l'imprévoyance et la gaieté des jeunes ans.

— C'est la loi commune ; et vous ressemblez en cela à tous ceux qui prennent des années, répliquai-je avec un sourire durement moqueur. Vous n'êtes pas exceptionnel, je vous assure.

— Je ne prétends point l'être, répondit-il en me regardant avec surprise, mais sans croire encore que je cherchasse à le railler. Je regrettais seulement, devant une personne qui m'a vu si imprévoyant et si heureux, le temps écoulé et le bonheur perdu.

» Il se tut alors, et regarda avec une mélancolique tendresse Bergeronnette qui travaillait avec un redoublement d'activité causé sans doute par l'impatience que lui communiquaient mes paroles. Elle leva sur moi ses grands yeux bleus avec une expression de reproche qui me serra le cœur, puis elle les reporta sur Robert avec une douceur infinie ; il me sembla voir leurs âmes se fondre dans ce regard, et j'en ressentis une douleur aiguë.

— Je ne comprends pas, monsieur, repris-je bientôt, que vous vous plaigniez de n'être plus aussi heureux que vous l'étiez jadis. N'habitez-vous pas Paris, ce centre de toutes les distractions, de tous les plaisirs, de toutes les folies ? et n'avez-vous pas l'opulence, cette clé d'or de toutes les joies de la terre ?

— Quant à l'opulence, monsieur, je ne l'ai plus. Cette clé d'or s'est brisée entre les mains de mon père, et je ne le regretterais pas, si je ne savais, hélas ! que la fortune donne l'indépendance.

— Jeune, noble et brillant, je comprends combien cette perte doit vous être pénible. Les héritiers d'un grand nom ont, en effet, un impérieux besoin de la fortune, car, à tort ou à raison, on ne leur fait point contracter l'habitude du travail, et il doit leur être bien dur de s'y soumettre, quand

la nécessité les y oblige... Aussi je vous plains de tout mon cœur, monsieur le comte.

L'ironie perçait de plus en plus au travers de mes paroles.

— C'est trop de bonté, vraiment, répondit Robert avec une dignité froide. Oui, je suis à plaindre, reprit-il, et plus que vous ne pensez sans doute, monsieur ; non pas, croyez-le bien, parce que je serai peut-être forcé de demander ma vie au travail ; le travail honore ! mais parce que mon rang, dont je fais d'ailleurs fort peu de cas, me cause de plus grands tourments que la perte de ma fortune. Noblesse oblige, dit-on. Cette loi a de dures exigences que je ne veux pas subir, et voilà pourquoi je suis à plaindre.

» Je ne compris pas bien ce que signifiaient ces mots, échappés sans doute à une forte préoccupation, et qui paraissaient être plutôt adressés à Bergeronnette qu'à moi. Je cherchai à en obtenir le sens ; mais Robert de Tyvouarlen évita de s'expliquer plus clairement. Je le plaisantai d'un ton amer, sans égard pour la présence de Bergeronnette. Il se contenta de me répondre avec une ironie parfaite :

— Il me semble, monsieur, dit-il en souriant, que vous avez bien changé aussi vous-même. Qu'est de-

venue, en effet, cette bienveillance exquise que vous manifestiez au petit Robert dans les campagnes de Loc-Tudi. Ai-je donc démerité à vos yeux ? ou plutôt vos dernières relations avec mon père vous ont-elles indisposé contre sa famille. Il me semble pourtant que le comte de Tyvouarlen vous a toujours reçu comme un ami quand vous avez daigné le visiter jadis, et que vous devez avoir gardé un bon souvenir de son accueil.

— Je n'ai jamais eu qu'à me louer de monsieur votre père, répondis-je sèchement, et je ne crois pas avoir ici manqué au respect que je dois à sa mémoire.

— Nullement, répliqua Robert ; mais je crains que vous ne soyez pas disposé à reporter sur le fils l'affection que vous ressentiez pour le père, et cela m'afflige. Si le hasard, comme je l'espère vivement, me fait vous rencontrer encore chez mademoiselle Bergeronnette, je m'efforcerai, monsieur, de mériter un peu mieux votre amitié.

» Cette politesse railleuse, cette douceur sarcastique acheva de m'irriter. Je comprenais parfaitement qu'il avait deviné mes sentiments pour Bergeronnette, et je m'imaginais qu'il ne m'avait manifesté, avec tant de tranquillité, l'espérance de me revoir chez elle, que pour me faire sentir com-

bien je l'inquiétais peu et combien il avait confiance en ses mérites. Mon amour-propre fut froissé, je devins impertinent, mais il releva encore mes impertinences avec tant de finesse et d'aplomb que je sentis une colère sourde gronder en moi. J'eus assez de présence d'esprit pour me retirer dans la crainte de la voir éclater. J'avais été suffisamment ridicule, sans y ajouter encore l'inconvenance brutale de la colère.

» L'amour est la pierre de touche des caractères, et j'aurais pu apprécier le mien dès-lors, si je ne l'eusse connu depuis bien des années : tourmenté, soupçonneux, amer et jaloux, avec accompagnement d'élanx généreux et de bonté intermittente. Je ne suis pas, du reste, un être étrange et rare. Dans le cours de mon existence, j'ai rencontré beaucoup d'hommes qui me ressemblaient, J'en ai même rencontré de pires, mais en petit nombre ; cela me console un peu.

» La première pensée qui s'empara de mon esprit, après avoir quitté la mansarde, c'est que Robert de Tyvouarlen était l'amant de Bergeronnette, je n'en faisais aucun doute. Bizarre réaction de nos opinions fragiles : autant j'avais exalté mon idole, autant je m'étais plu à la couronner d'une auréole de pureté idéale ; autant je l'abaissais par mes soupçons, au-

tant je souillais de mon imagination pervertie son âme que je taxais d'hypocrisie et de fausseté. « L'esprit le plus froid et le plus railleur, a dit avec raison un romancier moderne, ne prête jamais à une femme toute l'infamie dont l'accuse un homme, lorsque la jalousie parle en lui. » Cependant ce paroxysme ne tarda pas à tomber de soi-même. Insensiblement je revins à des idées plus raisonnables, et je passai la nuit, tourmenté et souffrant, à bâtir mille projets tour-à-tour détruits et reconstruits. Enfin je m'endormis au lever du jour, après m'être arrêté à une détermination singulière : c'était de déclarer à Bergeronnette que je l'aimais, de l'enlever à Robert de Tyvouarlen, et, s'il le fallait même, de l'épouser. Oui, je voulais désormais faire ma femme de celle que, la veille, je flétrissais de mes injurieuses pensées. S'il est quelque chose de plus mobile que la mer, c'est sans contredit notre cœur.

» Il était environ dix heures du matin quand j'ouvris ma fenêtre. Bergeronnette avait déjà arrosé ses fleurs. Je l'aperçus auprès des rideaux soulevés de sa croisée, elle travaillait. Il y a toujours, dans l'aspect d'une personne qui travaille, je ne sais quoi de saint et de touchant qui l'ennoblit et pénètre d'un sentiment de respect.

» Je la considérai quelques minutes avec atten-

drissement, lui demandant pardon de toutes les flétrissures que mes soupçons lui avaient faites, et sentant glisser sur mes joues ardentes les larmes d'un amer repentir.

— Oh ! pardonne ! m'écriai-je. Pardonne à l'insensé qui t'a méconnue dans sa folie. Je t'aime et je souffre ! je t'aime et je suis jaloux ! je t'aime et j'ai peur que ton âme n'è se soit donnée irrévocablement à un autre. Mais non, non, je ne veux pas prévoir cet odieux malheur ! Je veux espérer que tu pourras accepter le dévouement et la fortune que je t'apporte avec joie.

Je me rendis alors chez Bergeronnette. Arrivé à la porte de sa mansarde, j'entendis qu'elle chantait ; sa voix me sembla moins gaie que de coutume ; je fus ému et j'entrai d'un air embarrassé. Elle m'accueillit avec bonté, mais avec tristesse. Cette réception me troubla un peu ; j'hésitais à lui déclarer mes sentiments et mes projets. Enfin je fis étourdiment une déclaration avec l'offre de ma main ; elle n'en parut pas étonnée, leva sur moi ses beaux yeux inondés de bienveillance et me répondit avec une douceur infinie :

— Si vous étiez un homme ordinaire, monsieur Frédéric, je me contenterais de vous répondre que je ne veux point me marier. Mais je préfère être fran-

che avec vous et vous avouer la vérité pour motiver le refus que j'ai le regret de vous faire ici.

» Alors elle m'apprit, ce que je savais bien d'ailleurs, qu'elle aimait Robert de Tyvouarlen et qu'elle était aimée de lui. Cet amour, qui avait grandi avec eux sur les rivages de l'Océan, s'était conservé pur et vivace jusque sous le ciel de Paris, où se flétrissent pourtant bien des amours éclos loin du monde, au sein des beautés pittoresques de la nature qui fait aimer. La dignité indicible dont Bergeronnette accompagna son aveu ne me permit pas un seul instant de supposer autre chose entre elle et Robert que les relations ingénues de l'amour le plus chaste.

» Après un moment de silence, où l'élan d'une généreuse admiration combattait en moi l'aigreur de ma passion déçue, je lui dis d'une voix altérée :

— Robert de Tyvouarlen est d'une famille noble de Bretagne : qu'espérez-vous de votre amour ?

— Rien, répondit-elle avec tristesse. Monsieur Robert est l'idole de sa mère, et cependant sa mère, qui convoite pour lui un magnifique parti, lui a dit hier qu'elle ne consentirait jamais à notre union.

— Mais Robert peut vous épouser sans son consentement ? repris-je avec anxiété.

» Bergeronnette releva avec fierté son front penché.

— Il me l'a proposé, dit-elle, et j'ai refusé. Je puis l'aimer contre le vœu de sa famille, mais l'épouser, jamais !

» Tandis qu'elle proférait ces mots, deux grosses larmes vinrent se suspendre au bord de ses longs cils et glissèrent lentement sur ses joues pâles ; elle les essuya tout à coup, et reprit en souriant :

— Tenez, dit-elle, j'étais vraiment plus heureuse, lorsque insoucieuse enfant je courais pieds nus et cheveux au vent sur les grèves de Loc-Tudi.

» Je pris doucement une de ses mains dans les miennes et lui dis d'une voix pénétrée :

— C'est vous qui avez fait votre malheur, ma pauvre Bergeronnette, en acceptant un amour déraisonnable et fatal. Ah ! croyez-moi, ayez le courage de renoncer à Robert. Il n'y a pour vous de repos qu'à ce prix.

— Renoncer n'est pas guérir, et je sens là que je ne guérirai jamais.

— L'âme n'a pas de souffrance incurable, Bergeronnette, quand on veut y appliquer le remède. Cessez de voir Robert, ne vous refusez pas aux consolations d'un ami dévoué, combattez toute rêverie funeste, ne repoussez point l'occasion de vous étour-

dir, de vous distraire, d'oublier ; et peut-être qu'un jour vous ne dédaignerez point de mettre votre main dans la mienne qui se tendra encore vers vous.

— Il y a dix ans que j'aime Robert, répondit Bergeronnette avec une lenteur solennelle et des larmes dans la voix. Cet amour a poussé des racines profondes. Les efforts que je ferais pour l'arracher me briseraient, n'en doutez pas. Laissez-moi donc le conserver intact au fond de mon cœur jusqu'au jour où l'orage, en le détruisant, me fera mourir.

» Elle détourna son visage pour que je ne visse pas qu'il était inondé de pleurs.

— Cruelle enfant ! m'écriai-je, vous êtes donc sans pitié pour moi !

— Taisez-vous ! dit-elle en s'efforçant de se calmer. C'est vous qui êtes impitoyable. Vous avez ravivé mes douleurs assoupies ; n'est-il pas toujours assez temps quand elles se réveillent d'elles-mêmes ?

— Elles sont alors plus cuisantes, et l'on a moins de force pour les combattre, chère insensée !

— N'importe, monsieur, je ne veux plus que vous me parliez ainsi. Respectez ma folie, car, si amère qu'elle soit, je m'y plais et je l'aime.

» Elle devint froide et sévère et se remit à l'ouvrage. Je n'osai plus ajouter un seul mot, et je tom-

bai dans une rêverie douloureuse. Sombre et désolé, je mesurais l'abîme dans lequel je roulais, et je voyais avec désespoir que le franc et noble aveu de Bergeronnette, loin d'arrêter ma funeste passion sur la pente, ne faisait qu'en précipiter l'élan. Il était peut-être temps encore d'échapper; mais, oubliant de mettre à profit pour moi-même les conseils que je venais de donner à Bergeronnette, je fermai les yeux et je m'abandonnai au hasard. Je plaçai mon espérance sur les ailes du temps qui nous porte si souvent au but qu'on désespérait d'atteindre; je comptai sur l'avenir: je sentais que j'aimais assez pour attendre.

» Lorsque j'ouvris la porte de la mansarde pour me retirer, une dame s'y présenta. A ma grande surprise, je reconnus la comtesse de Tyvouarlen.

— Monsieur Frédéric Talhouet ! fit-elle en me saluant d'un air légèrement ironique.

» Et, sans me donner le temps de répondre, elle s'adressa à Bergeronnette.

— Je désirerais parler à mademoiselle Bergeronnette Coëdro ?

— C'est moi, madame, répondit celle-ci en se levant avec émotion.

— Madame de Tyvouarlen, dis-je interdit, puis je fis un mouvement pour sortir.

» A ce nom, Bergeronnette pâlit ; elle s'appuya de la main sur sa table à ouvrage. Madame de Tyvouarlen jeta sur elle un regard rapide dont le résultat me parut flatteur pour Bergeronnette ; puis, se tournant vers moi, elle ajouta avec une imperceptible nuance de raillerie :

— Votre présence ici n'est pas de trop en ce moment, monsieur Talhouet, au contraire ; je désire vous avoir pour appui dans la prière que je vais adresser à mademoiselle.

» J'hésitai quelques secondes, mais je crus lire dans les yeux de Bergeronnette qu'elle désirait que je restasse ; je restai, résolu de ramener madame de Tyvouarlen dans les bornes des convenances et de la politesse, si par hasard elle s'en écartait.

» Madame de Tyvouarlen était une femme de cinquante ans environ, d'une grande et belle taille, d'une figure fine et gracieuse ; ses manières avaient de l'élégance et de l'affabilité ; sa voix était pleine d'onction et allait au cœur. Comme elle était foncièrement bonne, il était difficile de la voir sans être bientôt captivé.

» Nous nous assimes. Il y eut un moment de silence et d'embarras.

— Vous connaissez monsieur Robert de Tyvouar-

len, mon fils ? dit enfin la comtesse d'une voix douce et bienveillante.

— Oui, madame, balbutia Bergeronnette.

— Depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Depuis mon enfance, madame, répondit Bergeronnette en s'efforçant de calmer une émotion violente.

— Je me souviens, en effet, que votre père, marinier de l'île Tudi, dirigeait souvent nos promenades en mer, et vous l'accompagniez presque toujours. N'est-ce pas ainsi que vous avez connu mon fils ?

» Bergeronnette fit un signe de tête affirmatif.

— Il allait souvent vous voir dans l'île, reprit la comtesse, et vous veniez quelquefois au château où l'on vous aimait beaucoup, car vous étiez une toute gracieuse et toute belle enfant.

» La comtesse prononça ces mots avec une amabilité parfaite, et reprit :

— Robert surtout vous recevait avec joie et semblait vous chérir vivement. Caprice enfantin auquel on ne faisait guère attention ! On vous voyait souvent ensemble sur la grève, en bateau, et l'on souriait de votre tendresse mutuelle, sans songer qu'elle pût devenir sérieuse et croître dans l'avenir. L'enfance n'a-t-elle pas toujours ses petites pas-

sions naïves, dont plus tard on ne se souvient même plus.

» Et s'adressant à moi :

— N'est-il pas vrai, monsieur Talhouet? ajouta-t-elle avec sa grâce indicible.

— Sans doute, madame, répondis-je. Le cœur d'un enfant n'a pas assez de profondeur pour qu'une sympathie puisse y germer fortement. Le moindre souffle l'emporte, et il n'en reste bientôt plus de trace. Il arrive toutefois, mais rarement, que la semence se cache dans un repli de notre âme, alors il suffit de quelques circonstances favorables pour la féconder et la développer.

— C'est ce qui a eu lieu cette fois, reprit-elle en se tournant vers Bergeronnette. Une tendresse enfantine est devenue une passion sérieuse! si sérieuse, je ne vous le cache pas, mademoiselle, que mon fils m'a demandé... de vous épouser.

» Bergeronnette tressaillit légèrement, et garda encore le silence.

» La comtesse reprit avec affabilité,

— Cette demande de mon fils vous honore à mes yeux, mademoiselle, et je suis convaincue que vous en êtes digne autant par votre caractère que par votre... beauté.

» Elle appuya sur ce mot avec une grâce exquise

qui en excluait l'ombre même d'une impertinence. Bergeronnette rougit beaucoup. La comtesse continua.

— Oui, mademoiselle, c'est parce que j'ai bien auguré de votre caractère, d'après ce que m'en a dit Robert lui-même, que je suis venue vers vous. Voici ce que j'ai à vous demander, voici la prière que je viens vous adresser avec l'espérance de voir votre noble cœur souscrire à nos vœux et en préparer la réalisation.

» Il était évident que la comtesse allait réclamer un sacrifice; elle avait mis du miel au bord du vase d'amertume. Bergeronnette en fut visiblement touchée; la pauvre enfant s'efforçait de dévorer une larme où brillait autant de reconnaissance affectueuse que de douloureuse prévision. Alors madame de Tyvouarlen lui expliqua longuement que son mari avait fait, de son vivant, des pertes considérables dans diverses entreprises malheureuses, et que, d'une grande fortune qu'elle avait possédée, il ne lui restait plus à elle ainsi qu'à son fils, depuis la liquidation effectuée après la mort de M. de Tyvouarlen, qu'un médiocre revenu fort insuffisant pour la représentation que Robert devait garder en sa qualité de comte et de descendant d'une des premières maisons de France. Elle eut

soin de mettre en relief ces dernières paroles, probablement pour faire apprécier à Bergeronnette toute la distance qui séparait l'humble fille du pêcheur de l'illustre-rejeton qu'elle aimait.

» Bergeronnette courba la tête en silence avec accablement. La comtesse émue reprit :

— Mon fils peut retrouver l'opulence que nous avons perdue; il peut redevenir riche à millions. Il suffit pour cela qu'il épouse sa cousine. Ce mariage serait brillant et convenable sous tous les rapports; il ferait le bonheur de Robert, j'en suis persuadée. Et cependant mon fils s'y refuse depuis un an, et la cause de ce refus, vous la connaissez... Oui, mademoiselle, vous êtes le seul obstacle aux désirs de deux familles unies, qui veulent se lier plus étroitement encore.

» La comtesse se tut un instant et sembla scruter la pensée de Bergeronnette. Bergeronnette releva avec lenteur son visage humide et pâle, elle fixa sur madame de Tyvouarlen un regard interrogateur. La comtesse, s'approchant d'elle avec intérêt, lui prit doucement la main.

— Il dépend de vous, dit-elle, que les choses s'arrangent, si vous avez le courage d'un effort généreux.

— Hélas ! madame, dit Bergeronnette avec douleur, que puis-je, que dois-je donc faire ?

— Il faudrait, mon enfant, vous absenter pendant un an.

» Bergeronnette frémit.

— Il faudrait que mon fils ne sût pas ce que vous êtes devenue, reprit la comtesse de sa voix la plus insinuant. Il vous croira oublieuse, inconstante, et je connais mon fils, il ne tardera pas alors à réaliser nos vœux, car il n'a pas d'éloignement invincible pour sa jolie cousine.

» Bergeronnette fondit en larmes. Mon cœur se serra.

— Ne pleurez pas ainsi, mon enfant, dit la comtesse avec onction. Soyez forte et magnanime, et montrez-vous aussi grande en vous éloignant de mon fils qu'il s'est montré désintéressé en voulant vous épouser. Croyez-moi, votre conscience vous louera toujours d'une telle action, et deux familles vous seront reconnaissantes d'avoir noblement secondé leurs projets.

» Madame de Tyvouarlen dit alors à Bergeronnette qu'elle pourrait choisir pour résidence telle ville éloignée qui lui conviendrait et qu'elle recevrait exactement les quartiers d'une rente viagère qu'on lui constituait désormais.

» A ces mots, Bergeronnette fit un mouvement de surprise, elle essuya vivement les pleurs qui obs-

curcissaient son regard, et arrêta avec une douce fierté ses yeux sur la comtesse.

— Dieu merci, madame, dit-elle d'une voix grave et pénétrante, mon travail a toujours suffi à mes modestes besoins. En quelque lieu que ce soit, je saurai me suffire encore sans profiter d'aucune obligation. Je ne puis donc accepter votre offre, et je vous prie de ne point insister pour me la faire agréer, ce serait inutile et cruel.

» Elle reprit avec effort :

— Je ferai cependant ce que vous désirez, madame ; sous peu de jours je ne serai plus à Paris, M. Robert ne saura point où je suis allée, au moins par ma volonté. Vous pouvez compter sur ma parole, madame.

— Noble enfant ! s'écria la comtesse, dans un sincère élan de joie et de reconnaissance. Ah ! je ne m'étais pas trompée en pressentant que vous étiez aussi généreuse que belle ! Ah ! mille fois merci de votre courageuse résolution !

— Ne me remerciez pas, madame. Vous venez d'accomplir votre devoir de mère sans doute ; moi, je vais faire le mien : aimer, n'est-ce pas se dévouer ?

En ce moment, Bergeronnette était admirable de noblesse et de résignation, de douleur et de fierté. Madame de Tyvouarlen, qui s'attendait à plus de

résistance et qui s'était fiée surtout à l'argument de la rente pour obtenir ce qu'elle voulait, était vraiment touchée en voyant ses prévisions déçues. Elle semblait même courber la tête sous un remords secret, sous une rapide irrésolution, et peut-être aussi sous le sentiment de son infériorité en face de cette pauvre et belle enfant qui, sans hésiter, consentait à faire le sacrifice de ses espérances, de son amour, de son bonheur. Bergeronnette dominait alors la grande dame de toute la hauteur de la souffrance et du renoncement : elle était sublime ! Le plus grand poète de nos jours l'a dit : « Il y a des natures qui se développent d'elles-mêmes dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître. La noblesse du cœur est, comme la vivacité de l'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer et qui tend sans cesse à s'élancer comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelles dont elle émane. »

« La comtesse se leva, regarda Bergeronnette avec tendresse, prit une de ses mains qu'elle porta à ses lèvres et dit avec émotion :

— Adieu, mademoiselle, je ne vous oublierai jamais, car vous êtes un ange !

— Un ange ! répondit Bergeronnette en soupirant, les anges sont heureux, madame !

» Madame de Tyvouarlen combla encore la jeune fille d'expressions de regrets et de reconnaissance ; puis elle lui baisa de nouveau la main et se retira. Je la suivis, sentant que Bergeronnette avait besoin d'être seule après une si violente secousse.

— Croyez-vous qu'elle parte, en effet ? me demanda la comtesse.

— N'en doutez pas, madame, lui répondis-je.

— Ah ! je comprends maintenant que mon fils l'aime si follement. Elle est vraiment charmante.

— Mais vous ne comprendriez pas qu'il l'épousât ? répliquai-je.

— Et les convenances ?

— C'est juste ! Il s'agit bien de sympathie entre gens qui se marient !

— Et d'ailleurs la position précaire de mon fils n'a-t-elle pas ses exigences de fortune ?

— Qui passent avant les exigences de cœur. C'est l'ordinaire, voilà pourquoi il y a tant d'heureuses unions ; on les compte.

— Vous êtes enfant !

— J'entends bien l'être longtemps encore, madame.

— A votre aise, mon cher monsieur.

Et elle me salua en souriant. Je rentrai chez moi, en proie à je ne sais quel tumulte de sensations au

milieu desquelles je distinguai enfin deux choses : c'est que j'étais sincèrement affligé de sentir Bergeronnette malheureuse, et qu'en même temps j'étais heureux de voir qu'elle allait à jamais briser avec Robert. Mon espérance combattait avec force les élans de ma compassion. Mon égoïsme l'emportait sur ma générosité.

» A la fois triste et content, je m'assis à ma fenêtre ; le soleil venait de disparaître derrière les maisons voisines, une ombre grise et calme enveloppait les alentours, un ciel bleu planait au-dessus de ma tête ; le parfum des lilas montait jusqu'à moi du parterre, et le chant de quelques oiseaux égayait cette tranquille perspective. Tout en ce moment et en cet endroit était pénétré de quiétude et de bonheur, tout restait indifférent aux chagrins de Bergeronnette, tout, excepté moi seul. J'avais les yeux fixés sur sa croisée, dans l'espérance que je la verrais s'ouvrir, mais elle resta fermée toute la journée, et j'en éprouvai une inquiétude inexprimable.

» La nuit, je me levai plusieurs fois ; je vis de la lumière dans la mansarde de la jeune fille. Son ombre passait et repassait sur les rideaux, et parfois demeurait immobile, pour ainsi dire pétrifiée. Comme elle devait souffrir alors ! comme elle devait

pleurer, hélas ! Mon cœur se serrait violemment à cette pensée, et des larmes s'échappaient de mes yeux. Vers quatre heures du matin, j'entendis un bruit qui m'était bien connu, c'était la croisée de Bergeronnette qui s'ouvrait. Le jour commençait à poindre, la lune brillait encore, et ces deux pâles clartés, se mêlant dans une teinte étrange et fantastique, semblèrent éclairer l'apparition d'un spectre. Bergeronnette, sombre et blême, était penchée à sa fenêtre, le regard perdu au ciel, dans l'attitude d'une rêverie profonde. Bientôt son front retomba comme accablé sous le poids des tourments, et elle demeura longtemps ainsi. Puis elle se retira, reparut avec son petit arrosoir, mouilla ses fleurs, en cueillit quelques-unes, effleura les autres de ses lèvres comme pour leur faire ses adieux, et referma la fenêtre. Je crus qu'elle partait déjà, mais il n'en était rien.

» Quand il fut grand jour, je montai chez elle ; elle était extrêmement faible, elle se soutenait à peine ; sa voix avait une expression poignante. Un homme entra, c'était un marchand à qui elle vendit ses meubles de merisier. Je voulus les acheter, elle s'y opposa. Quand nous fûmes seuls, elle les regarda avec mélancolie.

— Pauvres chers petits meubles ! murmura-t-elle,

j'avais eu tant de peine à économiser la somme avec laquelle je vous ai payés. Hélas ! je ne vous verrai plus !

— Ah ! Bergeronnette, m'écriai-je, si vous aviez voulu, je les eusse gardés comme un dépôt ! Un jour vous les eussiez retrouvés.

» Elle hocha la tête en souriant péniblement.

— Je ne compte plus revenir, dit-elle.

— Mais quand donc partez-vous ? et où allez-vous, cruelle enfant !

— Je pars demain au point du jour, et je vais... Mais, reprit-elle, je m'étais promis de ne le révéler à personne.

— Craignez-vous que je ne le redise ? Ah ! soyez tranquille ! ajoutai-je d'un ton singulièrement animé.

— En effet, dit tristement Bergeronnette en me regardant avec une imperceptible ironie, je suis certaine que vous ne me trahirez pas, vous !

— Je vous le jure !

— C'est inutile. Je vais à l'île Tudi. Monsieur Robert ne songera sans doute pas à me venir chercher là, sachant que je n'y ai plus ni parents ni amis.

— Vous avez peut-être raison.

— Tout est prêt pour mon départ. Quand mon-

sieur Robert sera de retour de la campagne, où il est allé passer deux jours, il trouvera ma mansarde vide et une lettre pour lui.

» Chaque fois qu'elle avait prononcé le nom de Robert, on eût dit qu'une fibre de son cœur s'était brisée. Elle parvint cependant à reprendre du calme, un calme héroïque, car son âme était dévorée de douleur sous cette tranquillité apparente. Je ne songeais pas à la quitter, je ne pouvais m'arracher d'auprès d'elle. Ce fut elle qui me dit adieu la première en prétextant quelques devoirs à remplir. Alors je m'emparai de ses mains que je couvris follement de baisers et de larmes, et je m'enfuis.

» Le lendemain, au jour naissant, elle monta dans une voiture de place. Je guettais l'instant de son départ et je m'élançai sur ses traces. Je sanglotais. Ne trouvant pas de voiture sur mon chemin, je suivis celle de Bergeronnette en courant toujours, et j'arrivai exténué, brisé, à l'entrée d'un petit village situé près de Paris. C'est là que Bergeronnette se fit descendre à une auberge. Elle tressaillit de surprise en m'apercevant. Je fus frappé de la profonde altération de ses traits.

— Pourquoi m'avez-vous suivie ? me dit-elle avec un ton de reproche.

— Pour vous voir encore, lui répondis-je d'une voix étouffée par la fatigue et la douleur.

— Quelle imprudence !

— Je serais allé jusqu'au bout du monde, Bergeronnette, si votre voiture ne se fût arrêtée.

» Elle sourit avec une tristesse angélique, et me prit le bras. Nous entrâmes dans une auberge où elle me dit qu'elle n'avait pas voulu monter en diligence aux messageries de Paris dans la crainte que Robert n'y allât aux informations. Pauvre Bergeronnette ! elle avait toute sa présence d'esprit en un si cruel moment. Elle ajouta avec une mélancolie navrante :

— Je reverrai avec plaisir mon île Tudi, le chaume où j'ai vécu enfant et la tombe de mon père. Je n'aurais peut-être jamais dû les quitter.

— Et moi aussi j'irai bientôt les voir ! lui dis-je avec élan. Me le permettez-vous, Bergeronnette ?

» Elle fixa sur moi ses grands yeux bleus endoloris et pensifs.

— A quoi bon ! répondit-elle, cela vous attristerait encore. Une petite île sans verdure et sans charme, une fille sans insouciance et sans gaieté. Oh ! non, ne venez pas, monsieur !

— J'irai, Bergeronnette, j'irai ! Puis-je me passer de vous voir désormais ?

» Elle réfléchit un instant, parut faire un effort sur elle-même, et avec une franchise désespérante :

— Eh bien ! oui, dit-elle, venez... vous m'apprendrez s'il m'a oubliée, lui, s'il s'est marié enfin !

— Robert seul l'occupait ! Robert seul remplissait sa vie ! Et son esprit noble et ferme se refusait à me laisser aucune vaine espérance. Un découragement inexprimable s'empara de mon cœur. J'aurais voulu haïr Bergeronnette pour sa droiture. Je ne pus que détester Robert de Tyvouarlen pour tout l'amour qu'il inspirait.

» La diligence arriva. Bergeronnette y prit place, elle me tendit à la portière sa main que je baignai de pleurs. La diligence repartit, mon cœur se brisa.

» Durant toute la matinée j'errai dans la campagne, livré à mille inspirations douloureuses et confuses, répétant sans cesse le nom de Bergeronnette. Que devais-je faire ? l'oublier ! l'aimer encore ? la suivre ou ne jamais la revoir ? Je m'arrêtai tour-à-tour à chacune de ces résolutions, sans en pouvoir fixer aucune dans mon esprit troublé.

» Midi sonnait quand je fus de retour chez moi. Robert de Tyvouarlen m'y attendait ; sa figure était toute contractée, sa main froissait une lettre avec énergie, il tremblait d'impatience.

— Ah ! monsieur, me dit-il d'une voix vibrante

aussitôt qu'il m'aperçut, vous savez où est Berge-ronnette, n'est-ce pas ? et vous allez me le dire tout de suite ?

» Je regardai froidement Robert et lui répondis plus froidement encore :

— Elle est partie ce matin, monsieur.

— Eh ! pourquoi, juste ciel !

— Pour cesser tout rapport avec vous, sans doute.

— Mais où donc est-elle allée ?

— Je l'ignore absolument.

— Non, monsieur, non ! Quelque chose me dit là que vous ne l'ignorez pas !

— Ce quelque chose vous trompe complètement, monsieur.

— Ah ! je vous supplie, je vous adjure !...

— C'est inutile, monsieur.

— Vous êtes donc sans pitié ?

— Comme il vous plaira.

— Oh ! je la trouverai bien ! s'écria-t-il en éclatant en sanglots.

» Et il s'enfuit.

» Sa douleur ne me fléchit point et m'émut à peine. La jalousie rend impitoyable, elle envenime les meilleurs instincts, elle flétrit les sentiments les plus généreux, elle fait haïr. J'étais presque con-

tent : Robert souffrait plus que moi, plus que moi qui souffrais tant déjà !

» Huit jours après seulement je le revis ; il était horriblement changé. Ce qu'il fit d'efforts pour m'arracher mon secret fut inouï : il pleura, il me conjura, il se traîna à mes pieds, il me maudit, il me menaça, en un mot il fut incroyablement émouvant, et je demeurai inflexible ! Alors il se redressa froid, résolu, terrible, et s'avancant sur moi en silence, le regard glacé, les bras raidis, il me souffleta des deux mains.

— Oh ! m'écriai-je en bondissant, je vous tuerai demain, comte Robert de Tyvouarlen !

» Le lendemain, en effet, nous nous battîmes, Robert tira le premier et me blessa légèrement d'une balle à la cuisse. J'étais sûr de mon sang-froid et de mon coup-d'œil, je baissai mon arme avec une lenteur fermée et une implacable résolution ; mais, au moment de faire feu, l'image de Bergeronnette se dressa tout à coup devant moi, sombre et désolée ; un remords rapide me saisit, je levai mon pistolet et la balle se perdit dans l'espace. J'en eus presque du regret.

» Robert voulait qu'on rechargeât les armes ; les témoins s'y opposèrent, et nous nous séparâmes.

» Depuis ce duel, je n'ai pas revu Robert, mais

je sais qu'il a été longtemps et gravement malade. Six mois après son rétablissement, fléchi par les instances de sa mère, il a épousé sa cousine, mademoiselle Cornélie de Tyvouarlen.

» Quand j'appris cette nouvelle — et je n'en pouvais apprendre une qui me causât un plus immense plaisir, — on était en automne. Je ne comptais partir pour la Bretagne qu'à la fin de la saison, mais cet événement me fit hâter mon départ. Je mourais d'envie de revoir Bergeronnette, de lui annoncer le mariage de Robert. Son éloignement, loin de diminuer ma folle passion, n'avait fait qu'en augmenter l'énergie. L'absence qui dissipe tant d'affections humaines, et surtout le mariage de Robert, me firent espérer que Bergeronnette reporterait facilement sur moi son amour désormais sans espoir et sans but. Je partis donc, le cœur joyeux comme à la pensée d'une bonne action; mais peu à peu la réflexion changea la nature de mes sentiments, et j'arrivai en face de l'île Tudi avec une tristesse amère et un découragement indicible, inévitable effet d'une inspiration égoïste et méchante.

» J'étais enfin sur la grève où pour la première fois j'avais rencontré Bergeronnette assise et chantant. La grève était déserte cette fois; plus de pé-

tite néréide imprimant un attrait indescriptible à ce paysage maritime et désolé!

» Je traversai l'eau dans une barque conduite par un vieux batelier : je songeai à la jeune mari-nière qui m'y avait fait voguer jadis; je me retraçai sa grâce, sa force, son adresse à manier les rames, à diriger une voile. L'alcyon n'était pas plus familiarisé qu'elle avec la vague.

» Nous abordâmes à l'île Tudi : elle était toujours bien morne et bien dénudée, les pâles harmonies de l'automne y ajoutaient encore leur mélancolie pénétrante. Plus une feuille aux arbres, plus un brin d'herbe sur le sol sablonneux, l'hiver avait déjà commencé pour elle.

» Mon batelier, auquel je m'informai de Bergeronnette, me dit qu'elle habitait sous le chaume qui avait appartenu à son père. Je me dirigeai vers cette demeure où je ne devais plus revoir le bon-homme Coetro. Mon cœur battait avec force; tantôt je hâtais, tantôt je ralentissais le pas suivant la nature de mes pensées, le retour de mes espérances et de mes craintes. Tout à coup, je m'arrête à l'angle d'un mur, je venais d'entendre et de distinguer la voix de Bergeronnette.

» Bergeronnette chantait encore ! Bergeronnette chantait toujours !

— Bravo ! m'écriai-je avec joie. Et je franchis la distance qui me séparait d'elle.

» Je la vis, elle filait une quenouille à la fenêtre de sa chaumière, et, le front penché en arrière, laissait errer au ciel un regard humide et pensif. Je demeurai stupéfait à la considérer ; un moment même je fus tenté de croire que ce n'était point Bergeronnette, tant elle me parut changée, tant elle était pâle et défaite : ce n'était plus que l'ombre d'elle-même. J'entrai vivement sous le chaume ; elle me reconnut et se leva avec émotion, puis me tendant la main :

— Ah ! vous voici, me dit-elle, je commençais à croire que je ne vous reverrais plus.

— Oh ! je n'oublie pas si vite ! lui dis-je en m'animant. Le temps et l'absence n'ont pas de prise sur mon cœur, à moi !

» Bergeronnette frémit.

— Je vous devine, me dit-elle avec effort. Il m'a oubliée, lui, n'est-ce pas ?

— Il s'est marié, répondis-je sans hésiter.

» Elle pâlit horriblement et porta la main à son cœur, puis elle s'assit sans dire un mot, en inclinant la tête de manière à m'empêcher de voir qu'elle dévorait des larmes. Je m'en aperçus cependant et me repentis de mon impitoyable préci-

pitiation. Mais telle est la force d'un sentiment jaloux que je n'avais pu résister au désir d'apprendre immédiatement à Bergeronnette une nouvelle qui ne pouvait que la frapper cruellement. Elle parvint bientôt à se donner un air calme, mais je remarquai que la nuance bleuâtre qui sillonnait ses paupières s'assombrit tout à coup; il était facile de voir que Bergeronnette concentrait une douleur affreuse. Je m'efforçai d'adoucir la violence du coup que je lui avais porté. Mon cœur m'inspira, je fus éloquent. Elle me sut gré de mon repentir et de ma tendresse; pour me prouver qu'elle ne m'en voulait pas, la bonne fille me prit amicalement par le bras, et nous allâmes nous promener sur le rivage. Alors elle me sourit, elle prit un air enjoué, elle fut charmante de grâce et de bonne humeur. Sa bienveillance seule la faisait sans doute agir ainsi, mais j'espérais que l'amour viendrait plus tard. Quand on aime, n'espère-t-on pas toujours !

• Cette journée me parut délicieuse. Une vieille paysanne nous servit à souper sous le chaume, souper breton que le contentement et l'appétit me firent trouver excellent. Bergeronnette pourtant ne mangea pas, mon ardeur dévorante s'en ralentit un peu. Après le souper, elle se plaignit d'être fatiguée, elle paraissait en effet très-abattue, et je

me retirai de bonne heure pour la laisser se reposer ; mais nous convinmes que, si le lendemain le temps était beau, nous ferions une promenade en mer, à la voile ; Bergeronnette se chargea de la manœuvre comme autrefois. Je regagnai l'auberge où j'étais descendu à Loc-Tudi. J'étais presque heureux, mon âme vibrait avec exaltation.

— Oh ! je t'aimerai tant, Bergeronnette, murmurais-je, les larmes aux yeux, je t'aimerai tant, que tu oublieras Robert et que tu m'aimeras, pauvre ange !

Je passai une nuit presque sans sommeil, le cœur rempli tour à tour des songes les plus ravissants et des plus terribles fantaisies. Le jour vint dissiper tout cela ; la matinée était radieuse, le soleil souriait à la mer, le vent d'est soufflait frais et léger, la vague ondulait mollement, les mouettes se jouaient en chantant dans l'air. Je me hâtai d'aller à l'île Tudi. Arrivé à quelques pas de la chaumière de Bergeronnette, je m'arrêtai et je prêtai l'oreille avec enfantillage pour savoir si elle ne chantait pas, elle aussi, comme les oiseaux de mer, je n'entendis rien. Chose étrange, mon cœur se serra ; je haussai les épaules en me moquant de moi-même.

• En ce moment deux marinières, les avirons sur l'épaule, passèrent devant moi et s'emparèrent de mon attention.

— Cette famille-là n'a pas de bonheur ! disait l'un.

— Une si jolie fille ! disait l'autre.

— Mais de quoi est-elle donc morte ?

— D'un anévrisme au cœur, à ce que dit le médecin.

— Bien sûr, elle a rapporté ça de Paris.

— Voilà ce que c'est que de quitter le pays.

— Pauvre petite ! elle aurait fait une bonne femme pour un de nos gars.

— Bah ! elle fera encore mieux un bel ange pour le bon Dieu.

« Un horrible frisson me parcourut tout le corps. D'un bond je fus dans la chaumière.

« Deux cierges brûlaient près du lit, deux femmes priaient à genoux sur la terre. Je poussai un cri déchirant et je tombai à la renverse.

« Bergeronnette ne chantait plus !!! »

Frédéric Talhouet se tut. Il pleurait. Après un moment de silence il reprit :

— Voilà pourquoi j'ai trop aimé ! voilà pourquoi je n'aimerai plus !

Il y eut encore une pause pendant laquelle Frédéric et moi, nous nous livrâmes à nos impressions cette jeune fille comme la victime d'une organisation tout exceptionnelle. Mais l'expérience de la vie

m'a rendu trop sceptique pour que je croie à la constance inébranlable envers les morts. Aussi la conclusion de Frédéric me fit-elle sourire.

— Depuis combien de temps est-elle morte ? lui demandai-je.

— Depuis un an.

— C'est là porter convenablement le deuil d'un amour.

— Mon cœur le portera toujours !

— Enfant ! cela ne vous empêchera pas de vous marier bientôt peut-être.

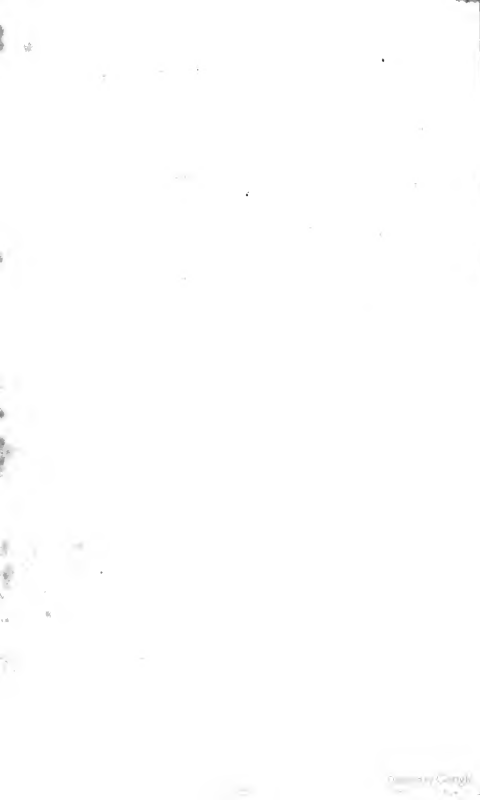
— Je ne me marierai jamais !

— Jamais ! toujours ! quels mots ingénus !

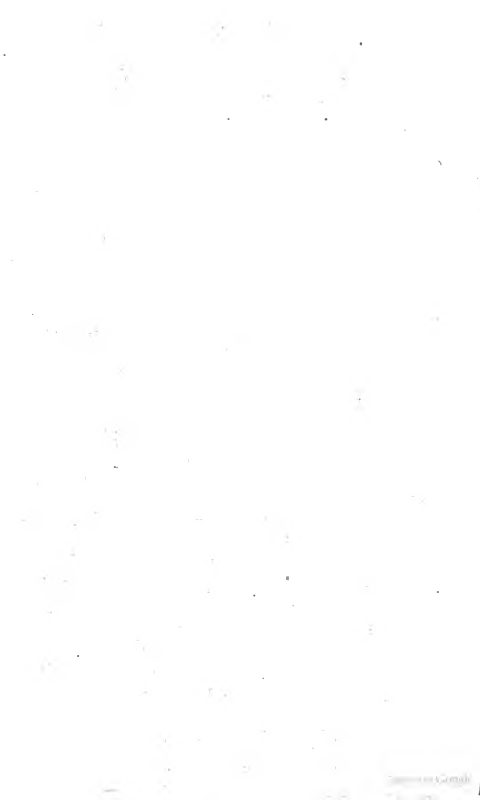
Il y a peu de temps, de retour d'un assez long voyage, environ deux ans après la scène que nous venons de rapporter, j'ai rencontré Frédéric Talhouët sur le boulevard. Il avait au bras une jeune personne élégante et jolie. Il rougit un peu en me voyant et me présenta à sa femme.

Je me mordis la lèvre pour ne pas sourire comme Démocrite.

— Et Bergeronnette ! pensai-je.



LA PIERRE DE TOUCHE



Mademoiselle de Lormand ne comptait que dix-sept ans lorsqu'elle épousa M. Davenel, qui avait juste cinquante-cinq ans de plus qu'elle. Ce mariage souleva une désapprobation générale, et l'on cria bien haut que c'était le double produit de la folie et du calcul. Le vieillard fut jugé digne d'être mis aux Petites-Maisons, et la jeune fille dans un comptoir d'usurier pour y faire des règles d'intérêt. Comme, en thèse générale, la vérité des choses d'ici-bas est le contraire des opinions du monde, toute cette belle malignité n'avait pas le sens commun. La vérité, c'est que Juliette de Lormand n'avait fait que céder aux tendres sollicitations d'une mère malade et

aux nobles instances de M. Davenel, qui lui avait dit : « Vous avez déjà perdu votre père, mon enfant, et votre mère peut succomber à ses souffrances ; vous resterez alors orpheline, sans guide, sans appui. Confiez-moi votre main ; accordez-moi le droit de vous diriger ; à mon âge, on n'a plus d'un mari que le titre, mais on a le cœur d'un père. Vous serez ma fille, et vous trouverez en moi une tendresse toute paternelle. »

Comme si madame de Lormand n'eût attendu que ce moment pour quitter la vie, elle mourut, emportant dans la tombe la consolation de savoir sa fille adorée au sein de la douce atmosphère de la richesse. « Juliette sera heureuse, ma vieille amie, » lui avait dit à son chevet M. Davenel. Il était homme à tenir parole. Il se montra avec Juliette d'une bienveillance exquise, d'une humeur égale et charmante. Connaissant toutes les aspirations mystérieuses d'un cœur de dix-huit ans, il s'efforçait de leur donner le change au moyen de mille distractions. Il croyait pouvoir ainsi prévenir ou retarder l'épanouissement presque inévitable de cette fleur de la jeunesse qu'on appelle l'amour, et il n'avait pas tort : la solitude fait plus aimer et rêver une jeune fille que le monde. Juliette était d'ailleurs une bonne nature, tendre et reconnaissante ; son amitié pour

M. Davenel datait de loin ; elle la sentit redoubler devant tant de témoignages de sollicitude et d'affection. Mais, soit que la sève se fût naturellement tarie en lui, soit que le genre de vie auquel il se livrait eût accéléré sa fin, il se plaignit un jour de ressentir un vague malaise, garda le lit et ne se releva plus. Quelques heures avant de mourir, il prit la main de Juliette, l'attira vers lui, et lui dit d'une voix à demi éteinte : « Mon enfant, vous allez être veuve, libre et riche, en butte à toutes les convoitises, à toutes les séductions. Soyez bien prudente, bien en garde contre les faux sentiments qu'on étalera devant vous, et tâchez de n'épouser qu'un homme qui vous aimera pour vous-même, non pour votre opulence. Vous trouverez dans mes papiers une lettre qui vous est particulièrement adressée, lisez-la et ne l'oubliez pas : elle sera peut-être votre salut. » Il porta à ses lèvres décolorées la main de sa jeune femme en pleurs, et rendit le dernier soupir en souriant.

Juliette regretta sincèrement M. Davenel ; elle avait perdu en lui un second père. Elle passa l'année de son deuil à la campagne, dans l'isolement, car elle avait la religion du souvenir. Quand elle fit sa rentrée dans le monde, elle se vit entourée, choyée, fêtée à l'envi par tout ce que Paris comp-

tait de plus élégant ; et, comme un oiseau qui s'est longtemps reposé à l'ombre dans un nid de mousse, fatiguée de la solitude et du calme, elle s'élançait à tire-d'aile au milieu des plaisirs qui sollicitaient ses vingt ans. Adulée par les jeunes gens à la mode, recherchée par les hommes les plus éminents, l'accès de son salon était le rêve, l'ambition d'un nombre illimité de fils de famille, de personnages importants, de marquis ruinés, d'agents de change dans l'embarras, désireux de faire leur cour à la belle et jeune millionnaire.

Dans le nombre des personnages qui semblaient être le mieux accueillis, il y en avait surtout trois qui, prétendait-on, présentaient les plus grandes chances d'obtenir la main de Juliette : l'un était le marquis du Croisil, jeune homme d'une beauté d'Antinoüs, d'une grâce exquise, fort goûté dans les salons ; sa fortune, des plus médiocres, ne lui permettait pas de faire grande figure, mais ses façons aristocratiques, dans leur simplicité même, suffisaient à le faire distinguer. L'autre était un député des mieux écoutés à la Chambre, ayant trente-cinq ans environ, une figure agréable, des manières élégantes ; il jouissait d'un grand crédit auprès des ministres, qui appréciaient ses discours, et d'un crédit non moins grand auprès des femmes qui pri-

saient son amabilité. Le troisième était un riche négociant de Paris, négociant non par goût, mais par autorité paternelle, s'occupant peu des affaires, dépensant beaucoup, très-sentimental et presque poète, n'ambitionnant, disait-il, qu'une vie toute de calme et de tendresse, loin des insupportables soucis du haut commerce ; d'ailleurs joli garçon, charmant caractère et très aimé de tout le monde ; il se nommait Norval. Notre député, lui, s'appelait Desmarest. Tous les trois, compagnons de plaisirs, faisaient assidûment leur cour à la jeune veuve. Elle les recevait avec un égal empressement, et ne témoignait de préférence décisive à aucun. Quand du Croisil lui rendait visite, elle admirait sa beauté merveilleuse, elle se laissait légèrement éprendre de sa grâce pénétrante, et volontiers pensait-elle alors que c'était là le mari qu'elle choisirait entre tous. Mais lorsque Desmarest venait caresser son oreille de cette phraséologie élégante, harmonieuse, qu'il maniait à ravir, elle se demandait si, à tout prendre, elle ne le préférerait pas aux autres. Puis, c'était le tour de Norval, dont la galanterie sentimentale lui allait souvent au cœur et lui donnait fort à réfléchir.

Juliette avait l'habitude de passer la belle saison à la campagne, à quatre lieues de Mantes, dans un

vieux manoir, caché comme un nid au milieu de la verdure, entre le village de Dammartin et celui de Montchauvet. Ce manoir portait le nom de Trois-Fontaines, à cause de trois sources qui jaillissaient dans les prairies environnantes. L'habitation n'était pas des plus confortables ; mais le pays, pittoresque, accidenté, vert et boisé, est plein de grâce et de charme. En mémoire de M. Davenel, qui avait affectionné cette résidence, Juliette aimait Trois-Fontaines comme un vieil ami. Elle n'avait pas, au reste, à y craindre la solitude ; les visites ne lui manquaient pas, tant des châteaux d'alentour que de la capitale même. Du Croisil, Desmarest et Norval y mettaient une assiduité exemplaire ; et, comme s'il se fussent donné le mot, ils arrivaient toujours à tour de rôle. Toutefois, l'époque de la chasse les réunit, et, en gens d'une éducation parfaite, ils se témoignèrent la plus franche amitié, du moins en apparence. Un jour même que tous trois revenaient de battre les guérets du voisinage, la conversation, lasse de se renfermer dans quelques banalités, venait de tomber sur leur belle hôtesse, et chacun de vanter à l'envi ses grâces, sa beauté, son esprit : c'était peut-être la première fois qu'ils abordaient si résolument ce sujet.

— Parbleu ! s'écria du Croisil, s'arrêtant tout à

coup au milieu d'un sentier, et s'appuyant sur le canon de son fusil, soyons francs, messieurs, et avouons que nous sommes trois chasseurs sur la même piste : nous voulons épouser madame Davenel.

— A quoi bon l'avouer ? dit Desmarest, en faisant halte aussi ; c'est clair comme le jour, nous sommes rivaux.

— Quant à moi, dit Norval en imitant ses deux compagnons, cette union est ma plus chère espérance, et je mourrais plutôt que d'y renoncer.

— Tout beau ! reprit du Croisil en souriant ; ceci est presque une provocation, c'est de mauvais ton, mon cher.

— Du Croisil a raison, dit Desmarest. L'amour n'est plus une arène où l'on entre l'épée à la main pour se combattre, c'est un théâtre où la beauté couronne, non celui qui a le mieux combattu, mais celui qui semble avoir le mieux aimé. Soyons de notre siècle, siècle de tolérance en politique, en religion, en amour : il y a des antagonistes, il n'y a plus d'ennemis ; et les choses n'en vont pas plus mal, que je sache... Mais à propos, reprit-il, où en sont nos affaires ? Nous voici arrivés aux demi-aveux, pourquoi ne continuerions-nous pas ? En est-il

un de nous plus avancé que les deux autres ? Je vous avoue, pour ma part, que je ne sais trop à quoi m'en tenir sur les véritables dispositions de madame Davenel, et cette incertitude me tourmente plus qu'une triste réalité.

— Ma foi, dit du Croisil, j'affirme n'avoir jamais récolté que des sourires ravissants, des mots délicieux, rien de plus significatif.

— Moi, dit Norval, je déclare n'avoir jamais obtenu une meilleure moisson ; je souffre de la disette.

— Hélas ! j'ai à peine glané dans votre champ, messieurs, reprit Desmarest ; notre récolte, je vois, ne saurait guère nourrir une robuste espérance. Et pourtant on répète partout que nous sommes les mieux accueillis, et les autres concurrents se retirent devant nous.

— Il faut pourtant bien savoir à quoi nous en tenir, palsembleu, dit du Croisil ; c'est facile : nous quittons Trois-Fontaines après demain ; demandons chacun un entretien particulier à notre châtelaine, déclarons-lui nos sentiments, et pressons-la de s'expliquer.

— J'appuie la proposition de l'honorable préopinant, dit Desmarest en souriant. Aujourd'hui même montons à l'assaut de la citadelle inexpu-

gnable, et celui de nous trois qui aura planté son étendard sur la brèche recevra les félicitations des deux autres.

— Je ne promets pas de le féliciter de bon cœur, dit Norval.

— Nous vous donnons le droit de lui faire la grimace, répliqua en riant du Croisil.

Il jetèrent alors le fusil sur l'épaule, et se remirent en marche. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent, dans un petit chemin, dont ils étaient séparés par le ruisseau de Vaucouleurs, madame Davenel qui venait à leur rencontre. Elle était à cheval, vêtue d'une robe blanche amazone, et vraiment délicieuse dans ce costume, qui faisait admirablement ressortir ses formes élégantes et délicates. Un vieux domestique la suivait. Du Croisil cambra sa belle taille, Desmarets fit appel à ses plus jolis mots, et Norval prépara ses regards les plus expressifs. Il fallait, pour se joindre, traverser un pont de bois jeté sur le ruisseau large et débordé. Comme les chasseurs en étaient encore à une certaine distance, Juliette poussa son cheval pour le franchir; soit que l'animal eût senti fléchir le pont sous ses pieds, soit que le bruit de l'eau, qui formait une cascade en cet endroit, l'eût effrayé, il se cabra, fit un bond de côté,

brisa l'échalier qui servait de garde-fou, et tomba à l'eau avec Juliette désarçonnée par ce brusque mouvement. De grands cris retentirent dans la campagne; nos trois chasseurs accoururent en toute hâte. Arrivés sur le pont, ils allaient se jeter à l'eau, quand le vieux domestique leur fit remarquer qu'un homme les avait devancés. Cet homme avait déjà saisi un pan de la robe de madame Davenel et la ramenait à la rive en luttant contre la rapidité du courant. Ils s'élancèrent aussitôt vers l'endroit où le nageur allait aborder et reçurent la jeune femme évanouie.

Juliette eut bientôt repris ses sens; elle parut rassembler ses souvenirs, regarda autour d'elle à plusieurs reprises, et dit d'un air étonné :

— Eh bien ! où est-il donc ?

Il était facile de comprendre qu'il s'agissait de la personne qui l'avait retirée de l'eau. On chercha de tous côtés.

— Parti, répondit du Croisil.

— Ah ! fit Juliette d'un air affligé.

— Tenez, le voilà là-bas, qui gravit un coteau, dit Desmarest.

Juliette regarda vivement dans la direction indiquée, et vit un jeune homme en blouse, regagnant à pas pressés le village de Dammartin.

— Oui, oui, murmura-t-elle avec émotion, c'est lui, c'est bien lui!...

Et elle demeura pensive.

En ce moment, le vieux domestique ramenait le cheval qui avait abordé plus bas. Juliette se remit aussitôt en selle, et l'on se dirigea vers Trois-Fontaines. Juliette ne hâta pas l'allure de sa bête; ses yeux se reportaient souvent sur l'horizon derrière lequel avait disparu celui qui l'avait sauvée.

Tout le reste de la journée, elle parut préoccupée; ses hôtes en firent encore la remarque.

— Madame Davenel est bien rêveuse, bien distraite, dit Norval en soupirant.

— Tubieu! est-ce qu'elle songerait à ce petit paysan? dit du Croisil avec un sourire dédaigneux.

— Hum! dit Desmarest, cœur de femme, énigme de sphinx. Mais n'oublions pas nos conventions.

II

Juliette, en effet, pensait au jeune homme qui l'avait secourue si fort à propos. Avant qu'elle se fût évanouie, elle l'avait reconnu au moment où il s'approchait d'elle à la nage, et c'était le premier souvenir qui se fût éveillé dans son esprit lorsqu'elle avait recouvré connaissance. Dans son enfance, quand Juliette venait avec sa mère à Trois-Fontaines, elle y avait souvent rencontré un jeune garçon qui s'était fait le compagnon de ses jeux. C'était le fils d'un propriétaire du voisinage lié avec M. Davenel. L'enfant n'était pas beau, mais il se montrait si bon, si caressant, si gracieux, que tout le monde l'aimait, et que Juliette l'avait pris en

grande affection. Plus tard, placé dans un collège de Paris, Maurice ne revint plus que rarement à Trois-Fontaines; le temps des vacances seul le réunissait à sa jeune amie. C'étaient alors des folâtries charmantes et des gaités intarissables auxquelles, toujours trop tôt, on coupait court. Les enfants, comme les oiseaux, ne se fatiguent jamais à voltiger. Mais bientôt vint l'adolescence, et avec elle son cortège virginal de timidité, de pudeur, de réserve : on se revit moins souvent encore que par le passé ; on ne courut plus joyeusement ensemble dans les prairies et sous les ombrages ; on ne se parla plus qu'avec discrétion ; on ne se regarda plus qu'en rougissant ; bref, on ne s'aimait plus comme autrefois, mais on était sur le point de s'aimer autrement. Maurice, devenu jeune homme, n'avait que trop bien tenu toutes les promesses de son enfance : il était petit, grêle, presque laid, mais expressif, gracieux, spirituel. Juliette était déjà une belle et bonne jeune fille, si bonne qu'elle ne voulait pas convenir que Maurice fût laid ; elle ne voyait sans doute que son âme.

Un malheur soudain vint interrompre cette charmante pastorale à peine ébauchée. Le père Maurice, imprudemment engagé dans une entreprise agricole, avait vu sa fortune dévorée en un jour par un

procès. Il résolut de s'expatrier. Maurice dut suivre son père en Amérique. Ce départ lui causa bien des larmes. A peine eut-il le temps de faire ses adieux à sa compagne de Trois-Fontaines. Juliette conserva longtemps son souvenir, et ce ne fut pas sans doute un des moindres motifs qui la portèrent à refuser d'abord la main de M. Davenel. Mais, un poète l'a dit : L'amour que rien ne vient raviver, est comme une flamme de punch qui s'éteint faute d'aliment. L'image de Maurice s'effaça peu à peu de l'âme de Juliette. Une fois, cependant, — il y avait peu de jours de cela, — se promenant seule par une belle soirée dans la campagne, comme elle approchait de l'une des trois sources de ses prairies, elle s'arrêta soudain en apercevant un homme assis au bord. Les clartés du ciel constellé n'étaient pas assez vives pour lui permettre de distinguer cet homme. Au bruit qu'elle fit, il se leva, la regarda, parut hésiter, puis s'éloigna rapidement. Juliette était médiocrement brave, elle craignit que ce ne fût un malfacteur et revint sur ses pas. Tandis qu'elle regagnait le château, elle fit un brusque mouvement, frappée qu'elle était d'une idée subite : elle venait d'imaginer que l'étranger qu'elle avait aperçu au bord de la fontaine n'était autre que Maurice ; il lui semblait avoir reconnu, à travers le clair-obscur

de la campagne, sa physionomie et sa démarche. Ne comprenant pas cependant comment il se fût éloigné d'elle au lieu de se faire reconnaître, elle en conclut que ce ne devait pas être lui et n'y pensa bientôt plus. Mais, après l'accident du ruisseau, elle ne pouvait plus douter que Maurice ne fût dans le pays, et cette découverte réveilla mille souvenirs endormis dans un repli de son cœur. Ce n'est pas que Juliette retrouvât en elle les sentiments à la fois passionnés et naïfs qu'elle avait ressentis pour son pauvre compagnon ; mais, à défaut d'un penchant qui n'existait plus, elle éprouvait du moins de la reconnaissance, et cette considération était bien suffisante pour qu'elle s'intéressât à Maurice. Au village de Dammartin habitait une bonne femme, nommée la Guérin, qui avait été la nourrice de ce jeune homme ; elle se promit de l'aller voir et de l'interroger.

Comme elle formait ce projet en se promenant dans son jardin, le marquis du Croisil l'aborda d'un air plus cérémonieux que d'habitude.

Juliette, nous l'avons dit, n'était pas insensible à la beauté d'Antinotus du marquis du Croisil. Les grands yeux noirs de ce jeune homme, sa taille admirablement dessinée, ses élégantes façons avaient trouvé l'accès de son cœur. Si elle ne l'aimait pas

positivement, elle le goûtait fort. Peut-être aussi n'eût-elle pas été fâchée de recevoir de lui le titre de marquise, car les femmes aiment toutes les futilités, les titres comme les bijoux. Il cueillit une rose de Bengale, et la présentant à Juliette :

— Prenez, madame, dit-il en souriant et en faisant briller ainsi les plus belles dents du monde sous sa moustache noire. J'ai à vous parler... sérieusement. Si mes paroles obtiennent votre approbation, vous me rendrez cette rose ; sinon vous l'effeuillerez, et je me résignerai à perdre tout espoir.

Juliette prit la fleur et regarda le marquis avec surprise.

— De quoi s'agit-il, monsieur ? demanda-t-elle en souriant. Je ne comprends pas...

— Je m'explique, madame.

Et aussitôt il lui peignit toute la vivacité de son amour. Il le fit avec une grâce parfaite qui n'était pas exempte de sincérité, car Juliette méritait certes d'inspirer les plus tendres sentiments. Lorsque du Croisil eut terminé sa déclaration dans les formes avec l'offre de sa main, il en attendit le résultat. Juliette, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, dans une attitude réfléchie, les joues animées d'un vif incarnat, marchait toujours en silence

dans une allée ombreuse, elle tourmentait les pétales de sa rose.

— Eh bien ! madame ? reprit du Croisil d'une voix émue ; que dois-je espérer ? que dois-je craindre ? Me rendrez-vous cette fleur ? ou l'effeuillerez-vous ? Je tremble !

Juliette n'était pas moins troublée ; prise un peu à l'improviste, elle ne savait que décider. Elle n'avait pas assez interrogé son cœur et craignait de se tromper sur son véritable penchant. Toutefois, elle ne voulait pas décourager le marquis. Elle recula la difficulté dans l'espoir de la mieux résoudre.

— Cette fleur est charmante et me plaît, monsieur, dit-elle avec un certain embarras. Je désire la garder quelque temps comme souvenir. Si vous voulez bien me le permettre, j'attendrai, pour me déterminer, mon retour à Paris.

— Elle sera flétrie alors, madame !

— Qu'importe ! pourvu qu'elle ait toujours la signification convenue.

— Ah ! madame, s'écria du Croisil en inclinant le genou, je la trouverai plus fraîche et plus brillante qu'aujourd'hui si elle m'apporte alors le bonheur !

Desmarest, Norval et quelques dames installées au château, parurent en ce moment au détour du

sentier que suivaient Juliette et du Croisil. On se réunit et l'on continua la promenade. Après quelques instants, Juliette se détacha du groupe et gagna le château où elle avait des ordres à donner. Lorsqu'elle voulut rejoindre ses hôtes, ils avaient quitté le jardin et étaient entrés dans le bois. Ne les voyant pas, elle se rendit au salon, où elle se mit au piano. Le jour commençait à tomber et prédisposait à l'émotion. Juliette laissa errer ses doigts sur les touches, et préluda avec une gracieuse mélancolie : un accompagnement succéda à ce prélude, et une voix fraîche et pure commença l'une des plus charmantes mélodies d'Hérold :

Pourquoi trembler ? c'est moi qui vous implore !
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi !

Elle chanta surtout délicieusement ce délicieux passage :

Ah ! dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux !
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux !

A peine eut-elle terminé cette mélodie, qu'elle entendit applaudir doucement à ses côtés ; elle se retourna et vit Desmarest.

— Ah ! madame, murmura-t-il avec passion, c'est

mon âme qui vient de chanter avec votre voix ! et c'est à vous que s'adressait cet hymne de *Zampa* !

Juliette tressaillit malgré elle. Desmarest s'en aperçut et reprit aussitôt avec une accentuation qu'il modulait à ravir :

Pourquoi trembler ? c'est moi qui vous implore !
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi !
J'y vois encore
Et le trouble et l'effroi !
Quand vous adorer est ma loi ?

Prédisposée à l'émotion par les influences du soir, par son propre chant même, Juliette se sentit de plus en plus troublée et garda le silence, de peur que sa voix ne trahit son trouble. Desmarest continua en s'animant :

Ah dans vos yeux laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux !
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux !

— A merveille ! dit enfin Juliette avec un peu de calme ; vous récitez les vers dans la perfection.

— C'est que ces vers, se hâta de répliquer Desmarest, sont en harmonie parfaite avec les impressions de mon cœur, madame !

Juliette se leva pour n'en point entendre davantage, mais Desmarest la fit se rasseoir doucement

et la contraignit de l'écouter. Embarrassée, elle laissa errer ses doigts sur le piano et en tira des sons vagues et mélodieux, tandis que le jeune député lui parlait, avec une éloquence vraiment pénétrante, de l'admiration qu'elle lui inspirait, des espérances qu'il avait osé concevoir ; et la suppliait de réaliser enfin le bonheur qui avait été jusque-là son rêve le plus radieux et le plus constant. Cette parole habile, tour-à-tour suave, veloutée, vibrante et passionnée, arrivait toujours au cœur de Juliette ; toutefois elle n'en était pas si bien maîtrisée qu'elle ne pût résister à l'entraînement.

— Vous me voyez confuse, monsieur, dit-elle, et je ne sais que répondre.

— Eh bien ! madame, ne répondez pas ! s'écria Desmarest, mais si vous daignez accéder à ma prière, si votre main ne repousse pas la mienne qui se tend vers vous suppliante, oh ! chantez ! chantez encore la romance de *Zampa* ! ce chant sera votre réponse ; je le considérerai comme l'expression d'un cœur qui consent à exaucer mes vœux !

Juliette n'y consentait pas tout à fait. Desmarest lui plaisait tout autant que du Croisil, et elle n'eût pas été moins flattée d'être la femme d'un député

que la femme d'un marquis. Mais une voix intérieure lui criait de ne se point engager encore. Toutefois, elle ne voulait pas éloigner d'elle un homme d'une position si éminente, d'une amabilité si parfaite, au moins tant que son choix ne serait pas définitivement arrêté. Elle lui répondit comme à du Croisil :

— Le sens que vous voulez donner à cette mélodie, dit-elle, en souriant, ne me permet pas de la répéter ce soir. Mais, plus tard, si vous me l'entendez chanter devant vous, c'est que j'agréerai la main que vous avez la bonté de m'offrir.

— Ah ! madame ! laissez-moi insister pour obtenir aujourd'hui ma sentence !

— N'insistez pas, je vous prie : à Paris seulement je prendrai une décision.

Et elle sonna pour qu'on apportât de la lumière.

Presque au même instant les promeneurs entrèrent au salon, et l'on annonça quelques hobereaux d'alentour. On fit un peu de musique et l'on dansa. On valsa surtout : la valse est toujours en vogue où se trouvent de bons valseurs. Du Croisil, Desmarest y étaient fort habiles ; mais Norval l'emportait évidemment à cet égard sur ses deux compétiteurs. Il avait une souplesse, une légèreté merveilleuses, et semblait effleurer à peine le parquet.

Juliette aimait à valser avec lui : il se hâta de l'inviter. Se doutant bien que du Croisil avait dû tirer parti de sa promenade au jardin, que Desmarest n'avait pas manqué de mettre à profit son tête-à-tête au salon, il résolut de bien employer les instants de la valse. En effet, laissant à son instinct musical et à sa grande habitude le soin de le diriger, il dit à Juliette, en phrases courtes, vives et passionnées, à peu près tout ce que du Croisil et Desmarest lui avaient déclaré avec beaucoup de verve et d'éloquence. Toutes les déclarations se ressemblent : elles n'ont pas le sens commun, c'est leur plus grand charme. Juliette regarda son valseur avec finesse, commençant à soupçonner que les trois amis s'étaient donné le mot. Elle ne leur en voulut pas. Il lui paraissait naturel qu'ils s'entendissent pour apprendre enfin lequel était le préféré. Sur ce point, elle aimait mieux le système de l'entente cordiale que celui des hostilités, et ne tenait nullement à ce que ses adorateurs tranchassent la question avec l'épée ou le pistolet.

— Écoutez-moi, dit-elle à Norval d'un ton enjoué : j'avais décidé que je ne valserais plus, car le docteur me l'a formellement défendu dans l'intérêt de ma santé. Je n'ai pu cependant résister à l'entraînement, et j'ai accepté votre invitation.

Ce sera la dernière fois durant mon séjour à la campagne.

— Quoi ! même ce soir, vous ne valseriez plus ?

— Même ce soir, c'est l'ordonnance, et je ne l'ai déjà que trop enfreinte. Mais, retenez bien ceci : de retour à Paris, si je présente jamais à monsieur Norval ma main pour valser, c'est que j'aurai résolu de la laisser dans la sienne.

— Juste ciel ! s'écria Norval, je ne valse plus désormais que votre main dans la mienne !

— Gardez-vous-en bien ! répliqua Juliette avec une douce malice.

— Pourquoi, madame ?

— Parce que, si vous ne valsiez plus, la valse mourrait de chagrin !

— Et moi donc ! fit Norval avec une parfaite sentimentalité, car il faudrait alors renoncer à vous !...

En ce moment, les derniers accords d'une valse de Strauss se faisaient entendre. Juliette sourit à son cavalier et le quitta.

Le lendemain, du Croisil, Desmarest et Norval se rencontrèrent au jardin.

— Eh bien ! messieurs, dit du Croisil, dissimulant mal un air de triomphe, j'ai formulé mes vœux.

— Et moi, messieurs, j'ai nettement posé la question, dit Desmarest d'un ton parlementaire.

— Je n'ai pas été moins empressé que vous, messieurs, dit Norval avec assurance; j'ai fait l'offre de mon cœur et de ma main.

— A parler franc, reprit du Croisil, on me donnera la réponse à Paris. Mon bonheur dépend d'une rose.

— C'est aussi à Paris que je connaîtrai mon sort, dit Desmarest, plus surpris que glorieux. Ma plus grande joie est attachée à une romance.

— Chose singulière! s'écria Norval encore plus étonné, je suis, comme vous, renvoyé à Paris: mon rêve et mon espoir tiennent à une valse. Eh! eh! ne pensez-vous pas que l'on se moque de nous?

— Vive Dieu! j'en ai peur, dit du Croisil en fronçant ses beaux sourcils noirs, et je me vengerai!...

— Tout doux! monsieur le marquis, tout doux! interrompit Desmarest. Je penche plutôt à croire que madame Davenel est embarrassée dans son choix. Elle nous estime tous les trois également, et elle désire interroger son cœur avant de prendre un parti définitif.

Disant cela, Desmarest regarda ses interlocuteurs avec un imperceptible dédain. Du Croisil se redressa avec une fierté hautaine, et Norval enfonça les mains dans ses poches avec une bourgeoise impor-

tance. Chacun d'eux, bien entendu, se croyait supérieur aux deux autres, celui-ci par son titre, celui-là par sa position, le troisième par sa fortune.

Au moment fixé pour leur départ, quand Juliette reçut leurs adieux, du Croisil s'approcha d'elle, lui baisa la main et lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas la rose du Bengale.

Desmarest en fit autant.

— Pensez à la romance de *Zampa*, dit-il.

— Souvenez-vous de la valse de Strauss, dit à son tour Norval.

— A Paris, messieurs, répondit Juliette en leur tirant une révérence un peu sournoise.

III

Pendant les dernières semaines de l'automne, Juliette recevait fort peu de visites. A cette époque, elle avait l'habitude de vivre dans la solitude et le recueillement. La première chose qui la préoccupa, quand elle se vit seule, fut la promesse qu'elle avait faite à ses trois adorateurs. Que devait-elle préférer, la rose, la romance ou la valse ? La rose avait bien son parfum, la romance possédait un grand attrait, la valse ne manquait pas d'entraînement ; mais il lui était impossible de prendre une détermination, et pourtant elle ne pouvait rester veuve toute sa vie, bien que ce soit une fort aimable indépendance. Tout lui commandait le mariage : les

convenances du monde, le soin de sa propre fortune, et sans doute aussi les vagues sollicitations de son cœur. La pauvre Juliette était dans le plus grand embarras; trois personnes lui plaisaient également, mais peut-être n'en aimait-elle aucune. Le véritable amour n'hésite guère. Elle se lassa bientôt de toute cette vaine préoccupation, et se livra tout entière au charme mélancolique qu'on ressent à rêver dans la campagne, quand l'automne étale ses dernières et ses plus douces harmonies.

Un jour qu'elle s'avancait sur la marge herbeuse d'un sentier pierreux conduisant à Dammartin, elle aperçut à quelques pas une paysanne qui poussait deux vaches devant elle, c'était la Guérin. Elle l'aborda.

— J'allais chez vous, la mère, dit Juliette, pour vous voir et vous demander si M. Maurice n'est pas de retour au pays.

La Guérin était une femme de cinquante ans, petite, toute ronde, haute en couleur, la figure avenante, et le cœur sur la main.

— Madame est bien bonne de venir visiter les pauvres gens, répondit-elle. Quant à ce qui est de Maurice, il y a bien quinze jours qu'il est chez nous.

— Eh! pourquoi n'est-il donc pas venu au château?

— Ah ! vraiment je n'en sais trop rien. Seulement, je vois bien que les grands voyages ne l'ont pas rendu très-gai ; il est tout triste et tout sauvage, le cher enfant.

— Il a peut-être du chagrin, mère ? Ne savez-vous pas ce qu'il a ?

— En vérité, non. Je lui en ai bien touché quelques mots, mais c'est à peine s'il m'a répondu ; et, au fait, ça ne me regarde point, quoique je l'aime beaucoup : il est si bon ! Un matin, il arrive, il m'embrasse et me demande de le loger ; je lui donne ma plus belle chambre, et le voilà installé. Depuis ce temps, il va, il vient, il sort, il rentre comme il veut ; je ne le gêne en rien, et je tâche qu'il se trouve pour le mieux dans notre chaumière.

— Ne savez-vous pas, mère Guérin, qu'il y a trois ou quatre jours il m'a sauvé la vie en me retirant du ruisseau de Vaucouleurs ; où j'étais tombée à l'endroit le plus rapide et le plus profond ?

— Non, jarnidieu ! dit la Guérin avec un mouvement de surprise ; il ne m'en a rien dit. Mais bah ! cela ne m'étonne pas beaucoup. Ce garçon-là ne fait pas grand bruit, et je suis sûre qu'il est capable de se mettre au feu et à l'eau pour les gens, pour vous surtout peut-être, ma bonne damè.

— Pour moi ? dit Juliette ; est-ce qu'il se souvient

de moi ? reprit-elle avec vivacité ; est-ce qu'il vous a parlé de moi ?

— Oh ! pour ça, non, jamais il n'a prononcé votre nom une seule fois, au moins devant moi. Mais, à vous parler franchement, reprit-elle d'un air fin et mystérieux, un soir que je ramenait mes vaches du grand préau, je l'ai aperçu assis sur le coteau, là-bas ; il regardait du côté de Trois-Fontaines, et je crois bien qu'il pleurait un peu.

— Il pleurait ? dit Juliette avec émotion.

— Je n'en suis pas très-sûre, car j'étais assez loin de lui. Quand il m'a vue, il s'est levé et a disparu. Ça lui arrive quelquefois de s'en aller à l'approche du monde, il est si timide !

Juliette garda le silence ; elle sentait son cœur se gonfler. Ce que lui disait la Guérin avec tant de naïveté éveillait en elle un tendre intérêt pour Maurice. Maurice n'avait-il pas été l'ami de son enfance ? Ne venait-il pas de l'arracher à un grand danger ? Elle se promit de pénétrer la cause de sa tristesse et de le consoler, si cela était possible : ses souvenirs et sa reconnaissance ne lui en faisaient-ils pas un devoir ?

La chaumière à la Guérin était placée presque à l'entrée du village de Dammartin. Les deux vaches y étaient déjà arrivées, mais leur conductrice et Juliette, ayant ralenti leur marche pour mieux cau-

ser, en étaient encore à quelque distance. Soudain un jeune homme entra dans la chaumière. La Guérin le vit et s'écria :

— Tenez, ma brave dame, voilà justement Maurice de retour à la maison, vous allez pouvoir lui parler.

Et elle hâta le pas ; Juliette la suivit avec un léger battement de cœur. Dans la chaumière, la Guérin chercha Maurice ; elle l'appela, mais vainement. Il était reparti par la porte du jardin qui donnait sur les champs.

— C'est singulier, dit la bonne femme, il nous a pourtant aperçues, j'en suis certaine.

C'était la troisième fois que Maurice fuyait devant Juliette. Elle en éprouva du dépit et résolut de ne plus s'occuper de ce sauvage. Toutefois, elle ne pouvait oublier le service qu'il lui avait rendu, et, pour ne pas se montrer ingrate, elle écrivit quelques mots au crayon, détacha un bouquet de son corsage, et pria la Guérin de mettre le tout dans la chambre de Maurice.

Le billet était conçu ainsi :

« Monsieur,

» Vous m'évitez, je le vois, et m'empêchez ainsi de
» vous témoigner ma vive gratitude. Je ne veux pas

• vous troubler dans vos goûts solitaires ; toutefois,
• je dois vous dire que je n'ai pas oublié le doux
• poème de notre enfance, et je m'empresse de
• vous offrir, comme gage de ma reconnaissance,
• ces fleurs que j'ai portées. Elles ne vous seront pas
• longtemps importunes : elles durent si peu ! Mes
• sentiments du moins sont éternels.

» JULIETTE DAVENEL. »

Juliette s'en retourna avec un sentiment de tristesse qu'elle ne pouvait définir. Le lendemain, elle revint chez la mère Guérin, voulant savoir comment Maurice avait accueilli le bouquet et la lettre.

— Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est qu'il est resté deux heures enfermé. Quand il a été sorti, j'ai fureté dans sa chambre et je n'y ai pas trouvé la plus petite trace de la lettre ou du bouquet. Il les aura emportés.

— Ou si bien détruits qu'il n'en reste plus rien... Enfin j'ai fait ce que je devais faire... Je ne le tourmenterai plus... Adieu donc, bonne mère, voici pour vous.

Et elle posa sa bourse sur le dressoir de la chaudière.

Au lieu de s'en retourner par le chemin le plus court, Juliette fit le grand tour et prit à travers les

prairies, de manière à revenir par l'avenue de la ferme, de l'autre côté du château. C'était vers la fin d'une journée tiède et triste ; une grande nappe de nuages dérobait l'azur du ciel, filtrant une lumière grise et terne. La nature était pénétrée de mélancolie et la communiquait à l'âme. Juliette, rêveuse, la tête inclinée sur l'épaule, marchait lentement dans une *traîne*, poussant du pied les feuilles tombées, quand tout à coup, au détour du sentier qu'elle suivait et qui était encaissé entre deux haies d'aubépine, elle se trouva en face de Maurice. Un léger cri leur échappa. Juliette rougit un peu malgré elle, et Maurice tint une contenance embarrassée : mais l'un et l'autre se remirent bientôt de leur surprise. Un petit mur fermait le sentier en cet endroit ; il fallait le franchir pour continuer le chemin.

— Ah ! cette fois, monsieur, dit Juliette en souriant, vous ne pourrez pas facilement m'éviter, à moins que vous n'escaladiez ce mur, car je vous barre le passage.

Maurice parut déconcerté ; son front se plissa soucieusement, mais sa physionomie reprit bientôt la tristesse calme qui lui était habituelle.

— Vous éviter, madame, répondit-il, telle n'est pas mon intention. Seulement, j'aime la solitude et

la recherche, comme d'autres aiment et recherchent le monde.

S'il y avait dans ces mots une épigramme à son adresse, c'est ce que Juliette ne put savoir, car le visage de Maurice ne trahit aucune arrière-pensée maligne.

— Le temps de vous féliciter de votre courage et de vous remercier de mon salut, monsieur ! reprit-elle, je vous laisse ensuite à vos rêveries.

— Si j'ai pu me porter le premier à votre secours, madame, le hasard seul en est la cause. Tout autre à ma place se fût conduit comme je l'ai fait, vous n'en doutez pas ; je ne mérite donc aucun remerciement.

En achevant cette phrase, il salua Juliette d'un air cérémonieux, comme pour la prier de le laisser s'éloigner.

— Un mot encore, monsieur, dit-elle, un peu blessée de cette froideur, mais voulant mettre de son côté tout l'avantage des égards.

— Je vous écoute, madame.

— Vous ne l'avez peut-être pas oublié, monsieur, j'ai beaucoup aimé votre père : il était si bon pour nous ! Permettez-moi donc de m'informer de lui.

— Il est mort à Philadelphie, il y a près d'un an ;

c'est ce qui m'a déterminé à quitter l'Amérique et à revenir en France, madame.

— Mort! dit Juliette d'un ton ému. Mon Dieu, reprit-elle avec une charmante mélancolie, comme tout passe! comme tout nous abandonne! famille, amitiés, relations, et jusqu'à nos souvenirs. La vie est un perpétuel adieu à tout ce que nous avons aimé.

Un léger soupir vint expirer sur ses lèvres. Maurice parut tressaillir.

— Adieu donc, monsieur, dit Juliette, je ne veux pas vous distraire plus longtemps de vos goûts; donnez-moi la main pour m'aider à franchir ce petit mur.

Maurice ne bougea pas, mais il pâlit.

— Vous refusez? reprit-elle avec un accent de doux reproche.

Il fit un brusque mouvement et lui tendit la main. Mais, plus légère qu'une gazelle, Juliette s'était élancée sur les pierres disposées en marches, et avait sauté de l'autre côté du mur. Elle se retourna alors et salua gracieusement de la main. Maurice la suivit d'un regard désolé jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière les buissons. Quand il ne la vit plus, il s'assit sur le mur, posa sa tête dans ses mains, et demeura ainsi plus d'une heure immobile et silen-

cieux. Lorsqu'il releva le front, son visage était trempé de larmes.

— Allons, dit-il d'une voix brisée, c'est au-dessus de mes forces ! Je ne veux plus la voir ! je pars !

Le surlendemain, en effet, il avait quitté le pays, et nul ne savait où il était allé, pas même la mère Guérin.

IV

Juliette chercha à s'expliquer la conduite de Maurice et n'y put parvenir. « C'est un misanthrope ! » se dit-elle, et elle ne pensa plus à lui. L'époque fixée pour son retour à Paris étant arrivée, elle fit ses préparatifs de départ avec joie, car six mois passés à la campagne ravivaient son goût pour la vie parisienne. Mais, en même temps qu'elle se réjouissait à la pensée des plaisirs qui l'attendaient dans les salons, elle songeait avec peine qu'elle allait retomber dans ses perplexités. Elle avait pourtant bien promis de prendre un parti : lequel ? La rose du Bengale, la mélodie d'Hérold,

la valse de Strauss, se représentaient à son esprit, mais sans y éveiller une préférence.

Un matin qu'elle était dans son boudoir et relisait nonchalamment quelques-unes des lettres renfermées dans un coffret d'ébène, elle tomba sur celle qui accompagnait le testament de M. Davenel, et qui lui était particulièrement adressée. C'était une lettre pleine de sollicitude et de bons avis, une lettre telle qu'un père en sait écrire à sa fille. Juliette s'étonna de l'avoir oubliée, la relut plusieurs fois, et tomba dans une rêverie profonde.

— Oui, oui, dit-elle bientôt avec vivacité, M. Davenel a raison, et je suivrai son conseil, si je puis.

Elle serra précieusement la lettre dans un charmant portefeuille, referma le coffret et acheva ses préparatifs. Deux jours après, elle était à Paris. Sa première visite fut pour son homme d'affaires, M. Ducoudrais, ancien ami de M. Davenel, caractèré honorable, esprit fin et adroit. Leur conversation dura près d'une heure. Quand Juliette le quitta, elle avait le sourire sur les lèvres; toutefois, ce sourire laissait entrevoir un arrière sentiment de tristesse, comme lorsque l'on doute du résultat heureux d'une bonne résolution. Les soirées et les bals renaissaient, attirant à leur éclat le fol essaim de nos femmes élégantes.

Juliette ne fut pas des dernières à s'y élancer, suivie de son cortège d'adorateurs : astre radieux environné de satellites. Du Croisil, Desmarest, Norval, se trouvaient sans cesse sur ses pas, sollicitant un regard, attendant avec anxiété le signe convenu pour chacun d'eux ; mais bals et soirées se succédaient sans que Juliette songeât à choisir un mari. L'impatience les gagnait.

— Et la rose ? répétait parfois du Croisil.

— Et la romance ? disait à son tour Desmarest.

— Et la valse ? soupirait aussi Norval.

— Pas encore, répondait Juliette avec une expression singulière ; mais bientôt...

Elle avait annoncé qu'elle ne tarderait pas à ouvrir son salon. Tout à coup une vague rumeur s'éleva dans le monde élégant : on prétendit que madame Davenel ne recevrait pas pendant l'hiver, qu'un grand malheur l'avait frappée, qu'elle avait même renoncé à aller dans le monde. Ce bruit se propagea, prit de la consistance, surtout quand ce fut en vain qu'on l'eût cherchée dans les maisons qu'elle fréquentait le plus habituellement, et que vainement aussi on se fût présenté chez elle. La surprise était au comble ; qu'était-il arrivé ? Quelqu'un s'avisa de dire qu'un banquier avait disparu, laissant un déficit énorme, et que la plus grande

partie de la fortune de madame Davenel était entre les mains de ce banquier. Cette nouvelle fit sensation; du Croisil, Desmarest et Norval en parurent atterrés. La banqueroute était constante, officiellement annoncée; mais jusqu'à quel point la fortune de madame Davenel y était-elle compromise? c'est ce que Desmarest résolut de savoir bientôt. Justement, il connaissait l'homme d'affaires de Juliette. Il se présenta chez lui, et après avoir parlé d'un immeuble que cet homme d'affaires avait à vendre, Desmarest, par une habile transition, parla du banquier qui avait pris la fuite et des victimes qu'il avait faites. Aux premiers mots, maître Ducoudrais mit sur son nez des lunettes vertes, qui lui servaient autant à garantir sa vue qu'à observer plus à son aise ses interlocuteurs. Il regarda attentivement le député.

— On dit même, reprit Desmarest, que l'une de vos clientes, madame Davenel, se trouve engagée dans cette banqueroute pour des sommes considérables?

— Considérables, c'est le mot, répondit laconiquement Ducoudrais.

— Pauvre dame! M. Davenel, il faut l'avouer, a été bien imprudent de confier ainsi la plus grande partie de sa fortune aux mains d'un banquier. Un banquier, c'est si peu solide!

— Ah ! dame ! M. Davenel comptait acheter de jour en jour quelque vaste propriété territoriale ; il voulait avoir son argent sous la main.

— Eh ! mon Dieu ! et la caisse des dépôts et consignations ? et la banque ? et même le grand-livre ? tous ces placements ne valent-ils pas cent fois mieux.

— Comme garanties, sans doute ; mais comme intérêt, c'est bien une autre affaire. Or, M. Davenel tenait beaucoup à l'intérêt, le cher homme ! Qui n'y tient pas ?

Un vague sourire vint effleurer les lèvres de Ducoudrais.

— C'est égal, c'est égal, dit Desmarest, M. Davenel a commis la plus insigne imprudence, et sa veuve en subit les tristes conséquences. Mais au moins, reprit-il avec sollicitude, reste-t-il à cette pauvre chère dame de quoi vivre honorablement ? Je serais désolé de la savoir malheureuse !

— Vous êtes vraiment bien bon, répondit Ducoudrais en hochant la tête avec candeur.

Il prit un dossier sur son bureau et le feuilleta.

— Tenez, continua-t-il, voici les titres de propriété de Trois-Fontaines, ainsi qu'une affiche qui annonce la vente de cet immeuble.

—Comment! madame Davenel est obligée de vendre Trois-Fontaines qu'elle aimait tant?

—Que voulez-vous? madame Davenel est la probité même. Son mari lui a laissé à peu près cinq mille livres de rentes viagères à servir, et elle se passerait de manger plutôt que de manquer à ce devoir.

La voix de Ducoudrais parut faiblir sous l'émotion.

—Ah! vraiment, dit Desmarest avec feu, elle est aussi noble que charmante!

—Jugez-en, reprit Ducoudrais: Trois-Fontaines ne rapporte guère que deux et demi pour cent. Nous comptons vendre cette propriété quatre-vingt-dix à cent mille francs. Nous convertirons cette somme en inscriptions sur l'Etat, ce qui nous donnera, sans doute, un revenu de quatre mille francs. Nous vendrons encore le riche mobilier de la Chaussée-d'Antin, et cet appoint achèvera de couvrir notre obligation; puis nous remettrons les titres à un notaire qui se chargera de payer les rentes viagères. Tel est l'ordre que j'ai reçu de madame Davenel.

—Mais que lui restera-t-il donc? s'écria Desmarest avec un sentiment de pitié sincère.

—Ses diamants, qui valent environ quarante mille francs.

— Elle se verra donc réduite à quinze ou seize cents livres de rente, après avoir possédé près d'un million ? Pauvre femme !

— Dame ! à moins que, touché de ses vertus et de ses malheurs, quelque personnage...

Desmarest se leva, et interrompant Ducoudrais :

— Ah ! dit-il, tout ce que vous venez de m'annoncer me chagrine au dernier point.

— Je le crois sans peine, dit Ducoudrais, avec une parfaite bonhomie ; on le serait à moins.

— Mais revenons, je vous prie, au motif de ma visite. La propriété dont vous m'avez parlé...

— Trois-Fontaines ?

— Non, la première... Cette propriété me convient assez, et nous ne sommes pas très-éloignés de prix... Revoyez le propriétaire, et tâchez d'obtenir la diminution d'un sixième. Je reviendrai bientôt.

— Pourquoi ne traiteriez-vous pas de Trois-Fontaines ? c'est dans le prix que vous voulez mettre.

— Y pensez-vous ? du deux et demi ; c'est du trois que je veux ; j'ai à peine de quoi vivre.

— Tant pis ! car cela console un peu de céder ce que l'on aime à un ami ; et vous paraissez avoir bien de la sympathie pour madame Davenel.

Desmarest salua, pirouetta sur ses talons et partit.

Du Croisil et Norval l'attendaient au boulevard de Gand. Il avait promis de leur rapporter fidèlement la conversation qu'il aurait eue avec l'homme d'affaires de madame Davenel : il fut d'une exactitude scrupuleuse. Du Croisil et Norval le remercièrent de sa parfaite obligeance, et n'eurent rien de plus pressé que de courir chez maître Ducoudrais, où ils se rencontrèrent, non sans un peu de confusion et d'embarras, et où ils reçurent la confirmation de ce que leur avait appris Desmarest.

— Tout ce que je viens de répéter, dit Ducoudrais en appuyant fortement sur chaque mot, j'ai reçu de madame Davenel l'ordre de l'annoncer à qui voudrait l'entendre : elle ne veut pas qu'on ignore sa conduite en cette grave circonstance.

Quand du Croisil et Norval furent dans la rue :

— Je vais de ce pas chez madame Davenel, dit Norval, qui avait un assez bon cœur. Je dois à ma conscience d'aller présenter à cette pauvre femme mes sentiments de condoléance.

— Vous avez raison, dit du Croisil, et je vous accompagne.

V

Juliette était chez elle. Une femme de chambre fit entrer du Croisil et Norval dans un petit salon où les tentures ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, non un demi-jour de coquette, mais de femme en deuil ; car on est souvent plus affligé d'une fortune perdue que d'une affection détruite. Un feu rougeâtre et sans flamme brillait dans l'âtre, jetant autour du foyer des lueurs tristes. Juliette était assise dans une gondole basse, et tenait à la main un travail de broderie. Un peignoir brun l'enveloppait, dessinant dans la perfection les contours harmonieux de ses riches épaules et la svelte cambrure de sa taille élégante ; ses mains, gantées de mitaines noires, ne livraient que l'extrémité de leurs doigts de

marbre, couronnés d'ongles roses. Sa tête blonde, aux grappes de frisure légère, était parée d'un bouquet de lilas blanc et de clématite, emblèmes de pauvreté et d'abandon : elle était belle et touchante ainsi. Du Croisil et Norval se sentirent émus, et ce fut d'un ton vraiment pénétré qu'ils exprimèrent toute la tristesse sympathique que le malheur de Juliette leur inspirait.

— Ah ! messieurs, dit-elle avec son sourire doux et fin, que vous faites mentir le moraliste qui a dit : « Les amis et les oiseaux de passage ne retournent jamais qu'où brillent le soleil et l'opulence. »

— Les moralistes, madame, répondit du Croisil, sont comme les astronomes qui voient partout des taches, même au soleil.

Quelques personnes étaient déjà réunies, fidèles à l'infortune, un peu sans doute, comme l'a dit Alphonse Karr, par fatuité de constance. Du Croisil et Norval remarquèrent bientôt que Desmarest les avait précédés. La conversation prit naturellement une tournure grave et philosophique : on parla beaucoup de la vanité des richesses, du courage avec lequel le sage supporte l'adversité, du bonheur que parfois on rencontre dans les positions les plus humbles quand le cœur et l'esprit sont élevés, etc., etc.

— La pauvreté ne me fait pas peur, messieurs, dit Juliette d'un air ravissant; et, d'ailleurs, ne suis-je pas riche encore, puisqu'il me reste des amis?

— Des amis dévoués, madame! dit Desmarest avec feu, des amis éternels! car, si vous n'avez plus la fortune, vous avez toujours l'opulence de l'esprit et de la beauté.

Juliette fut touchée de cet élan généreux; elle en rougit de plaisir.

— Oui, entourée du faste, il vous était permis de douter de nos cœurs, dit Norval, renchérissant sur Desmarest; mais désormais vous acquerez la conviction que nos hommages sont adressés à votre seul mérite!

Juliette sourit divinement.

— Ah! taisez-vous, messieurs, dit-elle d'une voix douce et pénétrante: vous me feriez trop aimer la pauvreté!

Un moment après, du Croisil s'était rapproché de Juliette; il causait avec elle intimement et à demi-voix, tandis que Desmarest et Norval se livraient à des dissertations politiques et commerciales. Enfoncée dans sa gondole, Juliette se redressa vivement pour mieux entendre du Croisil. En ce moment un petit portefeuille glissa de ses genoux sur le tapis, laissant échapper les papiers qu'il con-

tenait. Du Croisil se hâta de les ramasser et les remit à Juliette.

— Ah! fit-il, se baissant de nouveau, voici quelque chose encore.

Et il prit entre ses doigts un objet mince, jaunâtre, informe, qu'il regarda un peu curieusement.

— Une fleur, sans doute? demanda-t-il avec irréflexion.

Juliette ne répondit pas tout de suite, elle ne se hâta pas de reprendre l'objet.

— Une rose du Bengale, répondit-elle lentement en se renfonçant dans sa gondole.

Du Croisil devint écarlate, il ne sut plus quelle contenance garder; mais personne ne s'aperçut de son embarras. Il eut bientôt repris son sang-froid, et répliqua avec le plus gracieux aplomb :

— C'est de la coquetterie, madame, de conserver ainsi sur vous une rose flétrie. Vous poussez vraiment trop loin l'amour des contrastes!...

Il se leva et tendit la fleur à Juliette. Juliette lui lança un regard fulgurant, demeura quelques secondes immobile, puis indiqua brusquement le feu du doigt.

— Vous le voulez? dit-il comme à regret.

Et il posa délicatement la rose flétrie sur un charbon ardent. Un peu de fumée, quelques crépita-

tions, et ce fut tout. Que d'amours brûlants ne sont pas autre chose ! Cinq minutes plus tard, il quittait le salon, protestant de son inaltérable dévouement à la personne de madame Davenel. Juliette ne daigna même pas le regarder. Il y avait à peine un quart d'heure qu'il était parti, lorsque la jeune femme, qui n'avait pas repris la parole, tant sa déception était violente, se leva pâle, le visage empreint d'une vague ironie et l'air résolu.

— Autrefois, dit-elle, à pareil jour de la semaine, nous avions l'habitude de faire un peu de musique, de danser même en petit comité. La musique console, la danse étourdit. Pourquoi nous en abs-tiendrions-nous aujourd'hui ?

Et s'adressant à un pianiste de talent qu'elle avait toujours accueilli avec distinction :

— Allons, monsieur, dit-elle, jouez-nous ce beau morceau de Thalberg que vous exécutez à merveille. Pour vous prouver que je suis vraiment philosophe, je vous promets de chanter ensuite.

Le pianiste se hâta de se rendre au désir de Juliette. Quand le morceau fut terminé :

— A mon tour maintenant, dit-elle, avec une charmante vivacité.

Elle s'installa au piano ; Desmarest s'approcha d'elle.

— Que chanterai-je ? lui demanda-t-elle en inclinant coquettement la tête de son côté ; dites-moi cela. Vous connaissez tout mon répertoire : une mélodie de Schubert, une romance de Paul Henrion, ou bien un air d'opéra ?

— Qu'importe ! pourvu qu'on vous entende ! répliqua galamment Desmarest.

— Eh bien ! je choisis un air de *Zampa*, reprit-elle avec une inflexion de voix inexprimable, un air que vous aimez beaucoup, si je me souviens bien.

Elle préluda aussitôt, puis elle chanta :

Pourquoi trembler ? c'est moi qui vous implore !
Qu'un seul regard daigne tomber sur moi !

A ces mots, elle jeta un coup d'œil de côté ; Desmarest n'était plus près d'elle. A peine avait-elle commencé, qu'il s'était retiré au fond du salon, aussi embarrassé que du Croisil lorsqu'il tenait à la main la rose du Bengale. Juliette continua :

J'y vois encore
Et le trouble et l'effroi !
Quand vous adorer est ma loi !

Ici, elle porta par hasard les yeux sur la glace placée au-dessus du piano, elle y aperçut Desmarest

qui prenait son chapeau. Elle n'en attaqua pas moins bravement les vers suivants :

Ah dans vos yeux laissez-moi lire !
Ce mot qui doit combler mes vœux !
Tout dans ces lieux semble me dire ,
L'amour est là, soyez heureux !

Cette phrase musicale fut dite avec un sentiment exquis. Chacun battit des mains. Desmarest seul n'applaudit pas, il s'esquiva, et, grâce encore à la glace, Juliette le vit se retirer. Elle partit alors d'un grand éclat de rire. On s'empessa de lui demander quel motif provoquait cette franche gaieté.

— Presque rien, dit-elle, une réflexion folle sur l'inconstance des choses humaines.

— Pouvez-vous nous la communiquer ? dit Norval, qui n'avait rien saisi de la scène entre Desmarest et Juliette. Nous avons besoin de votre philosophie pour supporter le malheur qui vous frappe.

— Bah ! la fortune n'est pas le bonheur, répondit Juliette ; et puisqu'il me reste encore de bons amis, ce dont on n'est jamais bien sûr dans l'opulence, je veux me réjouir au lieu de m'attrister. Dansons.

— Danser ! s'écria-t-on avec étonnement.

— Eh ! mon Dieu ! n'avions-nous pas l'habitude de danser à pareil jour ? N'appelions-nous pas cela

préluder à nos grandes soirées? A défaut des soirées, ayons au moins le prélude.

— Ah! madame, dit Norval, on ne peut pas accueillir l'infortune avec plus de grâce! Vous y mettez autant de coquetterie que de noblesse; vous êtes adorable!

— Alors, dit-elle de l'air le plus ravissant du monde, qu'attendez-vous pour m'inviter à valser? Nous commencerons par une valse, si vous le voulez bien.... une valse de Strauss...

Elle appuya sur ce mot, mais sans regarder Norval. Norval fit une singulière grimace, il laissa suspendue la main de Juliette.

— Eh bien! reprit Juliette, vous m'abandonnez donc, monsieur?

— Moi... non... au contraire, balbutia-t-il; mais j'aimerais mieux, je vous l'avoue, la *Rosita*, par exemple, ou bien encore la valse de *Giselle*.

Juliette le regarda en face et d'aplomb.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle avec mépris, vous êtes comme tant d'autres, vous aimez mieux l'argent!

VI

La déception que venait d'éprouver Juliette était plus profonde et plus douloureuse qu'elle ne le croyait elle-même. Cette pensée, qu'elle n'avait de valeur aux yeux de tout ce monde que celle que lui donnait l'opulence, blessait au vif son esprit et son cœur. Elle ressentit un âcre plaisir à se voir de jour en jour négligée, délaissée par tant de gens qui l'avaient jusque-là poursuivie de leur tendresse menteuse et de leur obséquiosité hypocrite. Un violent dégoût s'empara d'elle, et, dans un accès de misanthropie, elle résolut sérieusement d'aller finir ses jours au sein de la solitude. Tout en pleurs, elle

s'enfuit à Trois-Fontaines, pour ne pas laisser éclater son mépris. Le bruit de sa ruine l'avait précédée à la campagne ; la vente de son château y était affichée. L'hiver commençait, la neige tombait à gros flocons, étalant ses blanches tristesses sur les sites agrestes ; le pivert et la mésange chantaient seuls sur les arbres et dans les buissons chargés de givre ; quelques scabieuses tardives et quelques marguerites montraient encore leurs petites têtes charmantes et courageuses dans l'herbe. Soit que la neige couvrit les chemins, soit que le vent les eût séchés, souvent on voyait Juliette errer solitaire dans la campagne ; elle sentait que son âme se retrempait dans l'isolement, comme ces fleurs délicates qui ne se relèvent qu'à l'ombre.

Un jour, se dirigeant du côté de Dammartin, elle se trouva tout à coup à la hauteur de la chaumière à la Guérin, qu'elle n'avait pas encore revue. Elle entra. Il n'y avait personne dans la première pièce ; elle alla vers la seconde, la porte en était ouverte. A peine eût-elle jeté les yeux dans l'intérieur, qu'elle vit un jeune homme assis devant une petite table, le front dans une de ses mains, tandis que de l'autre il prenait tour à tour sur la table des fleurs fanées et une lettre qu'il considérait d'un air rêveur et navré. Elle reconnut Maurice. Il paraissait plongé

dans un souvenir et laissait lentement échapper quelques phrases entrecoupées.

— Voilà donc, murmurait-il, tout ce qui me reste d'elle... Un bouquet flétri... une lettre... Tout mon cœur est là, et je ne puis l'en détacher ! surtout à présent que je sais...

Il s'interrompit et leva les yeux avec douleur. Juliette, saisie d'étonnement, se rejeta un peu en arrière, elle écouta.

— Pauvre femme ! reprit-il en joignant les mains. Comme je l'ai aimée ! Elle ne le sait pas ! elle ne le saura jamais !... Ah ! pourvu qu'elle ne soit pas malheureuse maintenant !... Le monde, qui l'entourait dans son opulence, la délaissera dans sa pauvreté ; car le monde est un courtisan qu'attirent seules la puissance et la richesse... Moi, du moins, si je l'ai fuie, c'est parce qu'elle était riche, fêtée, heureuse, entourée de faste, aimée des plus élégants et des plus beaux !...

Il cacha sa figure dans ses mains. Juliette sentit sa poitrine se gonfler.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! continua-t-il d'une voix humide, je ne pourrai donc pas l'oublier !... Seul amour de ma vie, son image me poursuit partout et me ramène encore à ce coin de terre où nous nous sommes aimés !... Mais à quoi bon tout ce tour-

ment?... Pourquoi me renfermer sans cesse dans ce souvenir comme dans une prison où j'étouffe ? Ah ! je fais à plaisir mon propre malheur !... Folie !... Riche ou pauvre, elle ne saurait m'appartenir : elle a appris à aimer la beauté, la richesse, et moi je suis laid et sans fortune... Allons, allons, s'écriait-il, du courage, ô mon cœur ! jetons-nous dans la vie active, dans le travail, dans le monde... Le monde étourdit, le travail console... et nous avons tant besoin de consolation et d'oubli !...

Après ces mots, il demeura immobile, silencieux, le visage toujours caché dans ses mains, il pleurait. Juliette était aussi stupéfaite qu'émue, elle pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Elle qui tout à l'heure encore niait le bien, parce qu'elle avait subi de cruels mécomptes, se trouvait tout à coup en présence des sentiments les plus élevés et les plus touchants ; et celui qu'elle avait accusé de caprice se révélait, au contraire, constant jusqu'à la douleur et noble jusqu'à l'humilité. Les réactions sont toujours violentes : elle frémissait de joie, de grosses larmes glissaient sur ses joues.

— Brave cœur ! murmurait-elle. Brave cœur ! Et je ne l'ai pas deviné ! et je n'ai pas compris que lui seul !...

Elle fit un mouvement comme pour s'élancer vers

lui, mais elle se contint. Presque au même instant Maurice se leva, se dirigea vers la fenêtre; on apercevait Trois-Fontaines, ses arbres dépouillés, son château sans ombrage, qu'il contempla.

— Oui, oui, dit-il alors d'une voix endolorie, il faut m'éloigner pour ne plus revenir.... La vue de ces campagnes ranime malgré moi ma folle passion.... Pourquoi m'acharner à de vains souvenirs, et n'entretenir mon âme que d'un vain rêve?... Adieu donc, doux nid de mes amours, de mes seules amours ! je ne dois plus vous revoir, je ne vous reverrai plus.... Adieu, pour la dernière fois !

Il garda un moment le silence, puis il reprit avec un accent de tristesse indicible :

— Adieu aussi à vous, Juliette ! Je fais des vœux pour votre avenir.... Qui sait ? vous êtes si belle et si bonne, qu'un cœur généreux vous rendra peut-être ce que vous avez perdu, l'opulence et le bonheur !... Ah ! que ne puis-je, moi, vous offrir ce que je possède ! je vous le donnerais avec une joie enthousiaste et sincère !... Mais, hélas ! j'ai si peu !...

— Qu'importe ! dit derrière lui une voix d'une douceur divine, j'accepte, mon bon Maurice !

Maurice, à cette voix, poussa un cri violent et bondit plutôt qu'il ne se retourna. Il vit Juliette assise

à sa table, les yeux brillants de larmes, le visage nerveusement pâle; elle lui tendit la main. Il est des émotions si étranges, qu'il faut renoncer à les décrire. Maurice demeura comme pétrifié; il crut qu'il allait mourir, il étouffait.

— Eh bien! reprit Juliette avec une adorable expression, est-ce que vous refusez, monsieur?

Deux ruisseaux de larmes jaillirent aussitôt des yeux de Maurice; ses jambes fléchirent et il tomba à genoux.

Juliette se leva, courut à lui, et lui prenant les mains avec tendresse :

— Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, dit-elle, et ne sanglotez pas ainsi. Il faut que je vous gronde. Eh quoi! parce que j'étais riche, vous m'avez fuie! fi! que c'était mal! Voyez, moi, je suis pauvre maintenant, eh bien! cela ne m'empêche pas de venir vers vous, et même j'accepte tout de suite, sans façon, votre sacrifice. Deux vieux amis comme nous! Ah! nous nous aimions si bien autrefois! et vous ne m'évitiez pas alors!

— Taisez-vous! taisez-vous, Juliette! ne me parlez pas ainsi! dit Maurice avec exaltation; votre voix m'enivre, votre beauté m'éblouit! Taisez-vous! oh! taisez-vous! ou vous me rendrez fou!

— Je veux vous rendre sage, au contraire! dit-

elle en lui pressant les mains. Je veux vous rendre heureux ! ajouta-t-elle plus bas.

Un bruit se fit entendre en ce moment dans la chaumière, c'était la Guérin qui revenait de vendre son lait. Elle entra dans la seconde pièce ; Maurice était encore aux genoux de Juliette. La Guérin s'arrêta toute surprise sur le seuil.

— Ah ! ah ! dit-elle avec embarras et sans trop savoir ce qu'elle disait, il paraît que ça va bien ?

— Parfaitement, bonne mère, répondit Juliette ; Maurice me fait ses excuses de m'avoir méconnue, et je suis en train de lui pardonner.

— Bon ! bon ! reprit la Guérin, j'en suis enchantée. Ah ! j'étais bien sûre, moi, qu'il vous aimait, le cher enfant ! mais c'est si timide ! et puis vous étiez si riche alors !

— Et je suis si pauvre maintenant ! Mais, bah ! Maurice me donne tout ce qu'il a, bonne mère !

— Oui-dà ! s'écria la Guérin stupéfaite et évidemment contrariée. Quoi ! ses deux mille francs de rente que son père et lui ont eu tant de peine à gagner là-bas, en Amérique ? Ah !....

— Le capital tout entier, répondit Juliette en souriant malicieusement. Avec cette somme, jointe au peu qu'il me reste des débris de ma fortune, nous

rachèterons ma propriété de Trois-Fontaines, qu'on va vendre, et

Maurice, pâle, haletant, interrogeait du regard le visage de Juliette; il semblait chercher à saisir le véritable sens de ce qu'il entendait.

— Et nous y habiterons...

— Qui, nous? demanda la Guérin? vous et lui?

— Pourquoi pas?

— Vous allez donc vous marier?

Juliette baissa les yeux avec une mine adorablement sournoise.

— Dame! répondit-elle, les femmes n'ont pas l'habitude de faire les avances. Qu'en pensez-vous, bonne mère?

— C'est juste! c'est juste!

Et la Guérin regarda Maurice en lui faisant des grimaces significatives en manière d'encouragement. Maurice s'était levé, avait dégagé ses mains, et, les bras croisés sur sa poitrine pour en comprimer les battements, il tremblait d'être le jouet d'un rêve.

— Juliette, dit-il enfin d'une voix lente et profonde, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à m'abandonner maintenant! Mon cœur est si tendu que, si vous ne lui venez en aide, il va se briser!

— Alors, répondit-elle avec une grâce angélique,

donnez-moi le bras et reconduisez-moi jusqu'à notre château. Peut-être bien qu'en route vous vous déciderez à me faire une demande en mariage. Je vais me montrer bien aimable !...

Quelques jours après, un notaire dressait à Trois-Fontaines le contrat de mariage de Juliette et de Maurice. Juliette dicta elle-même le chiffre de sa fortune : rentes sur l'État, placement chez un banquier, actions industrielles, propriété territoriale, le tout montait à plus d'un million.

— Eh! quoi, s'écria Maurice étrangement surpris, on ne vous a donc point enlevé votre fortune?

— Mais non, répondit Juliette en riant de bon cœur. J'ai profité de la fuite d'un banquier pour faire courir ce bruit, voilà tout.

— Quelle idée ! je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, mon ami; cette idée n'est pas de moi, mais de M. Davenel, mon mari, mon père. Il savait à quelles convoitises donnerait lieu ma fortune, et, dans une lettre pleine de prévoyance et de bonté, il me donna le conseil de laisser ignorer de quelle nature étaient mes revenus afin de pouvoir, au cas où je suspecterais la sincérité des sentiments qui s'adresseraient à moi, les juger en me faisant passer pour ruinée. C'est là, disait-

il, une épreuve infallible, et il avait bien raison.

— Vous avez donc éprouvé quelqu'un ?

— Oui, mon ami : d'abord le monde en général, puis trois prétendants à ma main en particulier, et vous enfin, sans m'en douter. Vous seul...

Maurice lui mit la main sur les lèvres pour l'empêcher d'achever.

— Cher ange, dit-il, l'amour véritable est toujours à l'épreuve d'une pierre de touche !

ANSELME ET MARCELIN

I

Ils étaient nés aux Andelys, porte à porte, à une année d'intervalle. La même nourrice leur avait donné son lait; et, comme si ces premières agapes de la vie les eussent prédisposés à une vive et mutuelle amitié, ils se mirent à s'aimer de tout leur cœur dès qu'ils se sentirent un cœur. Au collège de Rouen, où ils firent leurs études, on ne les appelait jamais que Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Euryale et Nisus; en un mot, toutes les personifications classiques de l'amitié étaient épuisées par les condisciples bienveillants ou railleurs à caractériser les sentiments inaltérables et dévoués qu'ils se témoignaient l'un à l'autre. Leurs

classes terminées, un événement faillit les séparer, sinon de cœur, du moins de fait, et détruire ainsi, dès le début du chemin nouveau où ils allaient entrer, l'espoir qu'ils nourrissaient de marcher du même pas et côte à côte dans la vie. La famille d'Anselme C... venait d'être ruinée tout à coup par la banqueroute frauduleuse d'un grand industriel entre les mains de qui elle avait mis le plus clair de sa petite fortune. Au milieu de cette douloureuse conjoncture, Anselme atteignait sa vingt-unième année, et, comme le malheur a toujours pour frapper une arme à deux tranchants, le jeune homme fut en même temps atteint par le sort : il dut partir soldat. Mais il ne partit pas seul. Marcelin P..., plus jeune que lui d'une année, s'engagea résolûment. Il prétexta une impérieuse vocation pour les armes, et aucune remontrance de sa famille ne put l'empêcher d'endosser l'uniforme.

En Afrique, où ils prirent bientôt rang dans un escadron de chasseurs, les deux amis se battirent bravement. Ils furent mis à l'ordre du jour en même temps, et, pour honorer sans doute leur union fraternelle et leur égale intrépidité, on les nomma simultanément brigadiers et maréchaux-des-logis. Un jour que tous deux, à la tête d'un détachement de chasseurs, poussaient une reconnaissance, ils

tombèrent dans une embuscade. Un combat acharné s'ensuivit. Enveloppée par une nuée d'Arabes, la petite troupe chargea rudement. Mais le nombre l'emporta sur l'héroïsme. Anselme et Marcelin restèrent bientôt seuls, blessés, frappant encore de terribles coups, et traçant autour d'eux à la pointe du sabre un cercle que l'ennemi hésitait à franchir pour les saisir vivants. Soudain un bruit sourd de galop précipité se fait entendre à distance. Les assaillants aperçoivent au loin l'uniforme français en masse compacte. Ils tournent aussitôt bride; mais, avant de prendre la fuite, ils lancent leurs lacets, et Marcelin est atteint, renversé, emporté par le cou sur le sol caillouteux. A cette vue, Anselme enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval, si profondément que l'animal en bondit comme un lion. Tout obstacle est franchi, brisé, dévoré; dix blessures ne peuvent ralentir cet élan désespéré, prodigieux. D'un coup de sabre, l'étrangleur est abattu. Puis Anselme tombe épuisé sur le corps de Marcelin. Tout un escadron, accouru au bruit des premières décharges, arrivait à temps pour les sauver.

Les blessures d'Anselme étaient graves, mais non mortelles; celles de Marcelin offraient encore moins de danger. Après quelques semaines d'hôpi-

tal, ils obtinrent un congé de convalescence qu'ils résolurent de passer aux Andelys. Comme ils s'embarquaient à Alger, des lettres leur apprirent qu'une épidémie sévissait dans leur petite ville natale et que la mort n'avait laissé personne pour les recevoir au seuil de la maison.

— Anselme, s'écria Marcelin, notre amitié va se resserrer encore. Nous n'avons plus que nous à aimer ici-bas.

— Marcelin, répondit Anselme, en étreignant son ami dans ses bras, nous nous aimerons désormais pour tous ceux que nous avons perdus.

Marcelin héritait d'une quarantaine de mille francs. Il voulut les partager avec Anselme. Celui-ci eût accepté sans fausse honte et sans feinte hésitation l'offre de son ami; mais un nouvel incident empêcha ce généreux partage. Anselme vit lui échoir la succession d'un oncle maternel. Il se trouvait par ce fait à peu près aussi riche que Marcelin. Après avoir convenablement honoré la mémoire des morts et rempli leurs obligations d'héritiers, nos jeunes gens songèrent au parti qu'il convenait de suivre dans leur nouvelle situation. Ils en délibérèrent un jour ensemble. Continueraient-ils de suivre la carrière des armes, où ils s'étaient déjà signalés? Prendraient-ils une voie

nouvelle, dont l'accès leur deviendrait plus facile, grâce à l'indépendance que leur créait leur petite fortune? Plus calme que Marcelin, Anselme avait cependant pris goût à l'état militaire. Il fut d'avis qu'il fallait retourner en Afrique et conquérir les épaulettes d'officier. Mais son ami, malgré une certaine vivacité de caractère, n'accueillit pas favorablement cette opinion.

— Je te l'avoue aujourd'hui, mon cher Anselme, dit-il, je n'ai pas un amour immodéré pour la vie de caserne et de razzias. Sans doute j'ai rempli convenablement mon devoir de soldat en toute occasion, mais je n'en ai pas moins une grande hâte de changer d'existence. A vrai dire, je ne me suis engagé que pour te donner un compagnon et alléger le poids de tes ennuis à l'aide de notre vieille et robuste amitié.

— Je l'ai toujours pensé, Marcelin, dit Anselme d'un ton pénétré. Je ne te remercie pas, j'en eusse fait autant pour toi.

— Bon ! c'est ce que nous allons voir, camarade. Ton tour est venu de me donner une preuve éclatante de tes sentiments. Ami, aimes-tu les cinq codes, les Institutes, les Pandectes, la jurisprudence, en un mot, le droit?

— La chicane? observa Anselme en souriant.

— La chicane, soit, reprit Marcelin sur le même ton. Je suis bon Normand, et je veux devenir avocat.

— Ah bah !

— Oui, mon cher ; cette ambition-là ne date pas d'aujourd'hui dans mon esprit ; elle me possédait déjà à ma sortie du collège, et elle ne s'est pas dissipée, je te jure, au souffle du simoun africain, au bruit des charges contre les Arabes. Ne te souvient-il plus de m'avoir surpris au bivouac, lisant un volume déparcillé de Toullier, de Delvincourt ou de Dalloz ?

— Je m'en souviens parfaitement. Je me rappelle aussi qu'un de nos camarades s'est moqué de ton goût pour de semblables lectures, et que tu lui as fait sur le terrain une estafilade en pleine figure avec ton sabre. Je ne m'aviserai pas de l'imiter.

— Fais mieux, mon cher Anselme, suis-moi à Paris sur les bancs de l'École de Droit.

Anselme regarda Marcelin avec de grands yeux ébaubis.

— Est-ce sincère ce que tu me demandes là ? Te sens-tu vraiment le courage, dans ta vingt-sixième année, d'aborder la longue et rude carrière du barreau ?

— Oui. A trente ans, je serai docteur ; à qua-

rante, j'aurai, je l'espère, une position, sinon brillante, du moins honorable au Palais. M'abandonnes-tu? M'accompagnes-tu?

— Tu es décidé? fermement décidé?

— Tout ce qu'il y a de plus décidé.

— Alors, au diable la défroque militaire, et vive la robe d'avocat! J'ai grand'peur de n'avoir jamais une parole assez éloquente pour plaider avec succès. Mais le travail conduit toujours à bonne fin. Il me restera, au pis-aller, la ressource de donner des consultations et de rédiger des mémoires. En route donc pour Paris et le quartier latin!

Il fut arrêté sur-le-champ que les deux amis partiraient le lendemain. Ils résolurent en même temps d'employer le reste de la journée à remplir un dernier devoir, à se rendre au bourg où habitait la paysanne, qui, en leur donnant le même lait, semblait leur avoir donné le même cœur.

II

Le bourg vers lequel se dirigèrent pédestrement, et en habit bourgeois, Anselme et Marcelin, se cache à dix kilomètres des Andelys, au milieu des bouleaux, des ormes et des pommiers. Les jeunes gens eurent bientôt franchi cette distance. Ils s'arrêtèrent devant une chaumière dont la façade dissimulait assez bien ses briques rougeâtres sous le feuillage touffu d'un poirier et d'un églantier. Deux roses y souriaient au soleil qui les caressait d'un de ses plus doux rayons. Une femme d'une cinquantaine d'années environ, aux formes amaigries, à l'air souffrant, était assise sur le seuil ; elle tournait tristement un rouet chargé de laine. A un mouvement

que firent les deux amis, elle leva les yeux sur eux, les reconnut aussitôt et leur tendit les bras en pleurant.

— Ah ! c'est vous, mes enfants ! balbutia-t-elle d'une voix suffoquée. Ah ! que je suis heureuse ! il y a si longtemps que je ne vous ai vus : cinq ans passés.

La digne femme, qui avait toujours gardé pour eux un cœur de mère, faillit s'évanouir de joie. Les premiers transports calmés, elle les fit entrer sous son chaume, où tout était propre et luisant, où le mobilier, assez bien fourni, annonçait une petite aisance villageoise. Anselme et Marcelin respirèrent de douces odeurs en y entrant. Ils remarquèrent que des bouquets de fleurs des champs ornaient le bahut de chêne et le vaste manteau de la cheminée. Leurs yeux s'en réjouissaient, lorsque, se reportant sur la mère Valin (c'est ainsi qu'on nommait la vieille nourrice), ils s'attristèrent à la vue de son corps débile et de ses traits altérés.

— Seriez-vous malade, mère ? demanda Anselme en enveloppant le visage de la bonne femme d'un regard inquiet.

— Je viens de l'être et je le suis souvent, mon cher petit. Voilà trois ans que j'ai les fièvres intermittentes. Elles me font beaucoup de mal ; elles m'ont

réduite, moi si forte et si bien portante autrefois, à l'état de maigreur et de dépérissement où vous me voyez. Mais je vais mieux aujourd'hui, je ne souffre plus, je vous vois.

— Pauvre chère mère ! dit Marcelin en l'embrasant avec une tendresse émue. Il faut guérir radicalement et tout de suite. Nous chargerons de ce soin le meilleur docteur des Andelys et même de Paris, s'il le faut. N'est-ce pas, Anselme ?

— J'ai vu tous les médecins du pays, mes *fieux*, ils m'ont dit qu'il n'y avait à cela qu'un remède : la patience.

— La patience ! la patience ! répéta Anselme. Le beau remède ! Il n'a pas dû leur coûter grands frais d'imagination, celui-là. Décidément, les médecins sont tous des...

Dans son généreux élan de compassion, Anselme allait achever sa phrase par une invective qui eût sans doute réjoui l'ombre de Molière. La mère Valin l'interrompit en souriant.

— Laissons là les médecins, mon enfant, dit-elle, et soyons tout entiers au bonheur de votre retour. Ah ! reprit-elle, comme Gilberte va donc être contente ! C'est qu'elle vous aime, elle aussi, ma Gilberte, votre petite sœur de lait, comme vous la nommiez autrefois. Elle était encore bien jeune quand

vous êtes venus me faire vos adieux la veille de votre départ pour le service. C'est égal, elle a conservé de vous un bon souvenir. Elle et moi, depuis cette époque, nous avons souvent parlé de vous; et, quand nous avons appris la mort de vos père et mère à chacun, nous nous sommes consolées un peu en nous disant : « Anselme et Marcelin vont sans doute revenir de l'Afrique et nous les reverrons. » Vous voici, Dieu soit loué !

De nouvelles effusions, auxquelles se mêlaient un sentiment de tristesse et une pensée de deuil, accompagnèrent les paroles de la mère Valin. Anselme demanda bientôt où était Gilberte.

— Au fait, reprit Marcelin, où donc est-elle, notre petite sœur de lait ? Vous nous donnez, bonne mère, une terrible envie de l'embrasser. Comme elle doit être grande et embellie à présent ! Je me souviens qu'elle avait déjà, pas plus haute que ça, des yeux noirs et une taille à ravir. Elle promettait joliment. Est-ce qu'elle a tenu parole ?

— Oh ! répondit la digne femme avec un léger mouvement d'orgueil, quoique je sois sa mère, j'ose dire qu'elle a tenu encore plus qu'elle n'a promis, comme une brave fille qu'elle est. Ah ! tenez, c'est la bénédiction de ma vie que cette enfant-là !... Mais voilà que je vous vante ma Gilberte,

comme si je n'avais rien de mieux à faire. Allons, mes fieux, laissez-moi mettre le couvert et tremper la soupe. Il est midi, l'heure de prendre place à table, et vous devez avoir faim après une promenade de plus de deux lieues. La petite travaille ici près, à la fabrique ; elle ne tardera pas à venir dîner, Ah ! comme elle sera heureuse ! comme elle sera donc heureuse !

Tout en tenant ces propos et d'autres encore qui s'échappaient de son cœur débordé, la mère Valin tirait du bahut le lard, le beurre, le fromage et le pain bis ; elle courait prendre dans son cellier les derniers cruchons de vieux cidre ; elle posait au milieu de la table une soupe aux légumes exhalant une de ces odeurs qui affament. Elle commençait à la servir dans des assiettes de terre brune, Gilberte entra. Gilberte était une ravissante enfant de quinze ans. Il était impossible de ne pas admirer la beauté de son visage, la souplesse de sa taille, la grâce fraîche et naïve de toute sa personne. Comme la plupart des ouvrières du pays, elle était vêtue simplement, mais à la mode de la ville. Elle portait un bonnet de mousseline unie, une robe de cotonnade légère, un tablier de basin et de petits sabots noirs qui cambraient à ravir ses pieds mignons. Elle paraît si bien ce modeste cos-

tume, qu'il avait l'air d'une toilette de cérémonie.

En apercevant les jeunes gens, elle s'arrêta tout court ; puis, après quelques secondes de réflexion, elle se tourna vers sa mère et lui dit en souriant :

--- Je crois reconnaître M. Anselme et M. Marcelin. Est-ce que je me tromperais ?

— Eh ! non, tu ne te trompes pas, petite, répondit gaiement la mère Valin. Va donc vite les embrasser.

La jeune fille n'hésita pas. Elle alla d'un air heureux vers les amis, et, avec une candeur charmante, elle leur tendit ses belles joues roses et veloutées. A l'apparition de Gilberte, Anselme et Marcelin étaient restés immobiles, ébahis, comme en extase. Ils eurent toutes les peines du monde à secouer cette sorte de paralysie, et leurs lèvres ne firent qu'effleurer le fin épiderme de leur sœur de lait. Eux si braves sur un champ de bataille, ils tremblaient comme des poltrons en l'embrassant.

— Ma foi, dit Marcelin en rompant le premier le silence, vous aviez fièrement raison, bonne mère : Gilberte a tenu encore plus qu'elle ne promettait.

— Ah ! mais, là, franchement, beaucoup plus qu'elle ne promettait, répéta Anselme, comme un écho qui double le son.

— Oui, la chère enfant est devenue assez gen-

tille, dit la mère Valin, dissimulant tant qu'elle pouvait la joie qu'elle ressentait en voyant les jeunes gens émerveillés. Eh ! encore, n'est-ce rien que cela : elle est bonne, en outre, comme le bon pain, ma Gilberte, et laborieuse donc, une vraie abeille!... Oh ! ne rougis pas, petite; je parle à tes frères, et il n'y a pas de mal à te flatter un peu devant eux. Maintenant, à table.

Tout en mangeant d'un grand appétit, Anselme et Marcelin avaient souvent les yeux fixés sur Gilberte ; ils ne se lassaient pas de la regarder. Leurs garnisons africaines ne les avaient pas gâtés sur le chapitre des belles filles ; aussi ne se rappelaient-ils pas avoir rencontré depuis longtemps une créature aussi parfaite de tous points. Elle, calme et gracieuse, ne se choquait point de leurs attentions, elle n'en paraissait ni orgueilleuse ni intimidée, sa physionomie reflétait cette tranquillité d'âme qui ignore ou défie les passions.

De son côté, elle ne se lassait pas non plus d'envisager ses frères de lait à la dérobée. Cette inspection se terminait à leur avantage : elle leur trouvait, en effet, l'air mâle, franc et bon. La pensée qu'ils avaient pris part à des combats, et qu'ils s'étaient mesurés avec les Arabes, qu'elle se représentait comme des démons, était un prisme à travers

lequel elle les voyait entourés d'une auréole de gloire. Elle mourait d'envie de les entendre raconter leurs aventures de guerre, et elle se mit à leur adresser quelques questions. Anselme et Marcelin firent tour à tour le récit des expéditions dans lesquelles ils s'étaient battus. Ils dirent ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient fait, simplement, sans emphase, sans se flatter. Lorsqu'ils arrivèrent à l'épisode où Marcelin avait été entraîné par le lacet d'un Arabe, et où Anselme l'avait sauvé presque miraculeusement, la mère Valin poussa un cri de terreur, Gilberte pâlit ; les deux femmes se jetèrent en frémissant dans les bras l'une de l'autre, comme pour échapper au terrible spectacle retracé par leur imagination.

— Ah ! c'est affreux ! s'écria la vieille nourrice. Gilberte ne disait rien, elle pleurait.

— Est-ce que vous allez continuer cet épouvantable métier, mes fleurs, maintenant que vous êtes riches l'un et l'autre ? reprit la mère Valin, quand elle fut un peu remise de son effroi. Je sais, en effet, qu'Anselme, par la mort de son oncle, a aussi hérité d'une fortune.

— Nous quittons le service, répondit Marcelin. Nous avons des projets d'avenir plus paisibles et tout aussi honorables.

— Ah ! tant mieux ! murmura Gilberte en essuyant ses grands yeux pleins de larmes.

Anselme et Marcelin entendirent ce murmure de sollicitude. Ils prirent les mains de la jeune fille et les pressèrent avec effusion dans les leurs.

— Et que comptez-vous entreprendre désormais ? demanda la mère Valin. Resterez-vous au pays ou le quitterez-vous de nouveau ?

— Nous partons demain pour Paris, répondit Anselme. Notre intention est d'y étudier les lois et d'y devenir avocats.

— Avocats ! c'est beau, cela, mes enfants. Mais est-il bien vrai que votre départ soit fixé à demain ?

— Irrévocablement, répondit Marcelin. Nous allons commencer de longues études à un âge où d'ordinaire elles sont terminées. Il ne nous est donc pas permis de perdre un seul jour.

— C'est juste. Allons, reprit la bonne femme en s'efforçant de plaisanter, dépêchez-vous de devenir des hommes de loi, vous plaidez tous mes procès, et j'en ferai à tous mes voisins pour établir votre réputation.

On se leva de table. Gilberte courut à la fabrique demander la permission de s'absenter pour le reste de la journée. Demeurés seuls avec leur vieille nourrice, Anselme et Marcelin s'informèrent de ses

besoins et lui firent des offres de service. Elle refusa obstinément de rien accepter, disant qu'elle avait un peu de bien et que le travail de Gilberte achevait de donner l'aisance à sa chaumière.

— Elle est si active, si intelligente, si sage, la chère enfant, ajouta-t-elle, qu'elle dirige tout un atelier, quoiqu'elle en soit la plus jeune ouvrière. Elle gagne ainsi de bonnes journées, et Dieu aurait fait pour nous autant que pour personne, s'il m'eût laissé la santé.

— Espérons qu'elle vous reviendra bientôt, mère, grâce surtout à l'influence bienfaisante de votre fille, qui vous rend heureuse, dit Anselme.

— Un tel ange porte bonheur, reprit Marcelin. Si cependant la destinée voulait qu'il en fût autrement, bonne mère, et que vous eussiez jamais besoin d'aide et de consolation, promettez-nous de vous souvenir de vos deux fils et de n'avoir pas d'autre recours.

— Je vous le promets, mes amis. Jamais je n'hésiterai à vous appeler à moi ; c'est si naturel d'aller frapper au cœur de ses enfants.

— Merci, dirent en même temps Anselme et Marcelin ; et ils embrassèrent la bonne femme avec élan.

Une promenade dans les champs, le long des

haies, à l'ombre des grands arbres, occupa le temps jusqu'au souper. Cette promenade fut pour les deux amis un véritable enchantement. Gilberte, jusque-là calme et sérieuse, se montra sous un jour nouveau. Elle fut ravissante de bonne humeur, de grâce enfantine, d'esprit naïf et de vive allure ; ce n'était plus une jeune fille, c'était un oiseau. Lorsque l'heure de la séparation sonna, Anselme et Marcelin s'entre-regardèrent avec tristesse. Un moment, ils eurent la pensée de retarder le jour de leur départ. Ils firent leurs adieux et promirent de revenir aux prochaines vacances.

— J'y compte, dit la mère Valin en les serrant contre sa poitrine gonflée.

— Voici pour vous rappeler votre promesse, ajouta Gilberte.

Elle avait cueilli les deux roses épanouies au mur de la chaumière et les leur offrit.

— Elles auront toujours un parfum pour nous, dit Anselme d'une voix émue.

— Le parfum des plus chers souvenirs, reprit Marcelin sur le même ton.

Et ils s'éloignèrent d'un pas rapide, tandis que deux grosses larmes tombaient de leurs yeux sur leurs moustaches blondes.

III

A Paris, Anselme et Marcelin élurent domicile au quartier latin, dans une de ces maisons de modeste et honnête apparence qui semblent faites pour abriter le travail silencieux, le bonheur tranquille. Ils occupaient au quatrième étage un même appartement composé de trois petites pièces simplement meublées. L'une d'elles leur servait de cabinet d'étude, et la pâle lampe des veilles laborieuses éclairait souvent la table chargée de livres, qui s'arrondissait au milieu.

Remplacés immédiatement pour les deux années de service qu'ils avaient encore à fournir, ils avaient pris aussitôt leurs inscriptions de droit, et

s'étaient plongés dans l'étude du Code avec une ardeur qui présageait de bons examens. Rien ne les détournait de leur application. La seule distraction qu'ils se permissent consistait en une courte promenade au Luxembourg après diner. Là, tout en errant sous les beaux ombrages, le long des plates-bandes en fleurs, ils évoquaient le souvenir de leur passé militaire, mais sans regret; ils parlaient de la mère Valin et de Gilberte, de Gilberte un peu plus que de la mère Valin. Dès leur installation ils avaient écrit à celle-ci une lettre collective et ils en avaient reçu une réponse. La correspondance s'arrêtait là, en attendant le jour où les deux amis accompliraient la promesse qu'ils avaient faite, et à laquelle Gilberte avait attaché la poétique consécration de deux roses.

— Voici la mienne, dit un jour Marcelin en tirant d'un portefeuille comme d'un herbier la fleur de sa sœur de lait. Cette rose est décolorée et réduite, reprit-il avec une sorte d'enthousiasme; elle n'est plus que le spectre d'elle-même, et cependant je la trouve toujours jolie, et elle me paraît embaumer.

Anselme, à son tour, ouvrit silencieusement un agenda. Il y prit un objet informe, rosâtre, satiné, qu'il montra à Marcelin d'un air un peu contraint.

— Voilà la mienne, dit-il. Je dirai comme toi, mon cher : Cette rose est décolorée, réduite; elle n'est plus que le spectre d'elle-même, et cependant je la trouve toujours jolie, et elle me paraît embaumer. O puissance de l'imagination!

— Mais il me semble, observa le plus jeune avec une sorte de froideur dans l'accent, que tu l'as placée sur ton calendrier à la date du mois de septembre, à l'époque des vacances de l'Ecole de droit? As-tu donc besoin de cela pour te souvenir?

— Non pas; c'est simplement un à-propos.

L'entretien se brisa là. Ils remirent soigneusement, à la place d'où ils l'avaient tirée, la fleur fanée qu'embellissait à leurs yeux la pensée de Gilberte, et ils achevèrent leur promenade sans échanger un seul mot. Une ombre de mésintelligence venait de se glisser, à leur insu sans doute, entre ces deux cœurs si inaltérablement dévoués jusqu'à l'un à l'autre. Les bras ne s'enlaçaient plus comme de coutume; les regards évitaient instinctivement de se rencontrer; et, le soir, on se mit au travail en oubliant de se sourire pour se souhaiter bon courage, ainsi que c'était l'ordinaire quand on s'asseyait à la table commune des études opiniâtres et assidues. Mais ce léger nuage ne resta pas longtemps sur leur amitié; il se dissipa le lende-

main à leur réveil, quand ils saluèrent le jour et se serrèrent la main. A l'aisance cordiale avec laquelle ils s'abordèrent alors, on eût facilement deviné qu'ils n'avaient pas eu la conscience nette du sentiment mystérieux qui les avait agités la veille. Francs et sincères comme ils étaient, auraient-ils pu dissimuler l'embarras pénible que le souvenir leur en eût causé? Ils retrouvèrent sans effort toute la sérénité de leur mutuelle affection et ne parlèrent plus désormais de la mère Valin et de Gilberte qu'avec un accord sympathique et un plaisir partagé.

Aucune relation n'était encore venue rompre leur solitude depuis qu'ils étaient à Paris. Ils ne fréquentaient personne parmi les condisciples de l'École de droit. Ils muraient leur vie pour être moins distraits de leurs études. Cependant cette réserve fléchit dans les circonstances suivantes en faveur d'un étudiant qui habitait la même maison et se préparait à subir son dernier examen de doctorat. Un matin, ce jeune homme, nommé Michel Aubry, se présenta chez les deux amis, il était pâle et sérieux. Après s'être excusé, non sans un peu d'émotion, de l'étrangeté de sa démarche, il les supplia de lui servir de témoins dans une rencontre qui avait lieu le matin même.

— Je comptais, pour ce service, sur deux de mes camarades, reprit-il ; mais j'apprends à l'instant même qu'ils ont quitté Paris depuis hier. Je ne connais personne qui puisse les remplacer dignement, et la pensée m'est venue de m'adresser à vous, que je n'ai pas l'honneur de connaître. J'ai ouï dire que vous avez été militaires. Vous savez estimer le point d'honneur comme il mérite de l'être. En obéissant sur le terrain à votre décision, quelle qu'elle soit, je serai certain de remplir convenablement mon devoir. Encore une fois, messieurs, pardonnez à mon importunité, et ne me refusez pas le secours de votre intervention, de votre appui.

Anselme et Marcelin avaient souvent échangé un salut avec ce jeune homme, soit dans l'escalier de la maison, soit sur le chemin de l'École de droit. Ils avaient remarqué sa figure douce et honnête, ses manières distinguées sans affectation, polies sans empressement. Ils avaient entendu vanter par le propriétaire sa conduite régulière et appliquée ; un double sentiment d'intérêt et d'estime leur fit accueillir favorablement la prière de l'aspirant au doctorat. Ils demandèrent le motif du duel : motif insignifiant, querelle de café, qu'une susceptibilité exagérée de l'adversaire avait pu seule faire aboutir à une provocation. L'espoir de donner à

cette rencontre une tournure pacifique acheva de les décider. On se rendit sur le terrain; mais toute tentative de conciliation échoua. L'adversaire était un étudiant de dixième année, sorte de bretteur insolent et têtue, qui ne voulut rien entendre aux explications. Ceux qui l'accompagnaient n'étaient ni moins agressifs ni moins récalcitrants. Il fallut mettre l'épée à la main. Le combat dura quelques minutes. Michel Aubry était évidemment moins habile que son antagoniste, qui passait presque tout le temps des cours dans les estaminets et les salles d'armes; mais il avait du sang-froid et de l'intrépidité. D'un coup droit lancé à propos, il blessa grièvement son provocateur en pleine poitrine; mais, ne s'étant pas effacé assez vite, il fut lui-même rudement touché à l'épaule, et il tomba évanoui dans les bras d'Anselme et de Marcelin.

Tout le temps qu'il garda le lit, les deux amis vinrent souvent le visiter. Quand sa blessure fut cicatrisée, de telles relations s'étaient établies entre eux qu'ils passaient rarement un jour sans se réunir au Luxembourg ou à la table du travail. Michel Aubry était un charmant garçon qui gagnait à être bien connu. Il avait l'âme aussi douce que le visage. Son esprit n'était point brillant, mais il avait des qualités solides et une modestie parfaite. Ce qui

distinguait surtout ce jeune homme, c'était une absence d'ambition qui contrastait singulièrement avec les efforts qu'il faisait pour être reçu docteur en droit. Ses projets d'avenir étaient les plus humbles du monde : il voulait être notaire de campagne. Ses études un peu prétentieuses, eu égard au but où il tendait, n'étaient en réalité qu'une occupation qu'il s'était imposée en attendant l'heure qui sonnerait ses vingt-cinq ans accomplis.

— Encore trois mois, disait-il en souriant, et j'aurai l'âge exigé par la loi pour être investi du droit de rédiger des contrats de mariage et des testaments. Alors j'irai chercher dans les belles campagnes du Bordelais, mon pays natal, quelque étude vacante bien tapie dans la verdure. Quand je l'aurai trouvée, je m'y cacherai de bon cœur avec les oiseaux et quelque femme de mon choix, ni trop belle ni trop laide, ni trop sotte ni trop spirituelle, ni trop riche ni trop pauvre. Le bonheur est dans la médiocrité.

Trois mois plus tard, Michel Aubry était reçu docteur en droit. Il embrassa Anselme et Marcelin, promit de leur écrire souvent, et partit pour Bordeaux. Les deux amis regrettèrent cet aimable compagnon, dont la gaieté était si douce et si facile, la philosophie si modeste et si heureuse.

— Ce jeune homme est un sage, dit Anselme.

— Un sage que je préfère à tous ceux de la Grèce, car je suis sûr qu'il aura de plus qu'eux la sagesse de ne point faire parler de lui, ajouta Marcelin.

Rendus à leurs habitudes de solitude et de travail à deux, ils atteignirent l'époque du premier examen, qu'ils subirent l'un et l'autre très-honorablement.

Les vacances étaient arrivées, ils songèrent à se mettre en route pour les Andelys, afin de gagner le bourg où les attendaient la mère Valin et sa fille. Un soir qu'ils préparaient leurs valises, décidés qu'ils étaient à quitter Paris le lendemain, un léger coup de sonnette se fit entendre à leur porte. Ils coururent ouvrir; mais quel ne fut pas leur saisissement ! Gilberte leur apparut, pâle, vêtue de deuil et leur tendant une lettre cachetée de noir.

IV

Les jeunes gens firent entrer Gilberte dans leur cabinet de travail. Ils n'avaient pas besoin de l'interroger pour comprendre que la mère Valin était morte. Le cœur gonflé, ils lui serrèrent la main en silence, décachetèrent la lettre et la lurent avec une profonde émotion. La voici dans sa touchante simplicité, à l'orthographe près :

« Mes chers enfants.

» Je vous écris avec mon âme, qui est bien affligée, et sans trop savoir comment on écrit. Mais
» que vous importe la façon d'écrire d'une pauvre
» femme comme moi ? Vous me lirez avec votre

» cœur, et c'est tout ce qu'il faut pour me causer
» un peu de contentement.

» Je crois bien que je ne suis pas éloignée de ma
» fin, car je me sens si faible, si faible, que j'ai
» grand'peine à tenir une plume dans mes doigts,
» et le médecin n'a pas l'air d'avoir grand espoir
» non plus. Mourir, ça ne me serait pas difficile du
» tout, et même ça me serait assez agréable, selon
» la volonté de Dieu, et parce que je souffre beau-
» coup. Mais il y a ma fille, la petite Gilberte, que
» je laisserai seule en ce monde, sans un parent,
» sans un ami, et je pleure de grosses larmes rien
» qu'en y pensant.

» La pauvre chérie ! avec ça qu'elle n'est pas déjà
» si heureuse. Elle n'a plus sa place à la fabrique.
» Il s'est passé là une bien vilaine chose. Le mai-
» tre s'est mal comporté à l'égard d'elle, à cause
» qu'elle est gentille ; et, comme l'honnête enfant
» n'a voulu entendre à rien de ses méchantes et
» indignes paroles, il l'a renvoyée ; de sorte que
» la voilà sans place et sans gagne-pain.

» Pour comble de tourment, je n'ai à moi que
» ma petite chaumière, qui ne vaut pas beaucoup ;
» et je vous ai trompés quand je vous ai dit que
» j'avais un peu de bien. C'était pour ne pas vous
» priver de votre avoir ni abuser de vos bontés.

» Mais maintenant c'est différent. Je ne refuse plus
» vos offres, non pour moi qui n'en aurai bientôt
» plus besoin, mais pour ma Gilberte, que j'ai
» grand'peur de voir tomber dans la nécessité, vu
» qu'il n'y a pas grand'chose à faire au bourg hors
» de la fabrique.

» Or donc, ai-je dit à la douce créature de mon
» cœur, si je viens à m'en aller de ce monde, va
» trouver tes frères de lait, montre-leur ce mot d'é-
» crit de moi, et dis-leur qu'ils te soient secoura-
» bles pour l'amour de leur vieille nourrice, qui
» les a toujours tant aimés. A Paris, il y a de bra-
» ves gens, sans doute, et on trouve du travail
» sans malhonnêteté.

» Ainsi donc, recevez-la de bonne amitié, la pau-
» vre petite abandonnée, et faites pour elle tout ce
» que le bon Dieu et votre bon cœur vous inspire-
» ront.

» Adieu, je vous embrasse pour la dernière fois
» tous les deux comme je vous aime et en vous bé-
» nissant.

» Votre mère nourrice,

» THÉRÈSE VALIN. »

— Elle a bien fait de vous adresser à nous, dit
Anselme en dévorant une larme. Vous serez con-

tente, Gilberte, de notre affection et de notre bonne volonté.

— Oui, reprit Marcelin avec animation, comptez sur tout notre dévouement.

— Je vous remercie, messieurs, pour ma pauvre mère et pour moi de vos sentiments à mon égard, répondit Gilberte d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme. J'ai obéi à la sainte femme qui a voulu me placer sous votre protection, et me voici prête à faire ce que vous me commanderez, certaine que vous commanderez toujours à l'orpheline ce que sa mère elle-même eût exigé de sa soumission.

— Et vous verrez bientôt, chère enfant, que nous méritons cette confiance, reprit Anselme. Il est d'ailleurs des devoirs si sacrés, qu'ils sont faciles à remplir.

— Et puis, ajouta Marcelin, nous avons été soldats, nous savons exécuter une consigne. La nôtre est de vous rendre heureuse. Gilberte, vous serez heureuse, ayez-en le ferme espoir.

Cet accueil parut adoucir l'amertume du chagrin de Gilberte et dissiper un peu la tristesse empreinte dans ses grands yeux noirs. Elle exprima de nouveau sa reconnaissance avec une grâce mélancolique et pénétrante. Quoique élevée dans un

village et fille de pauvres cultivateurs, Gilberte avait une distinction de langage et de manières qui avait fait l'orgueil de sa mère, et qui faisait l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui la connaissaient. Quelques années d'école et de bonnes dispositions naturelles avaient suffi à développer en elle une instruction élémentaire et un profond sentiment de ce qui est bien et beau avec simplicité. Elle ressemblait à l'une de ces fleurs des campagnes qui poussent au hasard du vent et du soleil, et qui cependant réjouissent le cœur et la vue par leur délicatesse, leur élégance et leur parfum. En ce moment, sous le vêtement noir qu'elle portait, elle n'était pas moins charmante que de coutume. La suave pâleur de son teint ne permettait pas de regretter l'incarnat qui s'épanouissait ordinairement sur ses joues. L'humide et pure expression de son regard faisait aisément oublier le frais éclat qui jaillissait naguère de sa prunelle veloutée. Mais, hâtons-nous de le dire, Anselme et Marcelin étaient trop sérieusement affectés de la triste nouvelle qu'ils venaient d'apprendre pour remarquer, au moins volontairement, tout ce qu'il y avait de touchante séduction dans l'accablement et le deuil de leur sœur de lait. Pénétrés du sentiment des devoirs que leur imposait le dernier cri

d'une mourante, ils ne songeaient qu'à les remplir dignement.

On délibéra sans retard sur le plus pressé, c'est-à-dire sur le choix d'un abri pour la jeune fille. Après mûre réflexion, il fut arrêté qu'on louerait pour elle la chambre qu'avait occupée Michel Aubry. C'était une petite pièce située à l'étage inférieur, et détachée d'un appartement habité par les propriétaires, M. Morand et sa femme, vieilles gens dont le voisinage serait pour Gilberte une sorte de protection et de sauvegarde contre la médisance, si la médisance osait s'attaquer à la noble enfant.

— Là, dit Marcelin, un peu étourdiment, vous vivrez à votre guise, Gilberte. Rien ne vous manquera. Anselme et moi nous vous ferons votre part dans la douce aisance qui nous est échue.

— Je ne refuse pas vos bontés, répondit Gilberte d'un ton simple et digne. Si je suis venue ici, c'est pour les accepter selon le vœu de ma mère. Mais, vous le comprenez, votre générosité, à mon égard ne doit être que temporaire, seulement jusqu'à ce que je me sois mise à même de me suffire par le travail. Je compte donc sur vous pour m'aider à trouver une occupation. J'ai du courage, de la bonne volonté; et j'espère, Dieu aidant, gagner

bientôt ma vie, comme il convient à celle que vous voulez bien honorer de votre amitié fraternelle.

— Oui, Gilberte, dit Anselme, votre désir est légitime; nous ferons nos efforts pour le satisfaire. Vous devez vous rendre indépendante même de notre sollicitude, qui ne veillera sur vous qu'autant que vous le permettrez.

— Tu as raison, mon ami, reprit Marcelin. Un élan de mon cœur me faisait dépasser le cercle de nos devoirs, cercle d'ailleurs si bien tracé par ces mots significatifs de la lettre : « A Paris, il y a de braves gens, sans doute, et on trouve du travail sans... »

Il n'acheva pas. Une réserve instinctive l'empêcha de prononcer le dernier mot devant Gilberte. Il y a d'exquises pudeurs dans l'âme d'un honnête homme.

— Ainsi, Gilberte, reprit-il vivement, nous allons faire en sorte que vous vous passiez bien vite de nous. Soyez tranquille, nous agirons à contre-cœur, mais en conscience.

— Je n'en doute pas, mes chers bienfaiteurs, dit la jeune fille avec un sourire angélique. Mais n'allez pas croire, reprit-elle, que j'aie hâte de me soustraire à la reconnaissance que vous m'inspirez, à la soumission que je vous dois. Oh ! non ! ma re-

connaissance sera éternelle, et je vous obéirai comme à ma mère.

Quelques minutes plus tard, Anselme et Marcelin se mirent en devoir d'aller louer la chambre de Michel Aubry. En descendant à l'étage inférieur, Marcelin se frappa le front et dit :

— J'ai une idée.

— Voyons l'idée.

— Notre propriétaire est un ancien commerçant; il a conservé sans doute quelques relations dans les affaires : prions-le de s'intéresser à Gilberte et de la placer dans une maison de commerce. Hein! que dis-tu de cela?

— Approuvé!

Introduits auprès de M. et de madame Morand, ils leur dirent ce qui leur arrivait; ils leur montrèrent la lettre de la mère Valin; ils sollicitèrent en faveur de l'orpheline toute la bienveillance des deux vicillards. Ceux-ci n'avaient point le cœur glacé par l'âge, ils furent émus, ils promirent de s'employer pour trouver à Gilberte une occupation, ils exprimèrent le désir de la voir; sa vue acheva de les bien disposer.

— Ces messieurs sont désormais vos tuteurs officiels, lui dit M. Morand avec une bonne grâce qui sied à merveille aux vieilles gens; quoiqu'un

peu jeunes, ils sont dignes de cette mission. Cependant si vous le permettez, mademoiselle, ma femme et moi nous vous servirons de subrogés-tuteurs.

La réponse de Gilberte fut gracieuse et touchante. Madame Morand l'embrassa en lui disant :

— Vous n'aurez qu'un pas à faire pour nous rendre visite. Venez souvent.

La digne femme alla elle-même installer Gilberte. Elle ne la quitta qu'après avoir ajouté quelques petits objets de luxe au mobilier de la chambrette que la jeune fille allait occuper.

— A quoi penses-tu ? demanda Anselme à Marcelin, quand ils furent remontés chez eux. Tu as l'air tout songeur.

— Je pense que j'aurais un certain plaisir à tor dre le cou au misérable qui s'est conduit si odieusement avec Gilberte.

— Au fait, j'aimerais assez cela, moi aussi. Qui sait ? l'occasion s'en présentera peut-être. Espérons-le.

V

Une semaine s'était écoulée. M. et madame Morand firent un jour appeler Gilberte, et lui annoncèrent qu'ils lui avaient trouvé une place dans un grand établissement de confection de lingerie.

— Comme vous n'avez pas l'habitude de ce genre de travail, mon enfant, votre salaire sera d'abord minime; mais grâce à vos bonnes dispositions, au zèle dont vous ferez preuve, vous ne tarderez pas sans doute à être mieux rétribuée. Faut-il prévenir qu'on peut compter sur vous?

— Je vous en prie, répondit vivement Gilberte. J'ai une si grande envie de sortir de mon inaction

que je travaillerais pour rien, si l'on m'imposait en commençant cette obligation.

— Dieu merci, l'on n'exige pas cela, dit madame Morand. J'ai pu apprécier depuis quelques jours l'habileté de votre aiguille, la promptitude de votre intelligence ; j'en ai parlé comme je le devais, et j'ai bien vite obtenu pour vous ce que vous méritez, quant à présent. Toutefois, je ne vous le cache pas, la besogne de chaque jour est longue et pénible pour le peu que l'on gagne. L'atelier s'ouvre de grand matin et se ferme très-tard. Réfléchissez à cela, ma chère enfant.

— Mes réflexions sont toutes faites, bonne dame. J'entrerai dans cet établissement. J'ose espérer que mes forces ne trahiront pas mon courage et qu'on sera content de moi.

— Vous êtes une brave fille, et j'aime votre résolution, dit à son tour M. Morand. Vous avez raison de ne pas craindre la fatigue, de ne pas marchander le salaire. C'est la vraie manière de se faire estimer et d'obtenir de l'avancement et de l'augmentation. Comptez d'ailleurs sur nous ; nous vous trouverons bientôt, je l'espère, une occupation moins rigoureuse et plus lucrative.

— En attendant, permettez-moi de me réjouir de celle que vous me procurez, repartit Gilberte

en embrassant M. et madame Morand. De ma vie je n'ai ressenti une plus grande satisfaction.

De retour de l'École de droit, Anselme et Marcelin apprirent la nouvelle. Ils furent loin de témoigner un plaisir égal à celui que manifestait leur sœur de lait. Ils représentèrent qu'un travail assidu de près de seize heures consécutives altérerait la santé de Gilberte. Ils se récrièrent également sur la modicité de la rétribution. Mais Gilberte répondit à ces objections par l'assurance qu'elle avait déjà supporté, sans en avoir jamais souffert, d'aussi opiniâtres labeurs, par la remarque que, commençant en quelque sorte un apprentissage, elle était plus favorisée que beaucoup de jeunes ouvrières inexpérimentées, auxquelles on demandait souvent, en pareil cas, un sacrifice de temps et d'argent.

— Vous voyez bien, mes chers tuteurs, ajouta-t-elle en souriant, que je dois saisir avec empressement l'avantage qui m'est offert, et que vous ne pouvez me refuser votre consentement.

Anselme et Marcelin ne semblaient pas convaincus; ils n'osèrent néanmoins s'opposer au désir manifeste de Gilberte. On la présenta le lendemain dans l'établissement de confection, où elle fut agréée et employée immédiatement.

Chaque jour elle se levait avant le soleil, mettait tout en bon ordre et en grande propreté dans sa chambrette : puis elle partait pour se rendre à l'atelier, où le plus souvent elle arrivait la première. Tandis qu'elle s'éloignait de sa demeure d'un pas vif et léger comme l'allure d'un oiseau, une fenêtre s'ouvrait sans bruit au quatrième étage; Anselme et Marcelin s'y penchaient et suivaient la jeune fille d'un regard plein de tendresse et de sollicitude, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au loin dans l'entre-croisement d'un carrefour. Le soir, elle n'était jamais rentrée avant dix heures sonnées. En montant l'escalier, il était rare qu'elle ne rencontrât pas les deux étudiants; ils s'informaient avec un vif intérêt de sa santé et lui souhaitaient une bonne nuit en lui serrant la main. Souvent M. et madame Morand, qui les avaient pris tous trois en estime et en affection, les invitaient à entrer chez eux. Une heure se passait alors à causer, à jouer aux cartes, à projeter parfois quelque belle promenade pour le dimanche suivant. Le dimanche, en effet, devint un jour de réunion pour les Morand, Gilberte, Anselme et Marcelin. Ce jour-là, si le temps était beau, on allait à la campagne, on mangeait dans quelque guinguette sous une tonnelle; on se promenait à travers champs: Gilberte au bras

de M. Morand, qui était encore fort ingambe malgré ses soixante-dix ans, madame Morand, appuyée sur les deux jeunes gens, qui se faisaient un devoir d'assurer ses pas moins résolus que ceux de son mari. Lorsqu'il pleuvait, on passait la journée chez les bons voisins; puis on affrontait bravement l'averse pour voir la pièce en vogue, à l'Odéon, au théâtre Saint-Marcel ou au boulevard du Crime.

Les vieillards sont ordinairement bons et sympathiques à la jeunesse qui leur accorde des égards et semble aimer leur compagnie. Aussi l'intimité de M. et madame Morand, de Gilberte et des deux étudiants, se resserrait-elle de jour en jour davantage. Grâce à cette intimité préservatrice, personne ne songeait à médire des relations établies entre Anselme, Marcelin et leur sœur de lait. Les vieux époux jouissaient d'une excellente réputation; on les savait incapables d'accorder leur amitié ou leur protection à ce qui n'était point digne d'estime et de respect. Leur honorabilité servait de caution aux rapports des trois jeunes gens. Et d'ailleurs l'histoire de la jeune fille avait un peu transpiré; cette histoire produisait un bon effet. Et puis, la belle enfant avait une physionomie si franche, si honnête, si loyale, qu'on ne la regardait jamais sans se sentir prévenu en sa faveur. Son sourire

avait un angélique rayonnement, il reflétait la vertu.

Depuis quelques semaines, cependant, Anselme et Marcelin étaient devenus pensifs et soucieux. Quoiqu'ils missent toujours beaucoup d'assiduité et d'ardeur au travail, ils avaient de fréquentes et bizarres distractions. Alors, la tête plongée dans les deux mains, le regard immobile sur le livre posé devant eux, ils oubliaient l'étude commencée et se laissaient entraîner en de profondes rêveries. A quoi rêvaient-ils ainsi ? Malgré leur amitié si constante et si sérieusement éprouvée, ils ne cherchaient point à se le révéler. On eût dit même qu'ils se cachaient avec soin leurs mystérieuses mélancolies. Était-ce par un sentiment de défiance raisonnée, ou seulement par une réserve de pudeur invincible ? C'est ce qu'il eût été difficile de décider ; c'est ce dont ils ne se rendaient pas bien compte eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, eux, qui n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre, qui avaient toujours vécu l'âme ouverte à leurs investigations réciproques, ils se fermaient un repli de leurs cœurs, ils se retranchaient une pensée, un rêve, un sentiment. Chez les Morand, à la promenade, au théâtre, on commençait à remarquer qu'ils n'avaient plus leur bonne humeur habituelle. Gilberte leur en adres-

sait-elle l'observation, ils rougissaient comme des enfants, ils balbutiaient une excuse ridicule ou inintelligible, ils affectaient bien vite une gaieté pleine d'exagération. Un soir qu'ils étaient l'un et l'autre inattentifs au jeu, et qu'ils posaient tout de travers du cœur sur du trèfle, du carreau sur du pique, M. Morand leur dit avec impatience, mais sans malice :

— Parbleu ! je voudrais bien savoir quel diabolotin vous dérange ainsi l'esprit. Serait-ce par hasard l'amour, mes maîtres ? Chassez-moi vite ce gaillard-là, il ne fait commettre que des bévues.

Anselme et Marcelin voulurent sourire, leurs lèvres ne firent que se contracter. Ils observèrent un peu mieux leur jeu sans parvenir toutefois à exorciser complètement le démon intérieur qui les maîtrisait. Cette disposition morale jetait naturellement une certaine froideur dans l'intimité des rapports d'Anselme et de Marcelin. Plus d'une fois même ils s'adressèrent la parole avec une sorte d'aigreur. Mais, hâtons-nous de le dire, ils regrettaient presque aussitôt ces délits contre l'amitié, et ils s'efforçaient d'en effacer la mauvaise impression. Malheureusement l'habitude était prise des procédés acrimonieux, ils ne tardaient pas à se rendre coupables de récidive. Un incident amena bientôt une assez

grave querelle. Voici dans quelles circonstances :

Gilberte, un soir, rentra précipitamment. Elle était pâle, tremblante, suffoquée. Anselme et Marcelin, qui descendaient à sa rencontre l'escalier, furent frappés de la violence de son émotion. Ils lui en demandèrent la cause avec insistance. Elle était sur le point de le leur révéler, mais une réflexion soudaine l'en empêcha sans doute, car elle interrompit brusquement le récit qu'elle commençait, et se contenta de répondre que la nuit était très-noire, qu'elle avait eu peur de l'obscurité, et qu'elle s'était mise à courir de toutes ses forces, ce qui avait oppressé sa respiration. Cette explication ne satisfait point les deux jeunes gens. Ils n'émirent cependant aucun doute à cet égard ; mais, retirés dans leur appartement, ils décidèrent qu'ils veilleraient désormais sur Gilberte et la protégeraient secrètement à l'heure où elle quittait l'atelier. Ils supposaient, en effet, qu'un insolent avait abordé la jeune fille et l'avait insultée.

Le lendemain, comme Gilberte, sa longue journée de travail terminée, regagnait la rue paisible et solitaire où elle habitait, deux ombres la suivaient à peu de distance en longeant les maisons. A un cri de frayeur qu'elle poussa, ces ombres s'élancèrent vers elle ; elles tombèrent à l'improviste sur un

homme qui s'était emparé de son bras. Dégagée par ce secours imprévu, elle s'enfuit, affolée, sans songer à remercier ceux qui la délivraient. Elle eût reconnu Anselme et Marcelin.

— Misérable ! disait ce dernier d'une voix sourde et furieuse, en tordant la cravate de l'inconnu, j'ai grande envie de vous étrangler.

— Ma foi, ce serait une juste punition de son action impudente, observa Anselme en ricanant et en écrasant entre ses doigts les mains de l'insolent. Il faut que vous soyez bien effronté, reprit-il, pour accoster si hardiment une jeune fille qui suit son chemin d'un pas rapide, d'un air honnête et réservé.

— Je la connais, répondit l'étranger d'une voix altérée. Elle est de mon pays, elle a travaillé dans ma fabrique.

Anselme et Marcelin firent entendre une exclamation où la surprise, la joie, la colère se confondirent dans un étrange accord.

— Ah ! mille tonnerres ! reprit bientôt le plus jeune ; ah ! c'est vous qui êtes le fabricant du bourg natal de Gilberte ! Ah ! pardieu ! le hasard peut se vanter d'être terriblement intelligent.

— Que signifie?... Vous me faites mal... J'étouffe...

— Cela signifie, répondit Anselme, que vous êtes un méchant homme, un lâche suborneur, dont nous mourions d'envie de faire la connaissance, que le hasard nous sert à souhait et que nous l'en remercions.

— Avez-vous donc l'intention de me tuer ? Si vous êtes d'honnêtes gens, lâchez-moi ; je vous rendrai raison, je me battraï.

— A la bonne heure ! dit Marcelin, abandonnant tout à coup la cravate à laquelle sa main se crispait ; voilà comme il faut parler. Vous vous battez donc demain avec l'un de nous.

— Soit, répondit le fabricant d'un ton assez ferme ; j'ai été soldat, je ne refuse jamais une affaire d'honneur.

— Tant mieux, dit Anselme. D'ailleurs, si vous cherchiez à vous y soustraire, nous vous relancerions jusqu'au fond de votre fabrique. Tenez-vous pour bien averti.

— Soyez tranquilles, messieurs, je suis exact en tout, surtout quand il s'agit de venger une injure.

On échangea les noms, on convint immédiatement du lieu, de l'heure, de l'arme du combat, et on se sépara.

Gilberte attendait les jeunes gens chez les Morand, à qui elle venait de raconter ce qui lui était

arrivé. Elle ne mit aucune restriction à son récit, elle dit que c'était la seconde fois qu'elle était brutalement accostée par le même homme, elle avoua qu'elle avait reconnu en lui son ancien patron.

— Je n'ai rien dit hier, ajouta-t-elle, parce que j'espérais que mon accueil l'avait assez blessé pour qu'il n'eût plus l'envie de se replacer sur mon chemin. Je me trompais, et je compte prier Anselme et Marcelin de m'accompagner pendant quelques jours à ma sortie de l'atelier.

— J'ai l'idée, dit madame Morand, que ceux qui sont venus si à propos à votre secours ne sont autres qu'eux-mêmes.

— Ma foi ! réfléchit le bonhomme Morand, cela n'est pas improbable. Ils sont absents en ce moment, et ce n'est guère dans leurs habitudes.

— Au fait, dit Gilberte, le trouble qu'exprimait hier ma physionomie leur a peut-être donné de l'inquiétude ; ils seront allés ce soir à ma rencontre. J'étais si émue, si effrayée, que je ne les aurai pas reconnus.

Anselme et Marcelin entraient. Ils confirmèrent cette supposition. Ils ajoutèrent qu'ils avaient fait une telle algarade à l'impudent coquin par lequel Gilberte avait été assaillie, que vraisemblablement il ne recommencerait plus son impertinente équi-

pée. Il fut convenu, néanmoins, que les jeunes gens iraient pendant quelque temps, le soir, au-devant de leur sœur de lait. Par un instinct de prudence, les Morand et Gilberte ne dirent pas quel était le nocturne et grossier Lovelace ; ils craignirent qu'Anselme et Marcelin, dans une recrudescence d'indignation, ne cherchassent à le rencontrer de nouveau pour le provoquer. Ceux-ci, de leur côté, ne furent pas moins réservés, afin que Gilberte et les Morand ne conçussent point le soupçon que l'un d'eux se battait en duel le lendemain.

A la pointe de l'aube, ils se levèrent ; ils préparèrent les armes. La rencontre devait avoir lieu au pistolet. Enveloppés de leur manteau, ils se disposaient à partir, quand tout à coup ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre et se regardèrent soucieusement.

— Il est convenu que l'un de nous seulement se battra, dit Marcelin. Deux adversaires contre un, en effet, ce serait chose inadmissible, ridicule, dans la même affaire.

— C'est entendu, mon cher. Je suis l'aîné, il est juste que tu me reconnaisses le droit d'échanger une balle avec cet homme.

— Non pas, non pas ! répliqua Marcelin impatienté ; c'est moi qui l'ai le plus vivement provo-

qué, c'est à moi de faire le coup de feu contre lui.

— Je ne le souffrirai point; mon amitié d'ailleurs...

— Il s'agit bien de ton amitié. Eh! pardieu! tu me l'as suffisamment prouvée. Je n'en demande pas davantage. Il s'agit de venger Gilberte outragée, et je réclame ce privilège.

— Eh! pourquoi? demanda cette fois Anselme avec humeur; pourquoi serais-tu le privilégié? J'ai autant de raisons que toi, je suppose, pour protéger et défendre la fille de Thérèse Valin.

— C'est possible.... mais j'entends que cette fois ce droit me soit exclusivement cédé.

— Et si je refuse?...

— Anselme!

— Je refuse.

— Prends garde!...

— A quoi?

Ils s'avancèrent l'un sur l'autre, le regard irrité, la lèvre frémissante, les doigts crispés. Pendant une minute ils s'envisagèrent en silence et violemment, comme si une sourde colère fût sur le point de faire explosion. Mais tout à coup leurs yeux se mouillèrent, leur bouche se calma, leurs mains se détendirent; ils demeurèrent ébahis, puis ils haussèrent les épaules en souriant.

— Ah ça! sommes-nous devenus fous? s'écria Marcelin.

— J'en ai peur, répondit Anselme en hochant la tête. Ami, reprit-il, voici notre première querelle.

— Il faut que ce soit la dernière, Anselme. Terminons-la vite en tirant au sort à qui se battra.

Le sort désigna Anselme; son ami lui serra la main avec une cordialité un peu contrainte, et tous deux se rendirent sur le terrain.

VI

Lorsque Gilberte arriva de bon matin à l'atelier, celle qui dirigeait les travaux lui remit entre ses mains une petite somme d'argent et lui dit qu'elle était chargée de lui signifier qu'elle ne faisait plus partie des ouvrières de l'établissement. Gilberte resta quelques minutes interdite et comme pétrifiée. Remise un peu de sa stupeur, elle demanda la cause de son renvoi. La jeune fille qu'elle interrogeait, et qui était toute contristée de sa mission, lui répondit qu'on n'avait qu'à se louer de son travail, de son intelligence, de son zèle, mais qu'elle avait sans doute un ennemi tout-puissant qui lui avait nui.

— Un ennemi? Que voulez-vous dire? Je n'ai fait de mal à personne; je ne puis avoir un ennemi.

— Qui donc n'en a pas au moins un? Ecoutez-moi : cet établissement n'est pas très-prospère, il a des créanciers. Le principal d'entre eux est depuis quelques jours à Paris. C'est un fabricant du département de l'Eure, près des Andelys. Je me souviens qu'avant-hier il a passé devant l'atelier, la porte était ouverte, il a regardé, puis il me semble qu'il a prononcé votre nom. Vous étiez si attentive à votre ouvrage, que vous n'avez sans doute rien vu, rien entendu. Cela, au reste, m'a paru insignifiant, et je ne vous en ai point fait part; mais maintenant...

— Maintenant, je comprends, interrompit Gilberte en dévorant une larme. Cet homme aura demandé mon renvoi, et on n'aura pas osé le refuser au principal créancier.

— Mais qu'est-ce qui a donc pu vous attirer sa haine?

— Mon mépris, répondit Gilberte.

Un moment elle avait eu la pensée d'intercéder pour qu'on la gardât; mais, après ce qu'elle venait d'apprendre, la supplication eût été une lâcheté. Elle s'en alla, le cœur ulcéré, mais avec la cons-

cience de n'avoir pas manqué au respect qu'elle se devait à elle-même.

M. et madame Morand furent les premiers instruits du renvoi de Gilberte. Ils voulurent tenter sur-le-champ une démarche pour obtenir sa réintégration ; ils comprirent bien vite que celui qui persécutait leur protégée serait assez influent pour paralyser leurs efforts, et ils renoncèrent à leur résolution. Ils promirent de se mettre le jour même en quête d'une autre place.

— En attendant que nous la trouvions, ajoutèrent-ils, vous passerez avec nous tout le temps qu'il vous plaira. Plus vous nous tiendrez compagnie, plus nous serons contents, car nous vous aimons sincèrement. Ici du moins le méchant homme de votre pays n'aura pas le pouvoir de vous atteindre.

— Cela lui serait assez difficile de toutes manières, dit Marcelin qui entra suivi d'Anselme.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent en même temps M. Morand, sa femme et Gilberte.

— Il est maintenant dans l'impuissance de mal faire, répondit Anselme.

— Comment cela ? reprit la jeune fille stupéfaite. On voit bien, poursuivit-elle, que vous ignorez ce qui m'arrive à l'instant. Cet homme m'a fait ren-

voyer de l'établissement où je travaillais. Il en est le principal créancier.

— Ah ! le misérable ! exclamèrent à la fois Anselme et Marcelin. Et nous qui regrettions de le voir grièvement blessé.

— Blessé ! L'un de vous s'est donc battu avec lui ?

— Il nous a appris lui-même, hier, qui il était, répondit Anselme, et nous n'avons eu garde de laisser échapper une si belle occasion de le châtier.

— Comme nous ne pouvions nous battre deux contre un, ajouta Marcelin, nous avons tiré au sort ; le sort a désigné Anselme, qui a logé une balle dans la poitrine de ce misérable, et le voilà au lit pour plus d'un mois ; mais, mille tonnerres ! il paiera cher encore cette persécution, et j'espère bien que cette fois c'est moi qui lui en demanderai compte.

— Je te jure que je ne m'y opposerai point, répliqua Anselme avec une sombre animation, car je regrette de ne l'avoir pas tu....

Mais une main se posa sur ses lèvres et l'empêcha d'achever.

— Taisez-vous ! murmura Gilberte d'une voix oppressée. Le malheureux est assez puni de tout le chagrin qu'il m'a causé. Hélas ! vous ne m'avez déjà que trop vengée. Je vous remercie du plus profond de mon cœur, mes chers, mes courageux

bienfaiteurs, d'une telle marque d'intérêt ; mais je vous supplie, n'en renouvelez pas le témoignage. Le sort des armes est toujours incertain ; s'il arrivait qu'il se tournât impitoyablement contre l'un de vous, je ne me le pardonnerais pas ! j'en mourrais peut-être.

En s'exprimant ainsi, elle les regardait alternativement, toute tremblante, les mains jointes, les yeux gonflés de larmes. Sa physionomie avait des reflets saisissants de tendresse et d'inquiétude, et il était aisé de voir que le partage de ses sentiments tout fraternels était égal entre les deux amis. M. et madame Morand se joignirent à la jeune fille pour apaiser l'irritation d'Anselme et de Marcelin. Ils parvinrent à les faire renoncer au nouveau projet de vengeance qu'ils méditaient. Gilberte obtint même qu'ils iraient prendre des nouvelles du blessé.

— Il n'est certainement pas digne de tant de sollicitude ! disait Marcelin avec une dernière velléité de résistance.

— Vous êtes trop bonne, chère enfant, reprenait Anselme. Cet homme mérite votre haine ou votre oubli.

— Il souffre, répondit Gilberte d'un ton triste et charmant. Est-ce qu'on peut haïr ou même oublier

ceux qui souffrent ? Dieu veut qu'on soit bon même pour les méchants dans la douleur.

Ils ne firent plus aucune objection. Une sorte de douce extase s'était emparée d'eux. Ils contemplaient Gilberte avec un indéfinissable sentiment de mélancolie et d'admiration. Elle était, en effet, admirablement jolie en ce moment. Toute son âme s'était répandue sur ses traits et les illuminait d'un suave rayonnement. Cette recrudescence de grâce et de beauté apparaissait d'une manière si saisissante, que M. et madame Morand en firent eux-mêmes la remarque.

— Ce que c'est qu'un bon cœur ! ne put s'empêcher de dire la bonne vieille femme ; ça rend une jeune fille jolie comme un ange.

— Le fait est, reprit M. Morand, que Gilberte a l'air de nous tomber du Ciel, tant elle est ravissante aujourd'hui. N'est-ce pas, messieurs ?

Pour toute réponse, Anselme et Marcelin tressaillirent imperceptiblement ; leurs lèvres articulèrent un vague et inintelligible soupir, tandis que Gilberte, toute confuse, se jetait dans les bras de madame Morand.

Pendant un mois, M. Morand et sa femme firent de vaines démarches pour trouver une occupation qui convint à Gilberte. De sérieux bruits de guerre

commençaient à jeter l'alarme dans les affaires. Loin d'augmenter leur personnel, les établissements de toute nature le diminuaient. Le découragement s'emparait des vieux protecteurs de la jeune fille, et la pauvre enfant, attristée de son inaction, pâlissait et maigrissait à vue d'œil ; non qu'elle se désespérât, la noble créature, de devoir quelque chose à la loyale générosité de ses frères de lait, elle savait bien que l'âme de sa mère bénissait cette douce et pure charité-là ; mais elle souffrait de penser que la gravité des événements extérieurs pouvait prolonger cette situation, et lui enlever, pendant longtemps encore, la ressource du travail.

Un soir qu'elle aidait madame Morand à raccommoder du linge et que les jeunes gens jouaient aux cartes avec M. Morand, ce dernier l'attira doucement près de lui, l'envisagea avec une sollicitude inquiète, et, touché de son air maladif, lui dit :

— Pauvre chère belle, cela vous afflige donc bien de chômer pendant quelques semaines. Allons, consolez-vous. Demain, ma femme et moi, nous nous remettons en route, et nous irons visiter quelques vieilles connaissances auxquelles nous ne nous sommes point encore adressés, et qui, cependant, doivent avoir conservé des intérêts et des

relations dans le commerce. J'ai bon espoir. Espérez.

— D'ailleurs, si nous ne réussissons pas, ajouta gaiement madame Morand, à vous faire entrer dans un atelier ou dans un magasin, chère petite, nous chercherons à vous caser autrement.

— Autrement! murmura Gilberte étonnée, que voulez-vous dire, bonne dame?

— Je veux dire... je veux dire que nous vous marierons.

— Moi? reprit la jeune fille avec émotion.

— Oui, vous. Est-ce que vous n'avez pas l'âge voulu pour contracter mariage? Est-ce que vous n'êtes pas assez sage, assez laborieuse, assez avenante, pour qu'un brave garçon s'estime heureux de devenir votre mari? J'en trouverai dix pour un quand j'aurai mis ça dans ma tête, soyez-en sûre. A la vérité, ce ne sera ni un prince ni un banquier; mais que diriez-vous d'un honnête employé à douze ou quinze cents francs? ou de quelque petit commerçant à l'aise dans ses affaires et bien vu dans son quartier?

— Vous oubliez, chère dame, répondit Gilberte en souriant, que je suis sans dot. Les gens dont vous me parlez ne se marient guère que pour augmenter leur bien-être. D'ailleurs, ce n'est pas dans un mo-

ment de crise, dont il est impossible de prévoir la fin, qu'un homme raisonnable songera à se marier, à prendre les charges d'une famille.

— Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ce que vient d'objecter cette chère enfant, représenta le bonhomme Morand. N'importe, l'idée de ma femme me plaît, et si ces messieurs, en leur qualité de tuteurs officieux, ne s'y opposent point, nous essaierons de trouver un bon parti pour leur pupille.

Anselme et Marcelin étaient atterrés. Les paroles de madame Morand et de son mari avaient éclaté comme des bombes au milieu d'eux ; ils avaient toutes les peines du monde à secouer leur saisissement ; les cartes étaient tombées de leurs mains, ils essuyaient convulsivement leur front, que d'imperceptibles gouttes de sueur commençaient à emperler. La violence de leur émotion ne fut cependant point remarquée de leurs hôtes, grâce à ce que M. Morand se mit à embrasser Gilberte, et à ce que madame Morand se baissa pour ramasser un peloton de fil qui disparaissait sous son fauteuil.

— Eh bien ! reprit le bonhomme, vous ne me répondez point ! Est-ce que par hasard vous ne goûteriez pas le projet de ma femme ? Expliquez-vous.

Anselme et Marcelin avaient eu le temps de re-

prendre un peu d'aplomb et de présence d'esprit. Ils répondirent que leur vœu était de voir Gilberte unie à un homme capable d'assurer son bonheur.

— C'est vous dire, poursuivit soucieusement Marcelin, que nous craignons qu'elle ne tombe aux bras d'un époux qui ne sache pas l'apprécier et l'aimer comme elle le mérite.

— Qui ne tienne pas toujours compte de sa beauté, de ses vertus, ajouta Anselme en fronçant le sourcil, et lui reproche plus tard avec amertume sa pauvreté.

— Ce que vous redoutez n'arrivera pas, dit Gilberte d'une voix attendrie et caressante; car je ne me marierai, ô mes amis, que quand vous m'aurez adressé ces mots : « Mon enfant, voilà celui qui vous rendra heureuse. »

On se sépara bientôt. Il était dix heures. Nos jeunes gens s'assirent devant leur table d'étude. Ils ouvrirent un livre de droit, mais ils relurent dix fois la même page sans paraître la comprendre. Presque au même instant, par une inspiration commune, ils se levèrent et firent lentement le tour de leur cabinet, en appuyant à la dérobée sur leurs lèvres une rose fanée que chacun resserra ensuite furtivement; puis, par un mouvement brusque, ils

s'arrêtèrent en face l'un de l'autre et ils s'adressèrent simultanément la même phrase :

— Mon ami, j'aime Gilberte, et je désire l'épouser.

VII

Un profond silence succéda à cette double exclamation. Un secret instinct avait déjà prévenu les deux amis qu'ils étaient rivaux. Aussi leur physionomie exprimait-elle beaucoup plus d'irritation que de surprise.

— Je m'en doutais ! dit avec explosion Marcelin, qui s'emportait plus facilement qu'Anselme ; je me doutais que tu avais des projets sur Gilberte ! Ah ! pardieu, cela devient insupportable ! Ton amitié s'est transformée en un véritable antagonisme. Hier, tu m'enlevais le plaisir d'un bon duel avec un coquin. Aujourd'hui, voici que tu me disputes le cœur et la main de la femme que j'aime. Je te

préviens, mon cher, que j'ai cédé sur le premier point, mais qu'il n'en sera pas de même cette fois. J'aimerais mieux mourir que de t'abandonner Gilberte!

— Du calme, Marcelin, du calme. Tu m'accuses à tort; est-ce ma faute, en vérité, si nous nous rencontrons fatalement dans le même amour? M'as-tu jamais dit : Anselme, détourne tes regards de cette jeune fille, car je sens que je vais l'aimer? Non; en quoi donc suis-je coupable? N'est-il pas naturel que je me sois laissé prendre les yeux et le cœur à tout ce qu'il y a de grâce, de beauté, de bonté dans l'âme et sur le visage de cette charmante enfant? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je me sois mis à l'aimer de toutes mes forces? Si bien qu'il me serait cruellement douloureux de la voir devenir la femme d'un autre, fût-ce même de mon ami...

— Il faudra cependant bien que tu t'y habitues, mon cher Anselme, répliqua Marcelin d'une voix émue, car je compte faire demain ma demande en mariage.

— Y penses-tu? Quoi! une pareille démarche, comme cela, tout de suite, sans que j'aie le temps de respirer, de m'habituer à une pensée qui m'opresse, qui me torture. Marcelin, tu attendras encore, n'est-ce pas?

— A quoi bon ? j'ai hâte de savoir si Gilberte consentira à m'épouser.

— Gilberte nous aime l'un et l'autre également, je pense. C'est une nature plus tendre que passionnée, elle acceptera sans doute aisément la main de l'un de nous, si l'autre lui dit : « Mon enfant, voilà celui qui vous rendra heureuse. » Je répète ses propres paroles ; mais...

— Mais?... Achève.

— Mais tu ferais une insigne folie en te mariant, reprit Anselme avec animation. Tu es heureusement doué pour la profession d'avocat. Un bel avenir t'attend au barreau. N'entrave pas le cours de tes études. Les obligations de la vie de famille, les soucis inévitables du ménage t'enlèveraient la liberté d'esprit si nécessaire à l'acquisition de la science, sans laquelle le génie même demeure impuissant. Ah ! crois-moi, tu regretterais bien vite d'avoir enchaîné ton existence et paralysé l'essor d'une destinée que, naguère encore, tu rêvais entourée de renommée et de considération.

— Bravo ! répliqua Marcelin avec ironie ; voilà qui est habile et merveilleusement trouvé ! Tu m'engages à courir après la gloire, et pendant ce temps-là tu t'emparerais du bonheur. Vive Dieu ! mon cher, ton subterfuge est superbe, mais j'en ai

autant à ton service. Si tu te mariais, en effet, je ne suppose pas que l'hymen t'accordât plus de loisir et d'indépendance qu'à moi-même? Tu abandonnerais donc le Code et l'espérance d'être un jour une des lumières du barreau?

— Mais tu oublies, Marcelin, que je vise moins haut que toi, que je me contenterai d'une position modeste, exigeant peu d'efforts et de qualités brillantes.

— A d'autres. Je te déclare que je n'admets pas cette considération-là. C'est un piège tendu à ma vanité pour me détourner de mon amour. Je te répète que demain je révélerai à Gilberte mes sentiments et mes intentions.

Anselme contient avec peine un mouvement de colère. Il fit en silence quelques pas dans la chambre. Ses doigts se crispaient, les muscles de son visage étaient tendus. Une lutte intérieure s'engageait évidemment entre son amour pour Gilberte et son dévouement pour Marcelin. Après quelques minutes de cette crise, il se tourna brusquement vers son ami et lui dit avec violence :

— Mais moi aussi je puis lui crier demain : Je vous aime, Gilberte, épousez-moi !

— Tu ne le feras pas, Anselme !

— Eh ! pourquoi non ? Elle décidera entre nous. C'est son droit.

— Alors son devoir sera de ne blesser ni l'un ni l'autre de nous par une préférence. Elle refusera de se prononcer.

— Eh bien ! j'aime mieux cela, répliqua Anselme, le regard sombre, le sourcil froncé. Si je dois renoncer à elle, je ne veux pas du moins qu'elle devienne ta femme, Marcelin. Je souffrirais.... je souffrirais trop !

Une légère expression d'attendrissement parut sur le visage de Marcelin, mais elle s'effaça presque aussitôt. Sa physionomie devint impérieuse.

— Anselme, dit-il d'un ton sec et résolu, je te prie de me sacrifier ta fantaisie de rivalité.

— Ma fantaisie... Marcelin, parle sérieusement.

— Je parle très-sérieusement. J'exige que tu l'abandonnes.

— Tu exiges !... Mais toutes tes expressions me blessent !

— Qu'importe la forme ; n'envisage que le fond. Renonce à la démarche dont tu me menaces.

— Je ne veux pas y renoncer.

— Alors quelqu'un t'empêchera de l'accomplir.

— Qui donc ?

— Moi !

— Ah ! pardieu ! reprit Anselme avec un rire aigu, voilà qui est un peu fort et passablement in-

vraisemblable. Peux-tu me confier l'expédient que tu emploieras pour m'en empêcher?

Marcelin, furieux, se jeta sur deux fleurets pendus à la muraille, et les décrocha d'un geste rapide.

— Soit, répondit-il avec une sourde véhémence, je te présenterai la pointe de l'un d'eux pour te barrer le passage.

— Allons donc, tu n'es qu'un insensé.

— Eh ! mille tonnerres ! si tu es si sage, toi, cède-moi la main de Gilberte.

— Non ! mille fois non !

— Ah ! j'ai grande envie de te la disputer sur-le-champ.

— Oh ! Oh !

— Pourquoi pas ? Le sort a déjà prononcé une fois entre nous ; qu'il prononce de nouveau. En garde, et au premier sang. Y consens-tu ?

— On va nous entendre.

— Nous ne romprons pas, nos armes ne feront que s'effleurer.

— Malheureux ! si j'allais te blesser grièvement.

— Crains plutôt pour toi ! je vais jouer serré, car je veux épouser Gilberte.

— Tu ne l'épouseras pas. En garde !

Le fer se croisa aussitôt. Un léger grincement se fit entendre. A peine une minute s'était-elle

écoulée que deux cris se succédèrent pour ainsi dire simultanément.

— Touché!

— Touché!

Anselme et Marcelin portèrent la main à leur poitrine. Des gouttes de sang y coulaient. Ils s'entre-regardèrent avec une sorte de douleur et d'effroi. Pâle et les yeux gonflés, Marcelin se précipita vers son ami.

— Qu'ai-je fait? murmura-t-il avec angoisse.

— Ce n'est rien, répondit Anselme en souriant. Une simple égratignure, voilà tout... Mais toi, reprit-il, anxieux, oppressé... Toi ? je tremble !...

— Moi ! ne te tourmente point... J'ai à peine l'épiderme effleuré, c'est moins que rien.

— Ah ! je me sens mieux, dit Anselme.

— Et moi, je respire, dit Marcelin.

Un coup de sonnette interrompit cette effusion causée par l'inquiétude et le remords. Ils demeurèrent stupéfaits. Qui donc si tard se présentait chez eux ? Avaient-ils été entendus ? Ces questions se pressaient sur leurs lèvres avant qu'ils eussent besoin de se les communiquer. Un second coup de sonnette, plus énergique que le premier, les arracha à cette muette stupeur. Ils se hâtèrent de faire disparaître les traces de leur étrange duel. Ils ac-

crochèrent les fleurets, appuyèrent un mouchoir sur leur blessure, boutonnèrent hermétiquement leur habit, et allèrent ouvrir leur porte.

Michel Aubry leur sauta au cou.

— Je viens, sans façon, vous demander l'hospitalité, leur dit-il. Je comptais trouver une chambre dans cette maison, asile aimé de mes vieilles habitudes d'étudiant. Pas même un trou de souris où me blottir. J'allais me retirer tristement, remettant à demain, vu l'heure avancée, le plaisir de vous rendre visite, lorsqu'une idée m'est venue, à laquelle je n'ai pu résister. J'ai pensé au divan de votre cabinet, et je me suis dit : « Ils me permettront bien, pour m'éviter l'ennui de courir, ce soir, après un gîte, de m'étendre quelques heures sur ce meuble hospitalier, véritable Providence de ceux à qui il manque un lit. Enveloppé dans mon manteau, je dormirai là comme un dieu de l'Olympe, et demain, sans faute, je les débarrasserai de moi. » Est-ce convenu ?

Pour toute réponse, les deux amis lui serrèrent cordialement la main. Quoique fort émus encore, ils firent bonne contenance, et Michel Aubry ne put soupçonner un seul instant qu'une scène violente avait eu lieu entre Anselme et Marcelin quelques minutes auparavant. Il leur apprit qu'il avait enfin

trouvé une étude de notaire selon ses goûts, une étude d'un prix modique, au milieu d'une délicieuse campagne; mais on exigeait comptant les deux tiers du prix de la charge, quarante mille francs. Son pécule ne montait guère qu'à la moitié de cette somme, il arrivait à Paris dans l'espoir de contracter un mariage qui lui permettrait de remplir cette obligation. Muni d'une lettre de recommandation, il devait se présenter le lendemain matin même chez un digne bourgeois du Marais, qui possédait une fille réunissant tous les avantages qu'il recherchait : petite beauté, petit esprit, petite dot.

— Toujours fidèle à ma maxime, ajouta-t-il gaïement : la médiocrité en tout, voilà le bonheur.

Dans une autre circonstance, Anselme et Marcelin eussent pris plaisir à écouter Michel Aubry; mais ils avaient hâte de se recueillir. Après l'avoir complimenté un peu distraitement, et sous le prétexte qu'il devait avoir besoin de sommeil pour se remettre des fatigues du voyage, ils le quittèrent en lui souhaitant un bon repos pour la nuit, une bonne chance pour le lendemain. Seule, la fenêtre du cabinet de travail fut bientôt dans l'obscurité. Jusqu'au point du jour le vitrage des chambres à coucher d'Anselme et de Marcelin demeura lumineux. Du dehors on eût pu voir deux ombres, à in-

tervalles presque égaux, passer en s'allongeant sur les rideaux de mousseline blanche : c'étaient les ombres des deux amis qui, ne pouvant dormir, se promenaient l'âme soucieuse et la tête penchée, sans se douter que, par l'effet sympathique d'un mystérieux magnétisme du cœur, ils agissaient, chacun de son côté, de la même manière et presque au même instant. Ils éteignirent leur lumière à l'aspect des premiers rayons du soleil et se jetèrent sur leur lit, ayant au front ce calme, cette sérénité qu'imprime toujours une forte et courageuse résolution. Le sommeil tardif qui s'empara d'eux ne se dissipa que fort tard dans la matinée. Lorsqu'ils se réveillèrent, Michel Aubry était sorti, non sans s'étonner de voir que ses hôtes, qu'il avait connus si actifs, dormissent encore au coup de midi. Anselme se disposait à entrer dans la chambre de Marcelin, lorsque celui-ci parut dans le cabinet et vint au-devant de son ami.

— Anselme, pardonne-moi, dit-il d'une voix grave et pénétrante. Je me repens de t'avoir provoqué, et je viens...

Anselme, ému, l'interrompit.

— Marcelin, tu as eu tort, sans doute, de me pousser à bout de patience ; mais je reconnais, moi, avoir commis une faute encore plus grave,

plus impardonnable ; j'ai manqué de générosité. J'aurais dû comprendre que, dans la rivalité qui nous animait l'un contre l'autre, mon devoir était le sacrifice. Je devais te dire : Marcelin, sois heureux.

— Non, Anselme, non ! La raison, la justice exigent au contraire que tu me précèdes dans l'accomplissement des grands actes de la vie. Tu es l'aîné, il convient que tu marches devant moi. Va, épouse Gilberte. Seulement, frère, tu permettras que je m'en aille, que je disparaisse pendant quelques mois ; mon cœur, un peu souffrant, a besoin d'éloignement et d'absence. Dans un an, au plus tard, je te reviendrai guéri.

— Marcelin, c'est à moi de partir. J'y suis résolu. Cette nuit même j'ai pris cette détermination. N'essaie pas de m'en détourner ; mon insomnie a épuisé l'amertume de ce projet d'abandon et d'exil. Je ne suis pas malheureux. Je suis résigné.

Une larme passa furtive au fond de son regard.

— Dans quelques jours seulement je me mettrai en route, reprit-il avec calme. Point de précipitation. Qu'on ne puisse soupçonner le motif de mon départ. Je compte toucher à la terre d'Afrique. J'irai respirer là le parfum de nos chers souvenirs. J'irai poser mes lèvres sur le sol où notre sang a coulé fraternellement pour la patrie et l'amitié. Puis un

jour, bientôt peut-être, tu me reverras, assis à ton foyer, sans regret, sans envie, souriant à tes joies, dans le retour de notre étroite et indestructible intimité.

— Anselme, je refuse formellement. Il convient que ma conduite brutale et coupable ait son expiation. A moi donc de te dire adieu et de quitter cette maison; ma conscience me crie d'ailleurs que tu es le plus digne, le plus capable par le calme et l'équité de ton esprit, par la délicatesse et le dévouement de ton cœur, de donner à Gilberte une douce et facile existence. J'inventerai un prétexte suffisant, et je partirai demain. Un plus long retard serait un inutile et cruel supplice.

Cette lutte du renoncement et de la générosité se prolongeait avec une égale persistance entre les deux amis. Depuis quelques minutes, cependant, Anselme n'écoutait plus Marcelin. Une mystérieuse pensée semblait maîtriser son intelligence et son regard. Ses yeux étaient immobiles, sa bouche muette. Marcelin crut qu'il fléchissait.

— Enfin, tu cèdes à mes raisons, lui dit-il, merci. Je me pardonne à moi-même.

Anselme sortit brusquement de ses réflexions.

— Nous ne nous séparerons pas ! s'écria-t-il. Il ne faut pas que nous nous séparions !

— Mais... comment?

— Écoute.

Un retentissement de sonnette lui coupa la parole. Michel Aubry entra.

— Dieu soit loué ! murmura Anselme, c'est lui.

VIII

— Mes bons amis, dit Michel Aubry en se jetant sur le divan et en respirant bruyamment, je suis mystifié, on s'est joué de moi. J'arrive au galop du fond du Marais où j'ai vu celle qu'on m'a proposée pour fiancée. Imaginez la laideur en personne, la bêtise stéréotypée, et pour dot une dizaine de mille francs assaisonnés de la bénédiction paternelle. J'ai fait ma visite de bon matin pour surprendre ma prétendue en négligé d'esprit et de beauté. En quelques minutes je fus édifié et j'ai pris la fuite comme si j'avais le diable sur mes talons. Je crois, Dieu me pardonne, que je courrais encore, si l'idée

ne m'était venue de monter vos quatre étages pour vous conter mon aventure.

Un vague reflet de joie éclaira le visage d'Anselme. Michel Aubry soupira, puis il reprit en hochant la tête et avec un accent empreint de tristesse et d'ennui :

— C'est égal, je suis inquiet, tourmenté. Si je ne trouve pas promptement un parti convenable, la charge que j'ambitionne, mon petit paradis d'étude de notaire, m'échappera indubitablement, et je franchirai bien des steppes avant de rencontrer un pareil Eldorado. Cette crainte me donne le frisson. En dépit de toute ma philosophie, j'ai envie de me trouver mal.

Il essayait de sourire, mais sa physionomie soucieuse demeurait rebelle à ces velléités de plaisanterie.

Pâle et résolu, Anselme se pencha vers Marcelin, à qui il dit rapidement à voix basse et d'un ton ferme :

— Écoute et comprends. Je suis convaincu que tu m'approuveras.

Puis, sans prendre garde à l'étonnement qu'exprimait le visage de son ami, il ajouta tout haut en s'adressant à Michel Aubry :

— Quelle dot vous mettrait en situation d'acquiescer la charge que vous convoitez ?

—Je vous ai dit, mon cher Anselme, qu'on exigeait quarante mille francs comptant. Or, j'en possède une vingtaine environ : Voyez.

—C'est donc vingt mille francs qu'il vous faut ?

—Oui, vingt mille francs, pas un centime de plus ; mais entendons-nous : avec cela il importe absolument que ma future ait un peu d'esprit et un peu de beauté.

—Eh bien ! mon cher Aubry, dit Anselme avec un imperceptible tremblement dans la voix, Marcelin et moi, nous connaissons une jeune fille qui vous convient.

Michel Aubry fit un bond de joie, mais une réflexion soudaine calma ce transport. Il fronça le sourcil.

—Ah ! mes amis, dit-il, pas de nouvelle mystification, je vous en supplie. Une, c'est assez, c'est trop.

—Anselme ne plaisante pas, répondit Marcelin, avec effort, mais sans hésiter. Je sais de quelle jeune fille il vous parle. J'approuve du fond de mon cœur la pensée qu'il vient de vous exprimer. Oui, celle que nous connaissons a vingt mille francs de dot. Elle a l'esprit modeste et gracieux. Elle est belle...

—Belle ?

— Comme un ange, ajouta Marcelin en serrant nerveusement la main d'Anselme et en roidissant sa voix.

— Ah! diable, diable, murmura Aubry un peu désappointé. Un ange, c'est bien beau pour un philosophe.

— Repousseriez-vous l'idée d'un tel mariage?

— Oui... c'est-à-dire non... Mais mes principes, mes principes!

— Ils sont trop absolus, répondit Anselme. Prenez garde! Ils vous feront manquer le bonheur.

— Belle comme un ange! répétait Michel Aubry avec une sérieuse irrésolution. Quel malheur! Le reste était si conforme à mes plus chères espérances... Mais peut-être, messieurs, exagérez-vous les grâces de son visage et de sa taille! reprit-il.

— Vous en jugerez par vous-même aujourd'hui, ce soir...

— Où?

— Dans cette maison.

— Dans cette maison? répéta Michel Aubry, dont le regard se ranima. Serait-ce elle, par hasard, que j'ai vue, il n'y a qu'un instant, sortant de la chambre que j'occupais autrefois et rentrant chez les Morand?

— C'est elle, répondit Marcelin dans un vague soupir.

— Oh ! vous avez raison, elle est charmante. Il y a quelque chose de céleste dans sa beauté... Mais quelle douceur de physionomie, quelle simplicité de mise, quelle modestie d'allure!... Mes amis, je commence à croire que cet ange-là est assez humble pour convenir à mon paradis. Présentez-moi à sa famille.

— Elle n'a plus de famille.

— Alors elle a des tuteurs. Les connaissez-vous ?

— C'est nous.

— Vous ? dit Michel Aubry stupéfait.

— Sa mère mourante, reprit Anselme avec une gravité émue, l'a confiée à notre sollicitude, à notre honneur.

Et il tendit au jeune homme la lettre de Thérèse Valin. Lorsqu'il la replia après l'avoir lue, Aubry avait deux larmes dans les yeux.

— J'épouserai Gilberte, si elle y consent, dit-il d'un ton décidé, mais sans la dot, car c'est sans doute à vos dépens qu'elle sera constituée.

— C'est notre droit, répondit Marcelin. La lettre que vous venez de lire contient en effet ces mots : « Faites pour elle ce que le bon Dieu et votre cœur vous inspireront. » Nous ne renoncerons pas à notre droit.

— C'est aussi notre devoir, ajouta Anselme. N'oubliez pas qu'une dot de vingt mille francs vous assure la position que vous ambitionnez. Votre bonheur devant être le bonheur de Gilberte, dont notre conscience a pris la responsabilité, rien ne saurait nous faire renoncer à ce que nous considérons comme un devoir.

— Je me sou mets, dit Michel Aubry. Je vous estime trop profondément pour craindre d'être votre obligé.

Le soir, Michel Aubry fut présenté à Gilberte chez les Morand. Après avoir maîtrisé les révoltes de leur cœur, les deux amis annoncèrent à la jeune fille qu'ils comptaient la marier bientôt. Quelques jours plus tard, Anselme, lui montrant Michel Aubry, lui dit d'un ton trop délibéré pour n'être pas contraint :

— Mon enfant, voici celui qui vous rendra heureuse.

M. et madame Morand donnèrent leur approbation.

Après quelques secondes d'hésitation, Gilberte tendit la main à Michel Aubry, puis elle dit à ses jeunes tuteurs, qui étaient très pâles et visiblement émus :

— Je vous ai promis de vous obéir comme à ma mère, je vous obéis.

Sa poitrine se souleva imperceptiblement comme si un mystérieux soupir s'exhalait de son cœur. Peut-être avait-elle deviné le secret d'Anselme et de Marcelin.

Le mariage célébré, Michel Aubry et sa femme partirent immédiatement pour Bordeaux. Les deux amis, à bout d'efforts pour refouler la violence de leurs chagins, coururent s'enfermer et pleurer ensemble dans leur cabinet de travail.

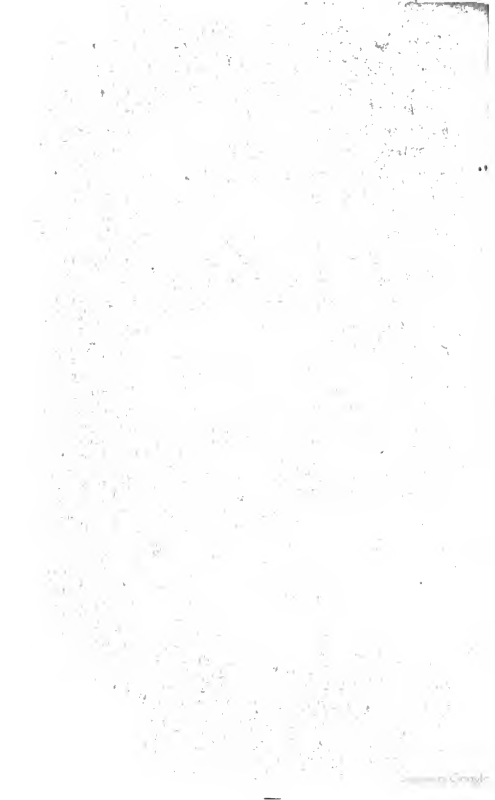
Leurs larmes épuisées, ils tirèrent de leurs portefeuilles les deux roses flétries, reliques d'amour qu'ils avaient jusque-là précieusement conservées, y mirent un dernier baiser, et les livrèrent à la flamme du foyer, qui les dévora. Un calme profond, le calme du sacrifice accompli, s'étendit ensuite au fond de leur âme et sur leur visage. Puis, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignirent longtemps.

Dix ans se sont écoulés. Anselme C... et Marcelin P... habitent dans la rue Thérèse, au premier étage de la même maison, chacun un joli appartement relié par une porte de communication. Un procès qui a fait grand bruit a mis en lumière, depuis quelques années, le talent de Marcelin, dont la parole est une des plus élégantes et des plus aima-

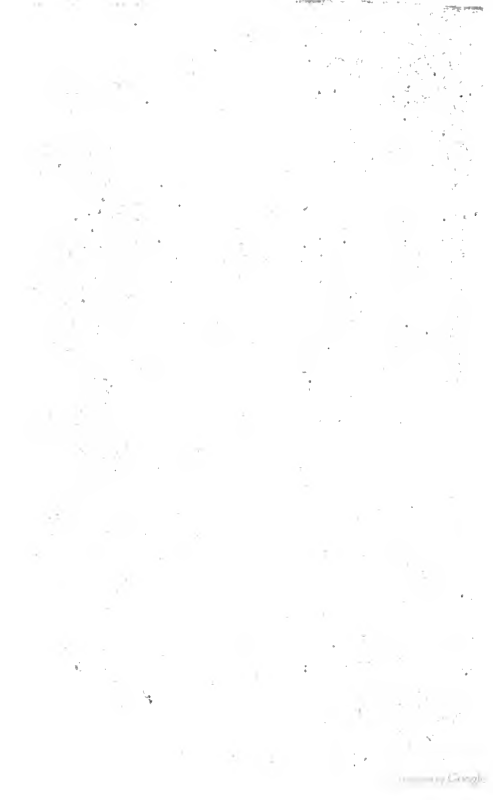
bles du jeune barreau de Paris. Anselme, lui, ne plaide guère, ainsi qu'il l'avait prévu; mais ses consultations déjà fort estimées et ses mémoires, ont acquis une valeur aux yeux des juges. Tous deux se sont mariés le même jour, et richement mariés. Contre l'habitude, leurs femmes ne les ont point désunis: elles sont devenues de bonnes et sincères amies.

Quant à Michel Aubry et à Gilberte, ils vivent heureux sous les paisibles ombrages où se cache l'étude bucolique du notaire philosophe. Lorsqu'ils viennent à Paris, ils descendent tour à tour chez Anselme et chez Marcelin.

L'aile du temps, qui efface tant d'impressions au cœur de l'homme, n'a pas encore complètement détruit la trace des premiers sentiments des deux amis pour leur sœur de lait. Ils ne la revoient jamais sans une secrète émotion, car elle est à leurs yeux le fantôme d'un sérieux amour, le plus beau poème de leur amitié et de leur dévouement.



LE TROISIÈME LARRON



I

Dans le boudoir d'un coquet appartement du quartier de la Madeleine, une jeune fille était gracieusement étendue sur une ottomane en brocatelle bleue. Son opulente chevelure blonde, ses grands yeux d'un bleu lapis-lazuli, la blancheur diaphane de son teint, la fraîcheur carminée de ses lèvres, rappelaient les plus charmantes créations de Greuze. L'éclat de la jeunesse, qui scintillait en elle, était tempéré en ce moment par une ombre répandue au fond de son regard, ainsi que par l'immobilité un peu sévère de sa bouche, si bien faite d'ailleurs pour le sourire. Cette jeune fille se nommait Christine.

Tandis qu'elle songeait ainsi, le front appuyé sur une main d'enfant qu'eût admirée Canova, une femme de chambre, alerte et mignonne, pénétra dans le boudoir et posa un écrin sur une table en laque de Chine.

— Qu'est-ce, Lucette ? demanda la rêveuse, se levant d'un air étonné.

— Une parure que vous envoie le chevalier Pazzi.

— Ah ! voyons.

La soubrette ouvrit la boîte en cuir de Russie, et mit sous les yeux de sa jeune maîtresse une étincelante marqueterie de perles et de diamants. Christine les examina pendant quelques minutes avec une expression d'enchantement, puis elle ferma l'écrin et reprit la position mélancolique et nonchalante qu'elle venait d'abandonner.

— Mademoiselle n'essaie pas ces belles choses ? demanda Lucette un peu surprise. Si elle s'en paraît, mademoiselle serait pourtant ravissante.

— Je les essaierai plus tard. Ce matin, je me sens triste, et n'ai nul goût pour la toilette.

— C'est dommage... Mais j'oubliais... Une lettre du chevalier Pazzi.

Christine brisa le cachet armoiré, et lut ce qui suit :

« *Cara mia,*

« Acceptez ces quelques bijoux. Je souhaite que
» vous soyez aussi heureuse en les recevant que je
» suis ravi de vous les offrir.

« Permettez-moi de vous rappeler la promesse
» que vous nous avez faite, à sir Stanville et à
» moi. L'heure est venue de vous décider en faveur
» de l'un de nous. Prononcez. Ah ! puisse votre
» cœur rendre une décision qui comble le vœu fer-
» vent de votre admirateur le plus dévoué,

» Chevalier PAZZI.

» Une affaire importante, un procès, réclame ma
» présence à Florence. Comme je serais joyeux
» de partir avec vous pour l'Italie ! »

La jeune fille posa en silence cette lettre près de l'écrin et parut soucieuse. Lucette se retira. Un quart d'heure après elle revint, portant dans ses bras une pyramide des plus riches étoffes de Lyon, des plus fines dentelles d'Angleterre, des plus magnifiques châles des Indes.

— Qu'est-ce ? demanda Christine.

— Une corbeille de toute beauté, que vous fait remettre sir Stanville, le baronnet.

— Ah ! vraiment.

— Voyez, mademoiselle, comme tout cela est d'une rare élégance et d'un goût exquis !

Lucette avait déposé près de l'ottomane l'opulent cadeau ; elle se mettait en devoir d'étaler châles, étoffes et dentelles sur les meubles, lorsque Christine lui intima l'ordre de n'en rien faire, et lui demanda une lettre que, dans son enthousiasme étourdi, celle-ci tenait à la main et oubliait encore de donner.

— De sir Stanville, sans doute ? dit la jeune fille en ouvrant le pli.

— De sir Stanville, oui, mademoiselle, répondit la soubrette d'un air boudeur, et comme si elle en voulait à sa maîtresse de ne pas fêter plus dignement les trésors qu'on lui prodiguait.

Christine parcourut du regard la lettre ainsi conçue :

« *Charming miss,*

» Dans deux jours je quitte Paris. Je me rends à
» Londres pour y passer la saison.

» Je viens donc vous prier de hâter votre résolution, et de déclarer lequel, du chevalier ou
» de moi, vous acceptez comme protecteur.

» Si vous me faites le vif plaisir de m'accorder

- » la préférence, je vous emmènerai avec moi. Ce
- » ne sera pas une longue expatriation; vous re-
- » verrez Paris cet hiver, je vous le promets.
- » Je presse bien tendrement votre petite main
- » de fée.

« Sir STANVILLE, baronnet.

- » Puisse ma corbeille vous paraître agréable.
- » Je regrette qu'elle ne soit pas plus séduisante. »

Après la lecture de cette lettre, Christine fit signe à Lucette de s'asseoir sur un tabouret près de l'ottomane. Lucette obéit.

— Réponds-moi franchement, lui dit sa maîtresse : lequel aimerais-tu mieux de sir Stanville ou du chevalier Pazzi ?

Cette question parut embarrasser la camériste. Elle réfléchit un instant.

— En vérité, je ne sais trop, répondit-elle. Le chevalier Pazzi et sir Stanville sont également distingués, riches et généreux. Ils ont à peu-près le même âge, trente-cinq ou trente-six ans, la même élégance de taille et la même noblesse de visage. Une seule différence existe entre eux : le chevalier est plus vif, le baronnet plus posé. Affaire de goût. Pour moi, je n'ai pas de préférence.

— Ainsi, tu serais fort perplexe si tu avais à choisir entre eux ?

— Ma foi ! oui, mademoiselle.

— Eh bien ! c'est comme moi, Lucette.

— Ah ! mademoiselle n'a de goût prononcé ni pour l'un ni pour l'autre ?

— Ni pour l'un ni pour l'autre. J'ai beau interroger mon cœur. Mon cœur ne me fait aucune réponse catégorique. Et pourtant il faut absolument que je me décide en faveur de l'un d'eux. Je l'ai promis.

— Une idée, mademoiselle !

— Voyons ton idée.

— Pour faire cesser votre irrésolution, que ne vous en rapportez-vous au sort ? Il faudrait jeter quelques cartes de visite de ces messieurs dans une potiche, une urne, n'importe quoi. On tirerait au hasard une de ces cartes, et le nom qui serait gravé dessus désignerait celui que vous devez préférer.

— Remettre ainsi à l'aventure le soin de ma destinée me plaît médiocrement. Je ne voudrais pas annihiler à ce point mon libre arbitre.

— Une autre idée, mademoiselle.

— Dis, Lucette. Il paraît que tu as des idées ce matin comme une vraie soubrette de comédie.

— Eh! mademoiselle, j'en porte le nom.

— Je vais juger si tu en as l'esprit.

— Jugez. J'imagine que l'écrin et la corbeille, qui viennent de vous être offerts, pourraient bien servir à vous dicter votre choix. Regardez-les, en effet, avec attention, donnez vous la peine ou le plaisir de les apprécier ; et si l'écrin vous enchante plus que la corbeille, le chevalier Pazzi aura gain de cause. Si au contraire...

— J'ai compris, Lucette, interrompit Christine en souriant; ton idée est assez plaisante. Au fait, pourquoi ne demanderais-je pas à ma coquetterie le conseil que mon cœur n'a pas su me donner.

— Bon! Faut-il que je rouvre l'écrin, mademoiselle, et que je vide la corbeille?

— Non, pas en ce moment. Je ne me sens pas disposée aux choses frivoles. A vrai dire même, Lucette, quand tu es entrée pour la première fois ce matin, je ne pensais ni à sir Stanville ni au chevalier Pazzi. Je songeais à mon enfance, je me revoyais aux Charmilles, un joli domaine, une belle petite ferme, où j'allais le dimanche, quand j'étais dans une pension en Normandie, le pays de ma mère. J'étais bien heureuse alors avec mon ignorance, mes illusions, ma sécurité.

Un soupir souleva doucement sa poitrine, et

une larme furtive passa sur sa prunelle veloutée.

— Les Charmilles, répéta-t-elle; un nom charmant, n'est-ce pas, Lucette?

— Bien charmant, en vérité, mademoiselle. Mais bah! reprit la soubrette avec une légère moue de dédain. Il n'y a pas de ferme, si joliment nommée qu'elle soit, qui vaille un regret. C'est si malpropre, une ferme, ça sent le fumier.

— Celle-là était au contraire d'une propreté ravissante, et l'on y respirait de suaves parfums. Un peu à l'écart des bâtiments rustiques s'élevait une maison blanche à persiennes vertes. Les maîtres y habitaient; elle était entourée d'arbres, de gazons et de fleurs.

— Oh! alors, c'est différent.

— Et puis il y avait là de si dignes gens, poursuivit Christine, cessant de s'adresser à sa femme de chambre, et se parlant à elle-même. D'abord le père et la mère, deux fronts blanchis qui inspiraient un profond respect, deux âmes exquisés qui savaient répandre le bonheur autour d'elles. Puis les enfants, le frère et la sœur, deux têtes souriantes et deux cœurs plus souriants encore. Ah! Séverine, mon excellente camarade, comme je vous aimais! Et vous, Claude, mon brave Claude, comme avec joie je vous voyais prendre part à nos jeux d'enfants!

Elle se tut un moment, puis elle reprit :

— Vous me croyez oublieuse, et vous me traitez d'ingrate sans doute, ô mes amis ! Depuis près de deux ans vous n'avez reçu aucune nouvelle de votre petite Christine. J'ai laissé vos lettres sans réponse, et j'ai rompu toute relation de cœur avec vous. Pouvais-je faire autrement, hélas ! Ne devais-je pas disparaître pour vous dès l'instant où j'ai compris ce qu'était ma famille, ce que je serais fatalement moi-même ? Prévoyant qu'un jour je ne mériterais plus votre estime, je me suis fait un devoir de renoncer à votre amitié.

— Mademoiselle est bien sévère pour elle-même dit Lucette. Il n'est pas une jeune fille plus sage que mademoiselle.

— Oui. Jusqu'à présent je n'ai pas de grandes fautes à me reprocher. Les bontés du chevalier Pazzi et de sir Stanville n'ont rien encore qui doive me faire rougir. Mais bientôt... je serai la maîtresse de l'un d'eux.

— Ma foi ! mademoiselle, ils ont été si généreux avec vous depuis que votre tante, en mourant, vous a recommandée à eux, que cela n'étonnera personne. Ah ! par exemple, je plains celui que vous repousserez, il aura peut-être du chagrin.

— J'espère que non. Chacun d'eux s'est soumis

à l'alternative de mon choix, et s'y est d'avance résigné.

— Au fait. Et d'ailleurs, les hommes n'ont pas beaucoup de cœur, dit-on, surtout ceux qui ont beaucoup d'argent.

Lucette avait à peine lancé cette boutade, lorsqu'un coup de sonnette retentit à l'entrée de l'appartement.

— Je ne suis pas en train de recevoir, dit Christine; ne laisse entrer que le chevalier et le baronnet.

Lucette sortit du boudoir, tandis que sa jeune maîtresse laissait retomber sur sa main son front encore chargé de tristesse.

II

— Mademoiselle ! mademoiselle ! s'écria Lucette en rentrant précipitamment dans le boudoir.

— D'où te vient cette émotion ?

— D'une aventure inattendue, mademoiselle. Lisez ce nom, lisez.

Elle présentait en même temps à sa jeune maîtresse un carré de papier sur lequel un nom était écrit au crayon.

— Claude Delteil, lut Christine avec une inflexion de voix mêlée de joie et de stupeur, Claude Delteil, répéta-t-elle d'un ton lent et réfléchi.

— C'est lui, n'est-ce pas, mademoiselle ! c'est lui dont vous parliez tout à l'heure.

— Oui, murmura Christine.

— Eh bien ! il est là. Il demande à vous voir. Il insiste pour être introduit. Faut-il l'amener ? C'est un beau garçon, qui a l'air bien aimable et bien franc.

Christine, toute tremblante, hésitait.

— Eh bien ! mademoiselle ?

— Eh bien ! Lucette, je veux être conséquente avec moi-même : je ne le recevrai point.

Lucette se retirait. Sa maîtresse la rappela brusquement.

Au fait, dit-elle, Claude a du bon sens et un bon cœur. Je lui dirai ma position, il la comprendra, et il me donnera peut-être un conseil. Fais-le entrer, Lucette.

— Tout de suite, mademoiselle.

Un instant après, Lucette annonçait M. Claude Delteil et se retirait de nouveau, non sans regretter sans doute de ne pouvoir être présente à l'entrevue.

Un jeune homme de vingt-cinq ans environ pénétrait dans le boudoir. Il s'emparait vivement des mains de Christine et les couvrait de baisers. Ce jeune homme avait une taille moyenne et souple ; ses cheveux noirs bouclaient naturellement sur son front proéminent ; son teint était un peu hâlé, mais sa physionomie avait une expression douce et

spirituelle : ses yeux reflétaient une exquise sensibilité, sa voix vibrait avec âme.

— Vous enfin, cruelle enfant ! disait-il, tandis que Christine agitée et souriante le faisait asseoir près d'elle sur l'ottomane. Vous qui depuis deux ans n'avez donné signe de vie à vos amis des Charmilles ! Vous que j'ai cherchée vainement à plusieurs reprises dans cette grande ville de l'inconnu qu'on nomme Paris ! Ah ! je remercie le hasard qui m'a mis sur vos traces et m'a fait vous retrouver, puisqu'il permet à mon cœur d'éclater en reproches contre votre indifférence et votre oubli !

— Ne m'accablez pas, mon bon Claude, dit Christine en l'interrompant d'un ton suppliant. L'apparence m'accuse, mais, en réalité, je ne suis pas coupable d'ingratitude. Quand vous connaîtrez les raisons qui m'ont déterminée à garder le silence et à vous laisser ignorer ma nouvelle demeure, vous estimerez que j'ai bien agi.

— Quelles sont donc ces raisons, juste ciel ! Je ne les devine pas.

— Je vous les dirai bientôt, mon ami. Mais racontez-moi quel hasard vous a conduit ici ?

— Un hasard bien singulier, je vous jure. Sachez d'abord que je vais me marier.

— Ah ! fit Christine.

— J'épouse une cousine. Je resserre ainsi un lien de famille. Je suis venu à Paris pour effectuer quelques emplettes relatives à ce mariage. Or, ce matin, comme je choisissais un anneau chez un joaillier, j'entendis un étranger, un Italien, je crois, donner votre nom et votre adresse. J'eus peine à retenir un mouvement de surprise. Je pris note du bienheureux renseignement, résolu d'en profiter le jour même. Un quart d'heure plus tard, j'étais dans une immense maison de nouveautés, je soldais une facture à la caisse, lorsqu'un Anglais s'y présenta. Chose incroyable ! lui aussi, il dicta votre nom et votre adresse. Cette fois je poussai malgré moi un petit cri d'étonnement. Mon flegmatique voisin ne s'en émut guère. Il partit sans même m'avoir regardé. Je pris à peine le temps de faire encore quelques achats, et j'accourus. Me voici, tout heureux de vous avoir enfin retrouvée !

Tandis qu'il racontait cette double rencontre, Christine baissait les yeux et rougissait malgré elle. Comme il terminait son récit, il aperçut l'écrin et la corbeille que, dans son trouble, Christine n'avait pas fait enlever.

Il ouvrit l'écrin, après y avoir été invité.

— C'est éblouissant ! dit-il.

Puis il examina la corbeille.

— Et voilà qui est splendide. Il paraît que vous aussi, vous vous mariez, Christine, et richement. A la bonne heure ! surtout si vous aimez mieux encore votre fiancé que son opulence.

Christine ne répondit pas.

— A propos, reprit-il, un peu surpris de ce silence ; le mari qui vous est destiné, ne serait-ce pas l'une des deux personnes que j'ai entrevues ce matin ? Est-il bien indiscret de vous demander si c'est l'Anglais ou l'Italien ? L'un et l'autre ont un grand air de distinction.

— Ah ! vous les avez bien remarqués ? dit vivement Christine. En est-il un qui vous ait paru préférable à l'autre ?

— Singulière question ! Je vous avoue que je n'ai pu, au physique comme au moral, les étudier assez longtemps pour me prononcer à cet égard.

— C'est juste, dit Christine en souriant d'un ton découragé.

— Mais vous ne satisfaites toujours pas ma curiosité ; curiosité bien légitime, je vous jure, car elle me vient du cœur. Oui, si je revoyais celui des deux qui se charge de la douce responsabilité de votre bonheur, Christine, je lui presserais les mains avec effusion et je lui dirais du fond

de l'âme : Nous l'avons bien aimée dans le passé, monsieur : aimez-la bien dans le présent et dans l'avenir. Moi aussi, j'apporte mon cadeau de nocce : mille souhaits heureux, acceptez-les.

— Mon brave Claude ! murmura la jeune fille émue.

— Eh bien ! reprit Claude avec persistance, est-ce l'Anglais ?

Christine demeura muette.

— C'est donc l'Italien ? poursuivit Claude.

Après une minute d'hésitation, la jeune fille secoua lentement sa jolie tête blonde et répondit d'un ton à la fois triste et comique :

— Je ne sais pas.

Claude regarda son interlocutrice d'un air stupéfait.

— Vous ne savez pas ? répéta-t-il.

— En vérité, non.

— Voilà qui est particulier. Quoi ! vous allez vous marier, et vous ne savez pas avec qui ? Christine, vous vous moquez de moi, et vous me faites sentir que ma curiosité vous déplaît. Ah ! j'oubliais qu'une lacune de près de deux ans s'est faite dans notre amitié. Ma familiarité, toute naturelle autrefois, est sans doute déplacée aujourd'hui. Pardonnez-moi. J'ai si souvent

pensé à vous que je croyais encore avoir des droits à votre confiance, à votre intimité.

— Eh ! qui donc vous les conteste, Claude ? ce n'est assurément pas moi. Je vais vous le prouver, mon ami, en vous révélant ce que peut-être je devrais vous cacher... Mais d'abord, reprit-elle, mon émotion me fait oublier que j'avais des amis là-bas, aux Charmilles. Parlons d'eux. Qu'est devenue Séverine, votre sœur, cette autre moi-même de la pension ?

— Elle est mariée au pays, et elle est heureuse.

— Excellente nouvelle ! Dieu soit loué !... Et vos bons vieux parents, Claude ?

Une larme brilla tout-à-coup sous la paupière du jeune homme.

— Ils reposent à l'ombre du clocher natal, répondit-il gravement. Ils ont achevé, sans trop souffrir, leur sainte existence de travail et de probité !

Christine tressaillit ; un profond soupir s'échappa de ses lèvres ; elle murmura ces mots :

— Oui, leur sainte existence de travail et de probité !

Puis sa poitrine se gonfla, et elle eut peine à refouler quelques sanglots. Lorsqu'elle eut maîtrisé son agitation :

— Heureux, dit-elle avec une sorte de solennité, ceux qui pleurent sur des tombes sacrées. Je ne vous plains pas, Claude. Le souvenir de vos morts vénérés est doux à votre âme, car c'est le souvenir de la vertu et de l'honneur. Que de deuils en ce monde n'ont pas les consolations de votre deuil !

— Que voulez-vous dire, Christine ?

— Je vous ai promis une confidence. Cette confidence sera mon histoire. Peu de mots suffiront à la retracer. Après quoi vous excuserez, je l'espère, mon ingratitude apparente.

Une sollicitude inquiète se répandit dans les yeux de Claude.

— Je vous écoute, dit-il.

— Quand votre sœur me conduisit à la campagne chez vos parents, commença-t-elle, et que votre famille m'accueillit avec une si tendre cordialité, vous ignoriez tous qui j'étais ; je l'ignorais moi-même, et, à vrai dire, j'étais trop enfant pour m'en préoccuper. Votre cœur ne me demandait aucun certificat, et je ne songeais guère à vous renseigner sur ma famille, qui habitait Paris et qui semblait m'avoir abandonnée dans mon pensionnat de province. Vous eûtes bientôt pitié de la délaissée, et j'eus dès-lors des parents d'adoption. Ah ! le bon temps que j'ai passé aux Charmilles ! Ah ! comme

je souriais à la vie en respirant l'air de la liberté, le long de vos haies d'aubépine, à l'ombre de vos pommiers en fleur ! Fraîches impressions de ma jeunesse, belles roses de mon printemps, je vous conserverai toujours au fond de mon cœur avec vos plus brillantes couleurs et vos plus suaves parfums ! Un jour vint, hélas ! où il me fallut quitter la pension et dire à vos campagnes bien-aimées un navrant adieu. Ma mère me rappelait auprès d'elle, et je partis en pleurant. Une sorte d'instinct me disait que je laissais derrière moi le bonheur, le bonheur calme et pur. Ma mère me reçut avec des élans de tendresse passionnée. Elle se reprochait vivement de m'avoir tenue éloignée d'elle pendant des années, et jurait que nous ne nous séparerions plus. Pauvre femme ! il suffisait de l'envisager quelques instants avec attention, pour comprendre que bientôt aurait lieu une nouvelle, une dernière séparation. En effet, ma mère avait déjà sur le visage l'empreinte fatale. Ses yeux étaient caves, ses joues ardentes, ses membres diaphanes. Que vous dirai-je ? J'appris bientôt que ma mère était une de ces belles créatures de hasard, qui vivent de leur beauté et qui en meurent aussi. Ardente à tous les plaisirs, elle avait vidé jusqu'au fond la coupe des folies, et il lui restait à peine la force de la tenir encore dans

ses mains amaigriés et débiles. Peu de temps après mon arrivée, par une nuit de bacchanale, elle s'affaissa soudain et s'éteignit dans un spasme. Mon nom fut, dit-on, le seul mot qu'elle articula en exhalant son dernier souffle, et Dieu lui pardonnera beaucoup sans doute en faveur de ce cri suprême, de ce cri d'amour maternel.

Comme j'étais née du caprice, poursuivit-elle après une pause, et que je n'avais jamais reçu le baiser paternel, je me trouvais, en réalité, complètement orpheline. Je fus recueillie par une tante qui, elle aussi, appartenait au monde de la galanterie parisienne. Ainsi, vous le voyez, Claude, je ne pouvais guère échapper à l'influence du milieu dans lequel me jetait ma naissance. J'entrevis tout de suite l'avenir qui m'attendait.

Ce fut alors que je résolus de cacher à votre famille la honte de ma famille. Je cessai de vous écrire, et je dérobai à vos recherches jusqu'à la trace de mes pas. Dououreux effort, je vous le jure, et qui m'arracha bien des larmes secrètes. Mais pouvais-je agir autrement sans manquer envers vous et envers les vôtres de délicatesse et de respect? Ma mère avait été surnommée *la Lionne*. Ma tante était appelée *la Baccarat*. Elle tenait table ouverte à tous les fils de famille qui aiment à jeter leur

or sur une carte. Quelques étrangers fréquentaient son salon. Deux d'entre eux étaient surtout les bienvenus auprès de ma tante : c'étaient le chevalier Pazzi et sir Stanville. Je fus un soir présentée à eux. Ils m'adressèrent mille éloges et m'entourèrent de mille prévenances. Je vis bientôt que ma tante désirait que l'un des deux me plût. Mais j'avais le cœur triste, l'esprit un peu sauvage, et je répondis mal à leurs avances. Mes froideurs, cependant, ne les rebutèrent point, et un événement inattendu vint me contraindre à m'adoucir à leur égard. A la suite de nombreuses insomnies et de pertes réitérées au baccarat, ma tante contracta une maladie inflammatoire qui en peu de temps la mit à toute extrémité. Se sentant mourir, elle appela le chevalier Pazzi et sir Stanville, auxquels elle me recommanda chaleureusement : — Je vous la confie, leur dit-elle. Puis, se tournant vers moi, elle reprit : Songe, Christine, que tu vas être seule au monde. Je te laisse deux amis ; choisis l'un d'eux pour protecteur. Cela dit, ses yeux se fermèrent pour ne se plus rouvrir. Quelques jours plus tard, j'appris que ma tante avait de nombreux créanciers. On eût saisi et vendu tout ce qu'elle me léguait, si le chevalier et le baronnet n'eussent payé ses dettes. Cet acte de générosité m'engageait en-

vers eux. Je leur annonçai bientôt que je me conformerais au vœu de ma tante; mais j'exigeai qu'on me laissât le temps de m'habituer à cette idée et de faire un choix réfléchi. Six mois se sont écoulés depuis lors. Je ne me suis pas encore prononcée. Le chevalier Pazzi et sir Stanville commencent à s'impatientser. Ils sont d'ailleurs sur le point de partir, l'un pour l'Italie, l'autre pour l'Angleterre, et ils m'ont envoyé ce matin les magnifiques choses que vous venez d'admirer, en me priant de hâter ma détermination.

— Voilà, mon bon Claude, dit-elle en terminant, voilà mon histoire et ma situation. Vous estimez maintenant, j'en suis sûre, la conduite que j'ai tenue à l'égard de votre famille, et vous ne serez pas trop sévère pour la pauvre fille qui se débat en vain sur la pente où l'a placée le hasard de sa naissance.

Christine se tut. Claude lui dit :

— Je comprends votre réserve et je plains votre malheur, Christine. Je regrette, toutefois, que vous ne vous soyez point confiée à moi dans le passé. J'eusse décidé ma mère à tenter une démarche auprès de la vôtre, qui aurait peut-être consenti à vous renvoyer parmi nous.

— Ma mère n'y eût jamais consenti, elle se reprochait trop de m'avoir abandonnée.

— Mais aujourd'hui, Christine, vous êtes libre, personne ne peut empêcher votre retour aux Charmilles. Venez-y reprendre votre place à la table et au foyer. Vous trouverez là-bas des amis pour vous soutenir dans la voie du bien.

— Y pensez-vous, Claude? Ce que j'eusse peut-être accepté de vos vieux parents, convient-il que je l'accepte de votre femme, une étrangère pour moi.

— Mais alors ne pouvez-vous travailler à Paris, et vous affranchir ainsi?...

— Hélas! mon ami, je n'ai point d'état. On ne m'a appris que des choses inutiles, et je ne suis bonne à rien.

— Vous êtes belle du moins, Christine. En dépit du sort contraire, vous avez d'honnêtes sentiments. Sir Stanville et le chevalier Pazzi doivent vous aimer et vous apprécier. Pourquoi l'un d'eux ne vous épouse-t-il pas?

— Parce qu'un homme du monde n'épouse pas la fille de la Lionne et la nièce de la Baccarat... Ah! Claude, cessez de vous tourmenter de mon sort. Vous n'y pouvez rien. Il faut que je le subisse fatalement. Si ma destinée n'est pas heureuse, il me sera doux du moins de penser que vous avez le bonheur sous les ombrages du gracieux domaine où j'ai vécu mes plus beaux jours.

Claude était devenu sombre et paraissait pensif.

En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit, et Lucette annonça que le chevalier Pazzi et Sir Stanville étaient au salon. Claude se leva et dit adieu à Christine.

— Je ne vous reverrai sans doute plus jamais, murmura-t-elle tristement.

Une émotion violente se refléta nerveusement, à ces paroles, sur le visage de Claude.

— Nous nous reverrons une fois encore, répondit-il après un profond silence.

— Quand donc ?

— Aujourd'hui même; car je pars demain.

— Merci, mon ami; cette promesse me réjouit.

Lucette reconduisit Claude par une petite porte qui communiquait directement avec l'antichambre. Puis elle revint auprès de sa maîtresse, qui lui dit de faire entrer sir Stanville et le chevalier Pazzi.

III

Le chevalier Pazzi était un homme aux allures vives, à la physionomie animée. Sir Stanville, au contraire, avait un calme parfait dans les mouvements, une douceur un peu froide dans les traits. Les manières aisées de l'un et de l'autre annonçaient l'habitude du monde, ainsi qu'une certaine infatuation, produite par le sentiment de leur mérite et le chiffre de leur fortune.

Le chevalier baisa l'une des mains de Christine ; le baronnet se contenta de presser l'autre. Apercevant l'écrin, la corbeille et les lettres, le chevalier s'écria :

— *Per Dio !* ma toute belle, je vois que vous avez

reçu nos petits cadeaux et nos petites missives. Eh bien ! que décidez-vous ?

— Nous sommes l'un et l'autre à la veille de quitter la France, Christine, reprit le baronnet, votre arrêt ne saurait être retardé davantage.

— Nous vous le répétons, ajouta le chevalier, celui que cet arrêt frappera d'exclusion ne se plaindra pas. Il pourra vous regretter, mais non vous en vouloir. C'est convenu.

Tandis que tous les deux s'exprimaient ainsi, Christine les observait attentivement. Elle semblait faire effort pour surprendre dans l'un d'eux quelque charme particulier, qui éveillât en elle un intérêt de prédilection. Mais rien ne vint, cette fois encore lui inspirer une préférence, car elle répondit avec une sorte de découragement :

— En vérité, messieurs, il faut que la reconnaissance dont vos bontés me pénètrent s'équilibre bien exactement ; j'ai beau vouloir me contraindre à faire un choix entre vous, je n'y puis parvenir.

— *Diavolo ! Diavolo !* Belzébuth s'est donc mis de la partie. Voilà qui est vraiment bizarre.

— Vraiment bizarre, en effet, répéta le baronnet car nous ne réussissons pas mieux que Christine à résoudre la difficulté.

— Voyez plutôt, *cara mia*. Ce matin...

Sir Stanville interrompit le chevalier.

— Est-ce que vous allez raconter cette plaisanterie ? dit-il. *Shocking !...*

— Bah ! elle est drôle, cette plaisanterie, et elle amusera certainement Christine. Et puis, elle lui prouvera que nous essayons à l'amiable de lui venir en aide dans cette conjoncture.

— Au fait, dit paisiblement le baronnet, l'intention était bonne ; et l'indécision perpétuelle de Christine doit nous faire regretter qu'elle n'ait pas été suivie d'effet.

— Vous m'intriguez beaucoup, messieurs. Parlez, chevalier Pazzi.

— Ce matin, donc, le baronnet et moi, nous nous sommes rencontrés au café Anglais. La conversation tomba naturellement sur vous, Christine. Nous exprimions la crainte que, malgré les termes pressants de la lettre que chacun de nous venait de vous adresser, il vous fût difficile de sortir de votre irrésolution. Alors j'offris au baronnet le moyen de décider nous-mêmes la question. — Eh ! comment cela ? demanda-t-il. — Nous sommes à peu près d'égale force à l'escrime et au tir, lui répondis-je, eh bien ! je vous propose...

— Un duel ? s'écria Christine avec effroi.

Le baronnet sourit.

— Non, un assaut au fleuret chez Grisier, dit-il, et une partie de pistolet chez Lepage.

Christine se sentit presque honteuse de sa méprise. Sans aucun doute elle eût été au désespoir que deux hommes se fussent battus pour elle; et cependant elle éprouvait dans l'âme comme une tristesse amère à la pensée que le chevalier et le baronnet ne consentiraient peut-être pas à exposer leur vie pour la fille de la Lionne et la nièce de la Baccarat.

Un nuage passa sur les yeux de Christine. Ses deux interlocuteurs ne le remarquèrent pas, et le chevalier poursuivit gaiement.

— Le baronnet accepta la proposition. Nous nous rendîmes à la salle d'armes, où, gantés, plastronnés et masqués, nous ferraillâmes avec acharnement. Il était convenu que celui de nous qui serait touché renoncerait à vous, Christine. Mais vainement, pendant plus d'une heure, je me ruai sur mon partner. Il écartait adroitement chacun de mes coups. Quant à moi, j'esquivais à merveille ses ripostes. Si bien que, exténués, brisés, nous fûmes obligés de mettre fin à l'assaut, sans avoir obtenu le plus mince résultat. Que voulez-vous? Nous avons fait des prodiges d'adresse pour n'être pas contraints de renoncer à vous.

— Cela me flatte infiniment, dit Christine d'un ton sec.

— Oh! oh! dit le baronnet, voilà une petite inflexion de voix qui dénote un peu de mécontentement. Est-ce que notre procédé vous blesse, mon enfant? Je vous le répète : nous avons cru vous complaire en tranchant nous-mêmes le nœud gordien de vos hésitations.

— Soit, dit la jeune fille dont la voix s'adoucit. Je regrette alors que vous ayez été si adroits... ou si maladroits l'un et l'autre, car votre assaut ne me tire guère d'incertitude.

— Eh *poverina*, reprit le chevalier en riant, vous ne savez pas encore jusqu'où nous avons poussé l'adresse... ou la maladresse, selon votre épigrammatique expression. Écoutez ceci : au sortir de la salle d'armes, sir Stanville et moi, nous avons fait une station chez Tortoni. Puis, fouette cocher, nous nous sommes rendus chez Lepage. Là, une nouvelle lutte s'est engagée au pistolet. Après avoir cassé de part et d'autre un nombre égal de poupées, il fut convenu que nous tirerions la mouche, et que celui-là se représenterait seul chez vous, qui aurait été le plus adroit. Trente balles furent réservées à chacun de nous. Ces trente balles épuisées, devinez ce que l'on constata?

— On constata peut-être que sir Stanville et vous aviez fait la même quantité de mouches? dit Christine, curieuse en dépit d'elle-même.

— Juste. Est-ce assez diabolique? Irrité par cette raillerie du hasard, je proposai au baronnet de recommencer sur-le-champ la partie. Mais il était fatigué et refusa.

— Et puis, se hâta d'ajouter sir Stanville, il pouvait arriver que la malignité du destin annulât de nouveau nos efforts personnels. Je préférerais recourir à un autre moyen, à un moyen indirect.

— Ah! fit Christine... Et ce moyen... indirect... quel est-il?

— Le voici, il est bien simple: il y a des courses aujourd'hui à La Marche. Deux pur-sang anglais, Roméo et Juliette, doivent courir ensemble et clore le programme de la fête hippique. J'ai proposé un pari au chevalier.

— *E viva l'Inghilterra!* Il n'y a vraiment que les Anglais pour concevoir de ces idées-là. Qu'en dites-vous, Christine?

— Je suis l'enjeu de ce pari? demanda la jeune fille avec une subite émotion.

— Sans doute, ma toute belle.

— Et vous avez accepté la proposition du baronnet, chevalier?

— Je l'ai acceptée, Christine. Comme je me pique de galanterie, j'ai déjà parié pour Juliette, quoique je n'aie pas l'avantage de la connaître.

Christine avait pâli, elle était muette et sérieuse. Qu'on se disputât sa personne dans une lutte sans danger, à l'épée ou au pistolet, cela froissait sa légitime susceptibilité, et cependant elle ne s'en était pas trop formalisée. Mais qu'on fit dépendre sa destinée d'une course de chevaux, cela lui semblait vraiment intolérable, et elle fut tentée de déclarer qu'elle se prononçait en faveur du chevalier, pour se venger du baronnet. Mais celui-ci comprit qu'il avait blessé au vif l'amour-propre de la jeune fille, et, avec un empressement qui lui était peu habituel, il se répandit en excuses.

— Mon idée vous fâche, je le vois, Christine, lui dit-il. Ah ! ne m'en veuillez point. Je ne suis pas un impertinent, mais un maniaque. Comme *gentleman-rider*, j'aime les belles races chevalines, et malgré moi je les mêle à mes préoccupations. Les courses sont mes fêtes, et je n'ai pas réfléchi qu'il est des solennités auxquelles on ne doit pas associer votre charmante et délicate personne. Aussi ai-je déjà reconnu mes torts, et retiré-je ma proposition.

A ces paroles, l'émotion pénible de Christine se dissipa. Elle tendit au baronnet sa petite main, qu'il

pressa avec plus d'effusion qu'on ne l'en eût cru capable.

— J'avoue, sir Stanville, lui dit-elle, qu'il me déplaissait fort d'être l'enjeu d'un pari sur une course, même de pur-sang. J'accepte vos excuses, et vous pardonne votre inadvertance.

— Inadvertance, c'est le mot, observa malicieusement le chevalier, car enfin mon ami le baronnet vous assimilait, par mégarde, à ces liasses de bank-notes qu'on engage d'ordinaire sur les courses de Piccadilly et d'Epsom. Le maladroit !

— Il a eu la maladresse de proposer, et vous avez eu celle d'accepter, chevalier Pazzi.

— *Pretty well !* exclama sir Stanville, parez cette botte-là, si vous pouvez, ô mon excellent ami !

— Et d'ailleurs, reprit Christine en devenant railleuse, plus j'y réfléchis et moins j'aperçois de différence entre l'assaut, la partie de mouche et le pari au sujet de Roméo et Juliette. Au fond tout cela se vaut, puisque tout cela tendait au même but.

— Parfaitement raisonné, reprit le baronnet, avec une visible satisfaction.

— *Corpo di Bacco !* dit gaiement le chevalier, je me voyais au Capitole, et voici que je roule sur la roche Tarpeienne.

— Rassurez-vous, repartit Christine, je l'ai ma-

telassée d'avance, et vous ne vous y heurterez pas trop violemment.

— Ce qui signifie que vous me pardonnez comme au baronnet. Vous êtes adorable !

— Et adorée ! ajouta sir Stanville avec un calme tout britannique. Mais, poursuivit-il, la question de votre choix n'est pas encore résolue. Cependant il y a urgence.

— De grâce, Christine, faites un effort, exprimez une préférence.

— Tirez-nous à pile ou face, s'il le faut. Vous userez ainsi de représailles, et nous vous promettons de ne point vous en vouloir.

— Eh bien, vous aurez une réponse décisive, messieurs, si vous prenez la peine de passer chez moi ce soir ou demain, répondit Christine.

— Ce soir. Comptez sur votre admirateur, dit le chevalier.

— Ce soir. Comptez sur votre ami dévoué, dit le baronnet.

— Est-ce que vous vous rendez aux courses ? demanda la jeune fille en accompagnant ses visiteurs jusqu'à la porte du boudoir.

— Un moment. Nous y sommes attendus.

— Bonne chance à Roméo et à Juliette !

Sir Stanville et le chevalier Pazzi protestèrent qu'ils avaient franchement renoncé au pari.

— Bien, reprit Christine. Sans rancune alors, messieurs.

Lorsqu'elle fut seule, elle redevint pensive. Pour la centième fois, elle essayait de comparer entre eux le baronnet et le chevalier. Pour la centième fois, elle pesait dans son esprit leurs défauts et leurs qualités. Mais, en dépit d'elle-même, elle ne parvenait à conclure ni en faveur de l'un, ni en faveur de l'autre. Que si, par hasard, un penchant subit l'entraînait momentanément vers le chevalier, une réflexion, un souvenir, un rien, la ramenait bien vite au baronnet, et rétablissait entre eux l'équilibre rompu. Elle s'impatientait par instant de cette situation, à laquelle elle ne comprenait rien. Cela n'était cependant pas difficile à expliquer. D'abord le chevalier et le baronnet avaient également droit à la reconnaissance de Christine. Puis, à part quelques différences extérieures, tous les deux se ressemblaient dans la forme et dans le fond. Ils étaient hommes du monde, et avaient le même cachet d'élégance et de distinction. Incapables d'aimer sérieusement, l'un et l'autre n'ambitionnaient de protéger Christine, que parce qu'elle était admirablement jolie, et qu'une telle compagne de plaisir devait

être une douce flatterie à leur vanité. Un certain désir sensuel venait encore s'ajouter à ce dernier mobile ; mais il manquait à tout cela une chose essentielle, une chose puissante, une chose qui électrise : un peu de cœur. Dans son inexpérience, Christine ne se rendit que vaguement compte de ces diverses particularités ; mais elles paralysaient à son insu les efforts de sa volonté.

Fatiguée de la lutte qui se prolongeait vainement en elle, elle venait de se rasseoir sur l'ottomane, lorsque Lucette entra.

Celle-ci avait l'air radieux. Elle tenait dans chaque main une petite feuille de papier jauni, qu'elle agitait en riant.

— Qu'est-ce que cela ? demanda sa maîtresse.

— Deux billets de banque de cent francs, mademoiselle.

— Qui t'a fait cette largesse ?

— Le chevalier et le baronnet.

— A quel propos ?

— A propos de vous, mademoiselle. Le chevalier m'a remis en secret un de ces billets, et m'a dit tout bas . Parle pour moi à ta maîtresse, répète-lui que je lui donnerai un de mes palais à Florence.

— Ah !... et le baronnet ?

— Le baronnet, lui, m'a glissé dans la main le

second billet en murmurant : Essaye de faire mon éloge à ta maîtresse. Promets de ma part un des plus magnifiques équipages de Londres.

— De sorte que te voilà obligée, en conscience, de plaider deux causes. Comment feras-tu ?

— Ma foi ? je n'en plaiderai aucune, cela reviendra au même.

— Tu raisones à merveille.

— Mademoiselle est bien bonne. Mais j'y songe, est-il indiscret de demander à mademoiselle si elle a mis en pratique l'idée que je lui ai communiquée tantôt.

— Quelle idée, Lucette ?

— Celle qui consisterait à comparer l'écrin et la corbeille.

— Je l'avais oubliée. Voyons, développe ces châles, ces étoffes, ces dentelles, et mets-moi ces diamants.

La soubrette se hâta d'obéir à cet ordre. En un instant elle eût déployé sur l'ottomane et sur les meubles toutes les splendeurs offertes par le baronnet, et elle eût embelli la jeune fille de tous les rayonnements empruntés à la munificence du chevalier. Christine s'oublia longtemps à admirer ce qui venait d'être étalé sous ses yeux, et ce qui devait si magnifiquement la parer. Le regard de ses

beaux yeux bleus exprimait l'éblouissement. Peu à peu cependant, cette vive impression s'affaiblit. Bientôt elle se recueillit et se prit à songer. Comme ses réflexions se prolongeaient, Lucette s'approcha d'elle et lui demanda si elle n'avait rien de nouveau à lui commander.

— Ote-moi ces diamants et remets-les dans l'écrin, dit la jeune fille.

Lucette obéit.

— Maintenant, reprit Christine, replie ces châles, ces étoffes, ces dentelles, et replace-les dans la corbeille.

Quand l'ordre fut exécuté :

— Eh bien ! mademoiselle, demanda timidement Lucette, mon idée a-t-elle réussi ?

— Pas le moins du monde, ma pauvre enfant. J'ai interrogé ma coquetterie et elle s'est montrée aussi embarrassée que mon cœur.

— C'est que mademoiselle n'est pas assez coquette, répartit la camériste.

Un violent coup de sonnette accompagna ces mots. Lucette courut à la porte de l'appartement. Elle revint presque aussitôt et annonça :

— M. Claude Delteil.

IV

— C'est encore moi, dit Claude en entrant. Je ne vous dérange pas ?

— Une ancienne amitié est toujours la bienvenue, répondit Christine en faisant un bond vers Claude, et en lui serrant les deux mains.

Tous deux s'assirent sur l'ottomane. Christine était souriante, et Claude était sérieux ; il avait l'air préoccupé. Après l'échange de quelques phrases sans importance, la jeune fille dit à Claude :

— Votre départ est-il toujours fixé à demain ?

— Jusqu'à présent, du moins.

— Il se peut donc que vous séjourniez quelques jours encore à Paris ?

Claude répondit par un signe de tête affirmatif.

— En ce cas, je vous reverrai, n'est-ce pas ? Votre présence, mon ami, m'apporte comme un doux parfum de mon enfance.

— C'est que vous êtes mon plus odorant souvenir. Mais parlons de votre situation. Êtes-vous enfin sortie de vos irrésolutions ? A qui donnez-vous la préférence ? Est-ce à sir Stanville ? Est-ce au chevalier Pazzi ?

En l'interrogeant ainsi, Claude avait comme un léger tressaillement dans la voix.

— A aucun d'eux encore. Que voulez-vous ? il semble qu'un esprit malin s'oppose à ce que je me place sous la protection de l'un ou de l'autre. Ils ont essayé de résoudre par eux-mêmes la difficulté et n'y sont point parvenus.

Elle raconta brièvement les incidents de l'assaut à la salle d'escrime et de la partie de mouche au tir.

— Voilà qui n'est pas sérieux ! observa Claude : ce n'est guère honorer la femme qu'on aime que de se la disputer avec des armes inoffensives. A votre place, Christine, j'eusse blâmé une telle conduite.

— J'ai blâmé, mais on s'est excusé et j'ai pardonné. Je ne vous ai raconté ces faits, reprit-elle, que pour vous montrer que la fatalité elle-même

refuse de venir à mon aide. Et cependant j'ai promis de me prononcer ce soir.

— Ce soir ! répéta Claude qui parut se troubler ; comment ferez-vous ?

— Je ne sais, à mon tour je recourrai peut-être au hasard. J'appliquerai la peine du talion. Par exemple, je me soumettrai à celui qui, le premier, se présentera ici dans la soirée.

Le front de Claude s'inclina tristement sur sa poitrine. Il demeura silencieux.

— Vous ai-je déplu ? lui demanda Christine alarmée.

— Non, répondit-il. Mais je pense à votre mère, je pense à votre tante, et je ne puis dissiper en moi une impression d'inquiétude et de mélancolie. Quel sera l'avenir réservé à la jeune fille qui s'engage dans la voie qu'elles ont suivie ?

— Oh ! je compte être assez prudente pour éviter le péril et marcher vers une fin moins funeste que la leur.

— Eh ! qui vous dit qu'avant d'être proclamée la Lionne et de devenir la Baccarat, votre mère et votre tante n'ont pas rêvé, elles aussi, quelque facile et douce existence dans la demi-sagesse d'une position équivoque ? Mais il y a des entraînements irrésistibles. Le vice a mille séductions

imprévues. Quelle créature est certaine d'y résister toujours ? Et puis il suffit parfois d'une lâche trahison pour exaspérer une âme modérée et la porter aux excès. Êtes-vous sûre de n'être jamais abandonnée et de conserver imperturbablement le calme de votre esprit ?

— Vous m'effrayez, Claude. Je tâcherai d'être plus forte que le danger de ma situation. Et puis, à la grâce de Dieu !

— Vous avez vraiment une âme honnête, chère Christine ! La destinée a mal agi en vous plaçant dans une sphère qui ne convient pas à vos instincts. Ce qu'il vous faudrait à vous, c'est une vie modeste et régulière, douce et sage, où il vous serait permis de développer à l'aise toutes les bonnes qualités que j'ai connues en germe dans votre cœur, et qui, j'en ai la conviction, n'ont pas encore été altérées par le mauvais air qui vous entoure. Oui, ce qu'il vous faudrait, c'est quelque chose comme la tranquille médiocrité d'une campagne, avec un bon mari faisant activement valoir son bien au soleil, et de beaux enfants s'épanouissant, frais et roses, sur l'herbe en liberté.

Christine l'écoutait d'un air rêveur. Elle secoua lentement sa jolie tête blonde et se prit à sourire avec mélancolie.

— Vous avez tort, mon ami, dit-elle, de me parler ainsi. A quoi bon ? Vous savez bien que je ne rencontrerai jamais ce que vous prétendez devoir me convenir... Et, pourtant, je l'avoue, reprit-elle, plus d'une fois dans mes songes j'ai entrevu l'idylle que vous me faites pressentir. J'étais une fermière, une petite fermière, un peu, il est vrai, dans le goût de l'Opéra-Comique. J'habitais à mi-côte une maison normande, blanche, avec des encadrements de brique et des contrevents verts. De belles pelouses, de grands arbres, des plates-bandes en fleurs composaient à l'entour un jardin à l'anglaise. Tout près s'élevaient les bâtiments d'exploitation couverts de chaume. Puis, s'étendaient à perte de vue les prairies, les champs et les bois. Avec quelle joie intime je me voyais au milieu de tout cela, allant de la laiterie à la basse-cour, de l'étable à la bergerie, et m'efforçant d'être aimée de tous, même des grands bœufs qui paissent dans les herbages. Mais écartons ces chères images, mon ami : elles ne peuvent qu'éveiller en moi de vains regrets. Revenons bien vite à la réalité.

— La réalité, dit Claude avec une animation soudaine, c'est quelquefois le rêve. Il dépend peut-être de vous, Christine, d'aller vivre sous les ombrages que vous aimez.

Christine regarda Claude avec stupéfaction.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Libre à vous, je vous le répète, chère enfant, de vous écarter du chemin de traverse qui s'ouvre devant vos pas et d'entrer dans une route mieux frayée et plus sûre. Renoncez au rôle fastueux et misérable d'une maîtresse de grand seigneur, et devenez la femme d'un cultivateur, qui, à défaut de luxe coûteux mais précaire, de plaisirs élégants mais fugitifs, vous donnera la paix du cœur et la sécurité de l'avenir.

— Mais de qui donc parlez-vous ? murmura Christine, contenant avec peine son anxiété. Quel est l'homme assez désintéressé, assez généreux ?...

— Dites assez aimant, assez dévoué ; cet homme, c'est moi, Christine ! moi qui ne veux pas vous laisser exposée à finir comme votre mère et votre tante ! moi qui, en vous revoyant, ai senti se ranimer au fond de mon cœur les vives tendresses d'autrefois, mais bien plus puissantes encore ! J'ignore si c'est là de l'amour ; à coup sûr, c'est un intérêt profond, irrésistible, et j'ai compris aussitôt que je ne serais heureux qu'en vous arrachant au destin qui vous menace. Christine, voulez-vous être ma femme ?

— Y pensez-vous, objecta la jeune fille que l'émotion suffoquait. Et votre fiancée?...

Claude prit une lettre dans un portefeuille et la montra à Christine.

— Voici ma réponse, dit-il. Le mariage que j'allais contracter au pays était une union de convenance, qu'il est facile de rompre avant la dernière heure. Celle que je devais épouser se laissait lier à mon sort avec plus de condescendance que d'entraînement. Elle ne souffrira même pas dans son amour-propre d'une rupture que j'explique avec de bonnes paroles. M'autorisez-vous, Christine, à envoyer cette lettre?

— Prenez garde, ami. Je crains que vous ne cédiez à un enthousiasme irréfléchi. Peut-être vous repentiriez-vous un jour?

— Je vous aime, et je ne me repentirai jamais!

Christine s'était levée. Elle se promenait à pas lents, la tête penchée, le regard anxieux. Que se passait-il dans son esprit? Hésitait-elle cette fois entre le domaine normand, le palais florentin et l'équipage anglais? N'était ce pas une de ces âmes menteuses qui soupirent des églogues et redoutent plus que tout au monde la vie silencieuse et occupée des campagnes? Claude attendait une réponse,

sa physionomie exprimait une violente incertitude. Impatiente, bientôt du mutisme de Christine :

— Me suis-je trompé sur vos sentiments? dit-il. Dois-je vous dire adieu!

Le baronnet et le chevalier entraient en ce moment. Ce dernier, sans prendre garde à Claude, s'approcha de la jeune fille et lui dit en riant:

— Ma foi! il était fort inutile de renoncer au pari que m'avait proposé le baronnet, car Roméo et Juliette ont touché le but en même temps. Voilà ce qui est vraiment étrange, n'est-il pas vrai? Comme nous passions sous vos fenêtres, nous n'avons pu résister au désir de vous conter tout de suite cette nouvelle extravagance du hasard.

— Ainsi, vous le voyez, il y a comme une fatalité qui repousse nos expédients, sans doute parce qu'ils sont inconvenants et absurdes. Hâtez-vous de vous décider, Christine. Nous reviendrons ce soir comme c'est convenu.

— J'ai pris une résolution, répondit Christine.

— Eh! laquelle? demanda vivement le chevalier.

— Vous désirez que je sois heureuse, n'est-ce pas?

— Sans doute, répondit le baronnet attentif.

— Eh bien, messieurs, voici le bonheur dont j'ai fait choix: c'est un mari.

- En même temps elle présentait Claude au baronnet et au chevalier. Ceux-ci parurent interdits.

— Quel est ce jeune homme, demanda le chevalier, recouvrant le premier la parole.

— C'est un ami de mon enfance, messieurs. Sa famille m'avait adoptée quand j'étais dans un pensionnat en province. Après deux années de séparation, il m'a revue aujourd'hui même. Je lui ai avoué ma position. Alors il m'a offert sa main, et je l'ai acceptée.

A cette réponse, le chevalier et le baronnet restèrent comme pétrifiés.

— Ne m'en veuillez pas, messieurs, reprit-elle d'un ton doux et charmant. Assez d'autres plus aimables et plus belles se disputeront la place que vous m'avez offerte et vous feront oublier la petite Christine. J'étais un peu triste pour le plaisir, je serai comme il convient pour le devoir.

— Soit, dit le chevalier en prenant tant bien que mal son parti. Soyez vertueuse, puisque tel est votre penchant, et mariez-vous, puisque telle est votre fantaisie.

— Vous avez déjà la parure et la corbeille de noces, reprit sèchement le baronnet. Votre fiancé en sera quitte à peu de frais.

Claude, ému, allait répliquer. Christine le contint par un regard expressif.

— Tout ce que je tiens de votre libéralité, messieurs, je désire que vous le repreniez, répondit-elle. Sous peu de jours je quitterai Paris pour me rendre au milieu des campagnes où je vivrai sans faste. Je compte donc n'emporter de vos bienfaits que le souvenir et la reconnaissance.

Ces paroles, empreintes d'une touchante dignité, fléchirent l'irritation du baronnet et du chevalier.

— Je ne reprends pas ce que j'ai donné, dit l'un.

— Disposez à votre guise de ce qui vient de moi, dit l'autre.

— Merci pour les pauvres ! J'accepte tout pour eux ! répliqua Christine.

Sir Stanville et le chevalier se retiraient avec froideur.

— Allons, messieurs, soyez cléments, leur dit Christine, d'une voix suppliante : faites-moi cordialement vos adieux.

Et, par un mouvement adorable, elle leur tendait ses deux petites mains, qu'ils pressèrent sans trop de mauvaise grâce.

— J'habiterai bientôt une verte oasis de Normandie, reprit-elle. Si vous avez quelques heures de loisir, venez, messieurs, venez voir là-bas comme

on est heureux dans la retraite et sous les ombrages.

Lorsqu'ils furent sortis et qu'ils se virent seuls,

— Savez-vous quel est le jeune homme qui nous supplante ? demanda le chevalier au baronnet.

— Ce jeune homme c'est...

— C'est le troisième larron.

— En effet, reprit le baronnet ébahi, il a enlevé Christine, tandis que vous et moi nous nous la disputions.

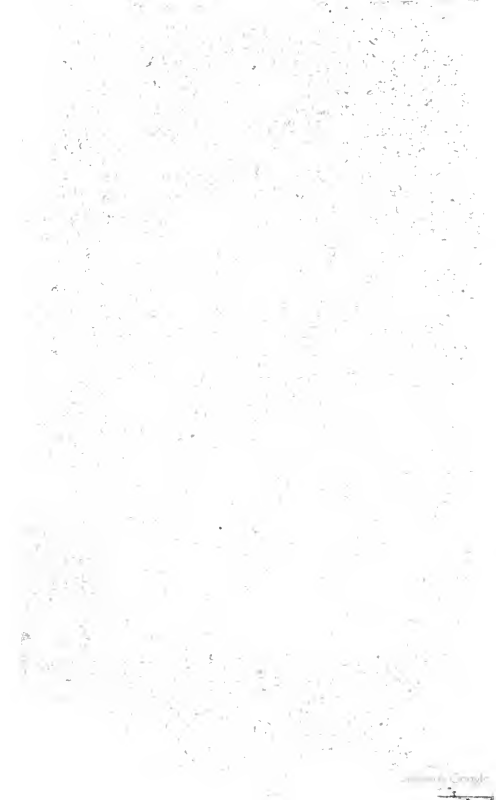
— *Corpo di Bacco !* La Fontaine est un fin moraliste, s'écria en riant le chevalier.

Deux ans plus tard, un matin le chevalier Pazzi et sir Stanville montaient en chaise de poste devant une maison normande, blanche, avec des encadrements de briques et des contrevents verts, située dans la belle vallée de Lisieux, à mi-chemin d'une colline en pente douce. Une jeune femme, charmante de fraîcheur et de simplicité, appuyée au bras d'un jeune homme d'une physionomie ouverte et cordiale, leur disait un dernier adieu. Une petite personne, à mine fûtée, se tenait derrière sur les marches de la maison. La berline partit au galop de quatre bons bidets normands.

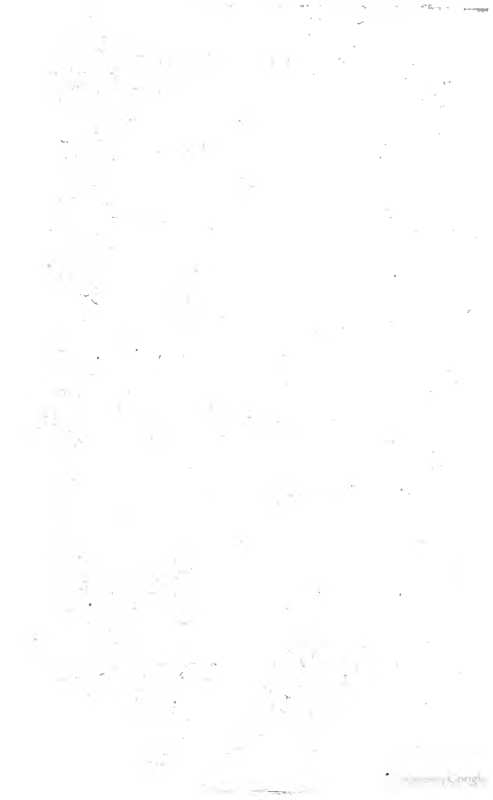
— Qu'en dites-vous ? demanda brusquement le chevalier au baronnet.

— Je dis qu'elle aime son mari et qu'elle est heureuse. Lucette m'en avait prévenu. Il n'y avait rien à faire.

— C'est vrai, *caro mio*. Nos œillades et nos soupirs n'ont eu aucun succès. C'est dommage ! car j'eusse été ravi que l'un de nous volât notre voleur !



LES AMOURS DE THÉODULE



I

La Cité Riverin donne sur une oasis de verdure perdue dans la partie sombre et fangeuse de la rue de Bondy. Franchissez sa grille de fer, qui ressemble à une porte de prison, son étroit défilé entre deux murs élevés qui dévient, menacent, et bientôt vous aurez à votre gauche une longue rangée de maisons de modeste apparence, ruches de travailleurs dont les alvéoles s'ouvrent sur un vaste ciel ; à votre droite, de beaux jardins où les arbres, d'une magnifique luxuriance, projettent leurs dômes de feuillage jusqu'à la hauteur des somptueux hôtels dont ils dépendent.

En 183... la famille Delvecourt habitait, au quatrième étage d'une maison de cette Cité, un loge-

ment orné avec une extrême simplicité, mais tenu avec un soin merveilleux. Il y avait là quelques meubles de noyer si bien encaustiqués et frottés, qu'ils reluisaient comme glace. Les cheminées avaient ordinairement pour unique parure les plus frâches et les plus simples fleurs de la saison dans des pots de grès. Les croisées, chargées de caisses vertes scellées au mur, s'encadraient coquettement de capucines, de cobéas, de clématites, de liserons, au travers desquels la vue s'échappait pour planer sur l'amphithéâtre verdoyant. Toute cette gracieuse disposition semblait révéler la présence de quelque bonne fée qui, d'un coup de baguette, se plaisait à la produire, ou de quelque soigneuse et gentille enfant dont la plus douce occupation était d'embellir et de poétiser cet humble asile.

Il n'y a plus de fées, dit-on, mais il y a encore des jeunes filles, ce qui est peut-être bien la même chose. Suzanne Delvecourt, en effet, était la fée de ce logement fleuri, une jolie fée de seize ans, svelte et suave, un peu frêle, avec de grands yeux noirs, de beaux cheveux ondes à reflets chatoyants, une figure si blanche et si rose que les oiseaux, quand par hasard elle rêvait à la fenêtre, la prenaient pour une fleur et venaient, sans s'effaroucher, picorer les graines de réséda.

Il est vrai qu'alors Suzanne demeurait immobile, retenant son haleine dans la crainte d'effaroucher les petits hôtes chanteurs de ses jardins suspendus. Elle aimait beaucoup les oiseaux, aussi n'en avait-elle jamais un seul en cage : Suzanne avait un bon cœur.

Les oiseaux et les fleurs n'étaient pas les seules amours de notre charmante fée ; elle aimait bien aussi sa mère, qui n'était pas la vilaine Urgèle, mais une brave et digne femme, veuve d'un employé d'administration qui, ayant eu le malheur de mourir trois ans avant le temps voulu pour la pension, n'avait laissé à sa femme et à sa fille d'autres moyens d'existence que sa bonne réputation et leur travail, ce qui ne suffit pas toujours pour vivre. Mais, Dieu merci, madame Delvecourt, quoique d'une santé très-faible, était courageuse, et Suzanne, la mignonne Suzanne, avait de l'intrépidité. Tandis que la mère enlumina de mauvaises gravures de mode et d'insipides devises de confiseur, la fille brodait sans relâche et avec une agilité prestigieuse ; aussi la plus belle flore du monde éclosait-elle sous ses doigts fluets et rosés comme sous un rayon de soleil.

Tout ce travail acharné n'eût peut-être pas suffi à leur procurer une bien douce aisance sans la

participation d'un jeune homme qui, lui non plus, n'était pas le prince de Myrtil ou l'enchanteur Merlin, mais qui n'en habitait pas moins le même logis que la fée Suzanne et sa mère. Ce jeune homme était Théodule, neveu de madame Delvecourt, orphelin qui avait été élevé par elle, et qu'elle considérait comme son propre fils. Théodule avait une place dans une maison de commission, et ses appointements, scrupuleusement ajoutés aux minces profits de la famille, composaient un budget assez rond, qui permettait les petites réserves pour l'avenir. Il n'y a pas que les fourmis qui soient prévoyantes.

Cependant, une chose n'avait pas sans doute été prévue : c'est que, vivant sous le même toit, dans une intimité délicieuse, dans une touchante communauté d'efforts pour vaincre une misère imminente, jeunes, charmants et bons tous les deux, Théodule et Suzanne s'aimeraient. Ils s'aimaient, en effet, d'un amour calme, doux et profond, qui n'attendait qu'un mobile déterminant, un souffle pour s'élancer jusqu'au ciel, pour s'exalter jusqu'au dévouement. Théodule se serait fait écharper pour Suzanne, et pourtant c'était à peine si Théodule lui avait dit qu'il l'aimait. Suzanne eût tout sacrifié à Théodule, et pourtant c'était à peine si Suzanne lui

avait souri avec plus d'expression qu'à tout le monde. L'un et l'autre, cependant, savaient qu'ils pouvaient, à l'occasion, compter sur une affection sans borne, sur un amour ardent jusqu'à la passion.

Quand l'intimité n'engendre pas les tiédeurs de l'habitude, elle fait naître les sentiments les plus robustes et les plus vivaces. Ces sentiments se tiennent souvent cachés au fond du cœur ; mais alors, comme la violette, ils ont un parfum qui les révèle.

Madame Delvecourt n'avait pas eu de peine à sentir ce parfum d'amour, et un jour, avec sa tendresse habituelle, elle dit à ses enfants :

— Je crois bien que Théodule et Suzanne ne seraient pas fâchés qu'on les mariât ensemble ? Que celui qui pense le contraire élève la voix !

Pour toute réponse, Suzanne embrassa sa mère avec effusion. Théodule pâlit de joie.

— Bien ! reprit madame Delvecourt en souriant ; les parties sont parfaitement d'accord. Nous convenons donc sur-le-champ que quand Suzanne aura ses dix-sept ans sonnés, c'est-à-dire dans quatre mois, Théodule deviendra son mari.

Théodule saisit les mains de madame Delvecourt qu'il faillit briser entre ses mains, et, toujours pâle, les yeux humides, le front rayonnant, il répondit avec une émotion qu'il ne pouvait contenir :

— Ah ! ma tante, si vous saviez comme je l'aime !

— Je le sais, Théodule. Ma Suzanne sera bien heureuse avec toi, car tu as un noble cœur.

Suzanne, pour la première fois peut-être, fixa sur son cousin un regard qui réfléchissait toute son âme.

— Et moi aussi, dit elle avec un accent ineffable, je tâcherai de vous rendre heureux, Théodule : vous le méritez si bien !

Théodule et Suzanne étaient fiancés désormais.

Leur train de vie continua comme par le passé, ni moins laborieux ni moins calme ; seulement Suzanne rêvait un peu plus souvent le soir à la fenêtre, et Théodule disait parfois avec un sourire :

— Je ne sais pourquoi, mais il me semble que le temps a un peu ralenti sa marche. Qu'en dites-vous, cousine ?

— Je trouve, au contraire, qu'il va trop vite, cousin, répondait malicieusement la jeune fille.

II

Un dimanche que, par un beau soleil, la famille Delvecourt se disposait à partir pour la campagne, où elle aimait à dîner bucoliquement sur l'herbe, la sonnette résonna avec violence. A peine Suzanne eût-elle ouvert la porte, qu'un homme s'élança d'un air radieux dans l'appartement.

— Ah ! s'écria-t-il, je vous ai donc enfin dénichés ! ce n'est pas malheureux ! Bonjour, ma chère dame ! bonjour, ma gentille Suzanne ! et à toi aussi, bonjour, mon petit Thé... Ah ! diable ! Je ne me souviens plus de ce nom-là.

Et il sauta au cou de madame Delvecourt qu'il faillit étouffer, embrassa très-résolument la jeune

filles, et broya comme dans un étau la main de Théodule.

— Eh bien ! reprit-il en reculant de quelques pas et en se croisant les bras, est-ce que vous ne me reconnaissez pas, moi, Philippe Varnier, l'ancien ami de ce pauvre Delvecourt, dont j'ai appris la fin par un de nos amis communs que je viens de rencontrer ? Ah ça ! huit ans passés au Mexique m'ont-ils changé à ce point ? vous me désespérez !

Cette brusque entrée avait un peu étourdi madame Delvecourt, et elle demeura un moment interdite ; mais elle avait parfaitement reconnu Philippe Varnier, que ses allures rondes et cordiales devaient suffire à faire reconnaître. Suzanne et Théodule même l'avaient presque tout de suite nommé.

C'était un grand gaillard de trente-six à quarante ans, avec une figure assez belle, ouverte et franche, avec de l'embonpoint et un ventre légèrement rebondi, avec cet entrain qui tient lieu d'esprit aux gens corpulents et gais. Tel il était parti pour le Mexique huit ans auparavant, tel il revenait, avec cette différence pourtant qu'il rapportait, de la liquidation de ses affaires commerciales, plus de deux cent mille piastres dont il était presque totalement dépourvu lors de son départ

pour l'Amérique. Cette lourde charge n'avait en rien diminué sa belle humeur.

Suzanne lui présenta une chaise et l'invita à s'asseoir.

— Non, pardieu ! dit-il. Vous alliez sortir, je ne veux pas vous retarder. Nous sommes gens de revue, et je vous déclare que je viendrai souvent vous importuner. J'en ai bien le droit, que diable ! car j'ai toujours beaucoup cet excellent Delvecourt, et j'entends rester toujours l'ami de la famille. Est-ce que vous auriez la cruauté de me refuser ça ?

— Pas le moins du monde, mon cher monsieur Varnier, répondit madame Delvecourt en souriant. Aussi souvent que vous viendrez nous visiter, vous serez le bien venu. Je me souviens toujours que vous étiez notre boute-en-train autrefois.

— Un vrai diable à quatre ! Eh bien ! je n'ai pas changé : bon pied, bonne langue, bon estomac, et bon cœur par-dessus le marché, passez-moi le compliment. Bah ! la vie n'est pas si longue, et c'est perdre son temps que de se faire du chagrin !... Mais, encore une fois, vous vous disposiez à sortir, et je m'en vais.

— Oh ! nous ne sommes pas pressés, dit Suzanne, nous allions dîner sur l'herbe à la campagne.

— Ah ! vraiment ! C'est très-gentil, ça ! J'ai aussi

conservé le goût de ces parties-là, moi, en dépit des sots qui s'en moquent. Vous rappelez-vous, ma chère madame Delvecourt, nos joyeuses excursions sur les bords de la Marne ou dans les bois de Ville-d'Avray? Il y a longtemps de cela, Suzanne... je devrais dire maintenant mademoiselle Suzanne...

— Je suis toujours Suzanne tout court pour les amis de mon père, interrompit la jeune fille avec une grâce exquise.

— Va donc pour Suzanne tout court ! reprit joyeusement Varnier, Suzanne n'était pas plus haute que ma botte ; mais elle promettait déjà de devenir ce quelle est, un beau brin de fille, parbleu ! Oh ! ne rougissez pas, enfant ; je n'en dirai pas davantage, je n'aime pas les fadeurs. Et puis, c'est l'affaire des jeunes gens d'adresser de beaux compliments aux jeunes filles, n'est-ce pas, Théodule ? Ah ! m'y voilà : Théodule, un joli nom, ma foi ! Mais il y a huit ans que je ne l'ai prononcé, et c'était excusable de l'avoir un peu oublié, d'autant que j'ai bien de la peine à reconnaître, dans le grand garçon que voici, le diabolin de quatorze ans qui me gagnait toujours aux doubles tours à la corde, vu que je n'ai jamais pu faire que des simples.

— Vous aviez, en effet, la bonté de jouer avec

moi, répondit Théodule; aussi vous ai-je conservé un de mes meilleurs souvenirs.

— Ah ! ah ! j'en suis enchanté. J'aime les jeunes gens. Touchez là : nous sauterons encore. Mais, en attendant, vous allez me mettre à la porte, autrement je ne m'en irai jamais.

Tous les quatre partirent d'un franc éclat de rire.

— Si je croyais que cela pût vous faire plaisir, dit madame Delvecourt, je vous dirais sans façon : Venez avec nous, mon cher monsieur.

— Si je ne craignais pas d'être un gros importun, je vous répondrais : Parbleu ! je ne demande pas mieux, ma chère dame.

— Eh bien ! répliqua Suzanne, ne craignez rien ni l'un ni l'autre, et c'est une chose entendue.

— J'accepte donc avec intrépidité, s'écria Varnier. Bah ! les amis sont toujours les amis, et vive la joie ! En route.

Lorsqu'ils furent descendus, un groom ouvrit, à la vue de Varnier, qui s'était avancé le premier, le marchepied d'une élégante calèche stationnant à la porte. Varnier tendit galamment la main à madame Delvecourt stupéfaite, et la fit monter presque de force. Suzanne et Théodule, non moins ébahis, montèrent ensuite.

— Où allons-nous ? demanda Varnier en souriant

dans sa barbe de la surprise étourdissante de ses trois amis.

Il fut obligé de répéter la question.

— A Saint-Maur, répondit Suzanne.

La calèche traversa le défilé, dont les murs humides et lézardés, fort étonnés d'être coudoyés par un superbe équipage, semblèrent se pencher pour le saluer avec gratitude, ce qui pouvait donner de l'inquiétude pour leur équilibre.

Sur le boulevard seulement, madame Delvecourt, revenue de sa stupéfaction, adressa à Varnier quelques paroles mélangées de reproches et d'excuses.

— Vous ne nous aviez pas dit... Si j'avais su... jamais nous ne vous eussions engagé... Les simples plaisirs du pauvre ne sauraient plus vous convenir..., et les belles voitures ne nous vont guère à nous.

Théodule et Suzanne gardaient le silence; ils éprouvaient comme une sorte de vague saisissement.

Quand on est fait aux habitudes d'une humble existence, tout ce qui porte brusquement à s'en écarter un instant cause toujours plus de peine que de plaisir. Il semble qu'on redoute de trouver moins douces ensuite les modestes coutumes abandonnées par hasard.

Varnier comprit ce qui se passait secrètement au cœur de ses amis, il fit des prodiges de gaieté pour dissiper le nuage qui les assombrissait. Il réussit à merveille, et l'on n'avait pas atteint Vincennes que la famille était familiarisée avec son brillant véhicule. Madame Delvecourt vantait la mollesse des coussins, Théodule admirait la désinvolture des chevaux, Suzanne avouait qu'une calèche avait décidément meilleur air qu'un coucou. Quant à Varnier, il déclarait, avec son allégresse intarissable, que plus d'une comtesse, baronne ou marquise, faisait moins que Suzanne honneur à un équipage.

— Ce que c'est que la fortune ! disait-il en riant de lui-même. Il y a huit ans, j'étais à peu près gueux comme Job. Il me prend la fantaisie de m'expatrier, et, grâce à quelques opérations hardies cou-

ronnées d'un succès insolent, je reviens millionnaire, sans valoir beaucoup mieux qu'avant, et, ce qui est plus rare peut-être, sans valoir beaucoup moins, passez-moi encore le compliment. Ma foi ! je n'en suis pas fâché, si surtout ça peut me procurer le vrai plaisir d'être utile à mes anciennes connaissances.

On descendit de voiture aux bords de la Marne, vers l'aqueduc de Saint-Maur, et l'on se promena sur la rive, à l'ombre des peupliers et des saules, sur l'herbe courte et fleurie. Varnier donnait courtoisement le bras à madame Delvecourt, tandis que Suzanne, vive et gracieuse comme une gazelle, courait en avant, cueillait les myosotis et les convolvulus de la rive, et jouait avec Théodule qui, lui, ne pouvait parvenir à secouer une mystérieuse et pénible préoccupation. Varnier les admirait tous les deux.

La journée était délicieuse, le soleil filtrait sa lumière à travers les nuages d'argent et moirait le large ruban d'eau qui glisse entre les iris et les roseaux. La brise était fraîche et parfumée ; elle arrondissait gracieusement les voiles latines des chaloupes qui voguaient sur la Marne. C'était à faire mourir d'envie d'aller en bateau. Varnier en loua un, dans lequel on descendit jusqu'à Champigny, où

l'on dina joyeusement sur une pelouse à l'ombre d'un grand noyer. Diner frugal s'il en fut jamais, que notre millionnaire, plus délicat que fluët, craignit de gâter en le rendant plus somptueux.

Quand on regagna Saint-Maur, le soleil commençait à se nicher dans le feuillage du bois de Vincennes, il ne dardait plus que des rayons affaiblis. C'était l'heure où toute gaieté s'envole pour faire place à un sentiment de rêverie irrésistible. Suzanne et Théodule, assis l'un auprès de l'autre dans le bateau, étaient heureux et pensifs. Madame Delvecourt gardait le silence, et Varnier, quoique naturellement peu enclin à la sentimentalité, semblait subir l'influence de la douce mélancolie répandue dans la nature.

Tout à coup le batelier, rameur novice que Varnier avait fait un peu trop boire à Champigny, lance un juron foudroyant. Le maladroit s'était engagé dans les herbes et ne pouvait plus s'en tirer. A demi-ivre, furieux, il donne un coup de rame qui fait pencher le bateau. Ce brusque mouvement renverse nos quatre personnes dans le sens incliné, et le bateau chavire au milieu des herbes.

Le danger était vraiment terrible. Théodule revint sur l'eau, pâle, effaré; il interrogea d'un coup d'œil éclatant et rapide la surface verdâtre; il vit

que Varnier et le rameur avaient déjà saisi madame Delvecourt et cherchaient à la sauver.

— Et Suzanne ? murmura-t-il avec angoisse, je ne vois pas Suzanne !

En quelques brasses il ent fait le tour du bateau dont la quille n'était pas entièrement submergée. Rien. Il était habile nageur, il plongea sous l'herbe avec l'énergie du désespoir, au risque d'y rester enchaîné. Deux fois il reparut seul, brisé, terrifié, mais sans être découragé encore.

C'est au sein des grands périls qu'éclatent les grandes affections. Théodule eût versé tout son sang goutte à goutte pour sauver Suzanne. Il plongea une troisième fois, mais une minute, — un siècle, — se passa sans qu'il revint sur l'eau. Varnier et madame Delvecourt avaient gagné la rive avec une peine infinie, ils attendaient dans une terreur glacée; dans un morne désespoir. Le batelier, rendu au sang-froid par l'imminence du péril qu'il avait couru, allait se rejeter courageusement à l'eau. Lorsque Théodule reparut nageant d'une main avec effort, et serrant convulsivement de l'autre un pli de la robe blanche de Suzanne. Il déposa sur la rive la jeune fille sans mouvement et s'évanouit.

Une heure après, la calèche emportait Varnier et la famille Delvecourt sur la route de Paris. Suzanne,

le front penché sur l'épaule de sa mère, les yeux éteints, donnait à peine quelques signes de vie ; Théodule, remis un peu de ses rudes secousses, tenait entre ses mains l'une des mains de sa cousine, et cherchait à lui communiquer l'ardeur vitale qui restait en lui. Varnier, tristement enfoncé dans un coin de la voiture, les regardait avec un singulier mélange de sollicitude et de préoccupation.

— Jeunes et beaux, pensait-il, ils s'aiment sans doute. Quel dommage !

IV

Suzanne fut longtemps malade. Madame Delvecourt et Théodule passèrent les nuits à son chevet. Mais à peine la fille entra-t-elle en convalescence que la mère, épuisée, dut se mettre au lit. Les précieuses épargnes de la famille furent dévorées en quelques mois, et Varnier fit des offres de service que l'on accepta.

C'était, en vérité, un excellent homme que ce Varnier, malgré ce brusque sans-façon qu'affectent tant de gens d'éducation mauvaise et de mauvaise compagnie, qu'on appelle des *bons enfants*. En général, méfiez-vous des bons enfants : c'est l'espèce la plus

grossière et la plus venimeuse en même temps, c'est la pire espèce de reptiles.

Varnier, lui, faisait exception à la règle, rare exception; il avait toujours aimé la famille Delvecourt, qui, à une époque où il n'était que simple ouvrier dans une maison d'orfèvrerie, le recevait avec une parfaite cordialité. Cette affection s'était considérablement développée depuis trois mois; il ne passait pas un jour sans venir chercher des nouvelles de Suzanne et de sa mère. La cité Riverin tout entière se mettait à la fenêtre et aux portes, quand parfois il arrivait en calèche, et l'on jasait déjà, médisamment comme en une petite ville de province.

Un soir, Varnier ne trouva que madame Delvecourt assise à la fenêtre de sa chambre à coucher dans son grand fauteuil! Suzanne, accompagnée de Théodule, était allée rendre de l'ouvrage attendu. Ils furent bientôt de retour. Dans la crainte de réveiller la malade, qui pouvait s'être endormie pendant leur absence, ils ouvrirent la porte avec précaution et traversèrent sans bruit la salle à manger. Suzanne entraît déjà dans la chambre de sa mère, lorsque Théodule la retint brusquement. Il venait d'entendre quelques mots qui l'avaient frappé comme un courant électrique.

— Ah! s'ils n'étaient pas fiancés l'un à l'autre,

ma chère dame, corbleu ! je vous dirais : Donnez-moi Suzanne, je vous répons de la rendre heureuse et vous aussi.

Théodule avait reconnu la voix de Varnier. Il prêta l'oreille, respirant à peine; Suzanne écoutait aussi malgré elle.

— Ces pauvres enfants s'aiment tant ! répondit madame Delvecourt, ils ne voudraient jamais renoncer à leurs espérances de bonheur.

— C'est bien naturel, ma foi ! Et pourtant combien j'aurais eu de plaisir à vous faire partager ma petite opulence, une opulence dont je ne sais pas jouir, non, mille diemx ! parce que je suis un vrai rustre, malgré ma calèche et mon appartement de grand seigneur au faubourg Saint-Germain. Ah ! comme ça l'eût bien parée, cette chère Suzanne, avec ses airs si gentils et sa belle et bonne éducation ! Vrai ! j'aurais été aux petits soins de cette enfant-là, moi, et je crois qu'avec un peu de peine elle fût parvenue à faire de mon gros individu quelque chose de très-présentable, parole d'honneur ?

— J'apprécie vos excellentes intentions, monsieur Varnier, répondit madame Delvecourt avec expression, et je vous remercie de tout mon cœur mais ma plus grande joie sera d'unir mes deux enfants ; car, voyez-vous, j'aime Théodule presque au-

tant que Suzanne, et je suis convaincue que nos deux jeunes gens se conviennent à merveille.

— C'est vrai, ça, morbleu ! Eh bien ! qu'il n'en soit plus question, je retire ma demande. Théodule est un brave et honnête garçon qui mérite sa cousine cent mille fois mieux que moi, et je serais vraiment désolé qu'il lui vint de la peine à cause d'une bête d'idée qui m'a passé par la cervelle. Mais bah ! puisque je ne puis pas vous être utile à autre chose, je resterai du moins votre ami dévoué, c'est entendu !

— Notre ami ! notre meilleur ami ! dit Suzanne émue, en paraissant au seuil de la chambre à coucher de sa mère.

— Ah ! bon ! s'écria Varnier stupéfait. Elle écoutait à la porte, quelle horreur !

Puis, apercevant Théodule, qui se tenait grave et triste derrière Suzanne :

— Et lui aussi, le sournois ! ajouta-t-il avec un peu de confusion. Je suis mystifié, je sens le besoin de me renfoncer à cent pieds sous terre.

— Pour cacher un beau mouvement, une belle action ! dit Théodule d'une voix pénétrante. Oh ! non, non, monsieur Varnier. Relevez le front au contraire, car ces choses-là sont honorables pour ceux qui les inspirent comme pour ceux qui les font.

Et puis c'est d'un noble exemple, ajouta-t-il d'un ton plus bas.

— Si Théodule n'était pas ce que j'aime le mieux au monde après ma mère, dit alors Suzanne avec une touchante expression, je ne croirais pas pouvoir mieux me confier qu'à vous, monsieur Varnier, dont les sentiments sont si généreux. Affection et reconnaissance de notre part ne vous manqueront jamais, monsieur.

— Vous êtes adorable, corbleu ! s'écria Varnier en baisant une petite main blanche qu'elle lui tendait.

Quand Varnier se fut retiré, Théodule alla s'accouder sur la caisse de fleurs de la salle à manger. Il était profondément rêveur, sa poitrine se soulevait oppressée ; deux grosses larmes roulèrent bientôt sur le cristal de ses yeux fixés au ciel.

— Sans moi, murmurait-il, ma cousine serait riche, et sa mère vivrait dans l'opulence.

Il resta plus d'une heure plongé dans une préoccupation mystérieuse. Suzanne vint doucement lui frapper sur l'épaule.

— A quoi pensez-vous là, Théodule ? dit-elle avec une délicieuse gentillesse.

— A vous, répondit-il d'une voix altérée.

V

Depuis ce moment il ne fut plus question de l'ouverture de Varnier, qui n'avait pas perdu un atome d'insouciance et de gaieté, mais qui parfois cependant regardait Suzanne avec une admirative complaisance et murmurait bien bas en souriant : « Quel dommage ! »

Théodule seul n'était plus le même. Son extérieur calme et doux, qui recélait toutes les ardeurs de l'affection, s'était sensiblement modifié ; un peu de distraction, un peu d'abattement s'y faisaient sentir par instants, comme si de secrètes et fatales influences s'exerçaient sur son cœur.

Il rentra un soir d'un air absorbé; Suzanne en fit la remarque.

— Mais qu'avez-vous donc, Théodule ? lui demanda-t-elle avec sollicitude. Il me semble que depuis quelques jours vous avez un chagrin secret?... Ne voulez-vous pas que je vous console, cousin ?

A cet accent plein d'une touchante mélodie, Théodule sentit son cœur se fondre; il avait envie de pleurer.

— Eh bien ! parlez, dit-elle.

Il la considéra avec douleur.

— Je n'ai rien, répondit-il en hochant la tête.

— Ah ! ne niez pas ! reprit Suzanne avec vivacité. Je vois bien que vous souffrez, moi ! et vous allez me dire tout de suite ce qui vous tourmente... Je le veux !... Je vous en supplie !...

Elle prononça ce dernier mot avec une tendresse inexprimable, en joignant les mains.

— Un rêve, un enfantillage, répondit Théodule avec embarras. Il me semble qu'un malheur me menace ; j'ai de vagues pressentiments, et, comme toutes mes pensées se rapportent à vous, Suzanne, ainsi qu'à votre mère, je me dis que je serais bien à plaindre, si je vous perdais jamais. Voilà tout.

— Quelle idée ! dit Suzanne avec surprise. Mais rien ne peut faire redouter un tel événement : ma

mère va de mieux en mieux, et moi, je me porte à merveille.

— Vous voyez donc bien que ce n'est qu'un rêve, un enfantillage, dont je n'aurais pas dû vous parler, et qui se dissipera bientôt, je l'espère.

Suzanne ne fut pas complètement satisfaite mais elle n'osa pas en demander davantage.

Sur le point de se retirer dans sa chambre, Théodule embrassa sa tante à plusieurs reprises; puis il se retourna vers sa cousine et la regarda d'un air singulier. Il lui tendit la main; mais presque aussitôt se ravisant :

— Et vous, Suzanne, dit-il avec mélancolie, ne me permettez-vous pas de vous embrasser aussi ?

— Non, plus tard, cousin; quand nous serons mariés, répondit-elle avec une mutine coquetterie.

Théodule pâlit, et sembla si affecté que la bonne Suzanne, lui présentant sa joue toute rose, reprit :

— Bah cousin, embrassez celle-ci en attendant.

Théodule l'effleura de ses lèvres; il tremblait.

— Et celle-là ! fit Suzanne en lui offrant son autre joue. Il ne faut pas la rendre jalouse, cousin.

Théodule y posa un baiser et une larme.

Suzanne, malgré le petit air délibéré qu'elle avait

voulu prendre, était devenue rouge comme les capucines qui fleurissaient sur ses croisées.

Renfermé dans sa chambre, Théodule écrivit deux lettres ; après quoi, il se jeta tout habillé sur son lit.

Lorsque l'aube parut, il n'avait pas encore fermé les yeux, mais il paraissait avoir beaucoup souffert, beaucoup pleuré. Il se leva sans bruit, promena un regard désolé sur sa chambrette aimée, qui avait abrité jusque-là ses pensées d'amour et ses rêves de bonheur, puis il sortit doucement, traversa la salle à manger, et s'arrêta à la porte de la chambre à coucher de sa tante.

Cette porte était entrebâillée. Il aperçut vaguement, se détachant sous un pâle rayon du matin, la figure malade de madame Delvecourt et le visage si frais et si délicat de Suzanne.

Il porta la main à son cœur, qui battait à briser sa poitrine, et tomba à genoux :

— Ah ! Suzanne ! Suzanne ! murmura-t-il en joignant les mains avec passion. Comme je t'aime, Suzanne !

Il demeura un moment ainsi ; l'esprit abattu, le cœur déchiré ; puis, se relevant d'un air résolu :

— Adieu ! adieu ! dit-il avec des sanglots étouffés. Et il sortit précipitamment.

Quelques heures après, Varnier arriva. Suzanne faisait le ménage, comme il convient à la fée du logis.

— Qui vous amène de si bonne heure ? demanda-t-elle.

— Il faut que je parle à Théodule. J'ai une place superbe à lui proposer.

— Le paresseux est sans doute encore au lit, dit-elle en élevant malicieusement la voix pour que son cousin l'entendit. Allez le gronder, mon cher monsieur, et lui dire qu'il est près de huit heures.

Varnier entra dans la chambre de Théodule. Il en ressortit bientôt tout ému, tenant deux lettres à la main, l'une à son adresse et l'autre pour Suzanne.

Suzanne, tremblante, oppressée, ouvrit la sienne et lut ce qui suit :

« Cousine,

» Aimer, selon mon cœur, c'est être prêt à bien
» des dévouements. Il ne faut pas aimer pour soi-
» même et en vue de son propre bonheur, mais
» dans l'intérêt du bonheur de la personne qui
» nous est chère. Oui, voilà vraiment comme on
» aime ! Aimer autrement, c'est avoir l'âme étroite,
» égoïste, c'est ne pas éprouver le véritable amour !

» Je me serais enseveli sous l'herbe de la Marne
» plutôt que de renoncer à vous ramener à la rive.
» J'aurai aussi le courage de fuir loin de vous plu-
» tôt que de vous empêcher de profiter de la for-
» tune qui vous sourit et vous tend les bras. La
» fortune, dit-on, se présente toujours une fois
» dans le cours de la vie ; on doit savoir la saisir.
» Je vous connais, chère Suzanne, et je sais qu'à
» cause de moi vous refuseriez la plus brillante
» opulence. Mais moi, dois-je accepter ce sacrifice ?
» Non, car je veux me montrer digne de vous !

» Si je n'eusse pu apprécier M. Varnier, j'aurais
» sans doute hésité dans ma résolution, car je
» ne crois pas que la fortune compense jamais,
» pour celui qui la reçoit, les tourments causés par
» le mauvais esprit de celui qui la donne. Mais,
» M. Varnier est si franc, si loyal, que celle qui
» unira sa destinée à la sienne n'aura, j'en suis
» sûr, jamais à souffrir dans ses susceptibilités,
» dans sa délicatesse. C'est ce qui me décide et me
» console un peu.

» Et puis, vous êtes si frêle et si mignonne, ma
» cousine chérie, que le travail constant auquel
» vous vous livrez menace d'altérer votre santé. Il
» vous faut à vous une existence toute faite, sans
» soucis et sans efforts, l'existence des fleurs,

» qu'on cultive, qu'on expose au soleil et qu'on
» abrite des hivers. Il faut aussi à votre pauvre
» mère souffrante l'aisance charmante qu'elle a
» possédée en partie autrefois. Cette douce in-
» fluence lui rendrait sans aucun doute la pléni-
» tude de ses forces, comme les tièdes chaleurs
» ravivent une plante qui languit.

» Acceptez donc mon sacrifice, comme je l'ac-
» complis, avec courage. N'en soyez pas affligée et
» ne me plaignez pas trop. Je me résigne en me
» disant : Un jour, Suzanne et sa mère me béniront,
» car j'aurai fait des heureux !

» Embrassez quelquefois ma tante pour moi, et
» donnez-moi une petite place au fond de votre
» cœur.

» Adieu !

» THÉODULE. »

La lettre adressée à Varnier ne contenait que quelques mots. Théodule lui recommandait de faire tous ses efforts pour décider Suzanne à l'épouser, et le suppliait d'être toujours inaltérablement bon pour elle et pour sa mère.

Il y avait dans ces deux lettres un calme d'expression, une réserve de sentiments à travers lesquels, toutefois, on sentait transpirer le plus poi-

gnant chagrin. Théodule s'était efforcé de le contenir pour ne point communiquer un attendrissement trop douloureux. Le pauvre jeune homme avait tout l'héroïsme de l'abnégation.

Suzanne pleurait : sa mère pleurait aussi ; Varnier, dont la fibre lacrymale n'était pas très-sensible, dévorait une grosse larme avec effort.

— Le fou !... s'écriait-il... Le cher enfant ! Mais c'est pitoyable ce qu'il a fait là !... c'est sublime de dévouement ! C'est-à-dire, non, ça n'a pas l'ombre du sens commun ! Crebleu ! si je le rattrape, je lui donne la moitié de ma fortune pour épouser ma bonne Suzanne, aussi vrai que je m'appelle Varnier !... Je cours m'informer partout, et je vous le ramène !... Oui, je vous le ramène, ou je ne me présente plus devant vous, foi d'homme !

Il sortit à ces mots, laissant étourdiement madame Delvecourt et sa fille profondément affligées, mais entrevoyant déjà une lueur d'espérance.

Ce que Varnier fit d'efforts pour se mettre sur la piste du fugitif fut vraiment inouï. Après un mois de vaines recherches dirigées en tous sens, il retourna dans la cité Riverin.

— J'enfreins ma promesse, dit-il avec une peine sincère : je reviens sans Théodule. J'ai cru plusieurs fois le joindre, soit à Marseille, soit à Brest,

soit à Londres : mais je m'apercevais bientôt que celui que je poursuivais, sur la foi de quelques renseignements plausibles, n'était pas Théodule. Je commence à désespérer.

Il fit toutefois quelques recherches encore, mais ces nouvelles recherches n'eurent pas plus de succès que les premières. Alors seulement il voulut tenter ce que lui recommandait Théodule, dans sa lettre d'adieu. Ce n'était pas chose facile. Suzanne et sa mère étaient inconsolables. Mais il se montra si persévérant, si noble, si bon, que madame Delvecourt et Suzanne consentirent enfin à ce que le dévouement du pauvre Théodule ne restât pas inutile !

Environ six mois après, Suzanne épousait Varrier.

Plus d'une fois, ce jour-là, on remarqua que ses yeux se mouillaient malgré elle pendant qu'elle cherchait à sourire aux conviés.

VI

Quelques années plus tard, un homme d'une trentaine d'années, triste et pâle, traversait lentement le défilé de la cité Riverin. Il jetait les yeux autour de lui avec une certaine curiosité expressive, et souriait mélancoliquement à la vue des longs murs qui menaçaient toujours de s'écrouler, mais qui ne paraissaient cependant pas plus affaissés que jadis.

— Ils résisteront plus longtemps que moi, murmura-t-il en hochant la tête.

Arrivé au milieu de la cité, en face de la rangée de maisons qui s'alignent modestement sur le flanc de quatre ou cinq beaux hôtels, il s'arrêta

devant l'une d'elles, et la considéra pendant un instant avec un intérêt inexprimable; puis il y entra sans s'être aperçu qu'il était suivi.

— Vous avez un logement à louer? demanda-t-il au concierge d'un ton légèrement ému.

— Oui, monsieur, répondit distraitemment un vieux bonhomme assis dans un confortable fauteuil en velours d'Utrecht; mais il est trop tard pour le voir. Repassez demain.

— Où est situé ce logement? demanda l'interlocuteur.

— Au quatrième, sur le devant; trois petites pièces et une cuisine meublées. On pourrait vous céder les meubles, si vous le désiriez.

— Est-ce le logement de madame Delvecourt? reprit l'interlocuteur avec un redoublement d'émotion.

Le vieux concierge, surpris de ce ton animé, leva son nez majestueusement orné de besicles, et fixa un regard de diplomate sur le singulier personnage qui lui parlait. Aussitôt sa physionomie exprima l'hésitation, le doute, et il s'écria :

— Mais n'est-ce pas à monsieur Théodule que j'ai l'honneur de parler?

C'était Théodule, en effet.

Il arrivait de Londres, où, après quelques années

d'un travail opiniâtre, seule distraction à de profonds ennuis, il avait amassé de modestes épargnes, avec lesquelles il comptait vivre désormais humblement et tranquillement à Paris. Sa santé, ébranlée par les fatigues et le chagrin, lui en faisait un devoir.

— Oui, c'est moi, Théodule, dit-il. Vous me reconnaissez donc?

— Hum! hum! répondit le concierge... un peu changé, un peu pâli, un peu maigri! A ça près... Mais d'où diable arrivez-vous, reprit-il, qu'on vous a cherché partout sans vous trouver nulle part? Ce bon monsieur Varnier a couru après vous pendant deux mois au moins.

— Le digne homme!

— Ma foi! oui, un bien digne homme! continua le concierge. Enfin, quand il a vu que vous ne reveniez pas, il a épousé mademoiselle Suzanne, qui est maintenant une grande dame, et pas plus fière pour ça.

— Elle est heureuse, n'est-ce pas?

— Je le crois bien! elle a un superbe appartement au faubourg Saint-Germain, un magnifique équipage et les plus belles toilettes du monde. Comme ça lui va gentiment! c'est un vrai bijou, quoi! Je dois vous dire, du reste, qu'il y a plus

d'un an que je ne l'ai vue, que je n'ai entendu parler d'elle. C'est qu'elle voyage beaucoup avec son mari et sa mère, cette chère petite madame Varnier.

« Madame Varnier ! » Théodule soupira malgré lui en entendant prononcer ce nom. Il ne l'avait, lui, jamais appelée que Suzanne !

— Mais tout cela n'empêche pas, continua le concierge, revenant sur le chapitre de la location, que je ne puisse vous louer votre ancien logement, si vous voulez. Il est à peu près dans le même état qu'autrefois.

— Avec les mêmes meubles ? fit Théodule étonné.

— Avec les mêmes, mon cher monsieur. En quittant la maison, madame Delvecourt et mademoiselle Suzanne les ont donnés à une pauvre famille qui voulait les leur acheter. Cette famille a trouvé à se bien caser en province, et je suis chargé de vendre ses meubles.

— Je les achète ! s'écria Théodule. Je les achète ! C'est à moi qu'ils doivent revenir ! C'est mon bien ! ce sont mes souvenirs ! c'est tout le bonheur de ma vie qu'ils représentent. Ah ! reprit-il avec une sorte d'exaltation, donnez-moi la clé de ce logement si sacré pour moi. J'ai hâte de me retrouver au milieu de cet humble asile que j'aimais tant !

Le vieux concierge ne fit aucune difficulté de lui

accorder ce qu'il demandait, et Théodule franchit en quelques secondes les quatre étages.

Ce fut avec un léger frémissement qu'il ouvrit la porte, et avec un battement de cœur précipité qu'il entra dans l'ancienne demeure de sa famille, comme s'il eût dû encore la retrouver en ces lieux.

Il passa rapidement de chambre en chambre : on eût dit qu'il voulait embrasser tout ce logement d'un seul coup d'œil ! puis il recommença son investigation à pas lents, considérant avec une curiosité attentive et une vive émotion chaque pièce du mobilier, vaguement éclairé par les molles clartés du soir.

Tout était, en effet, dans le même ordre qu'autrefois.

— Oui, disait Théodule avec mélancolie, voilà bien le grand fauteuil où s'asseyait madame Delvecourt, chère malade qui sans doute a recouvré la santé sous l'influence de la richesse!...

» Voici le vaste lit où reposaient Suzanne et sa mère, où je les ai vues dormant pendant que je m'arrachais d'auprès d'elles ! Cruel effort!...

» A cette table, la noble enfant brodait nuit et jour, et je passais à ses côtés les plus délicieux moments. Je l'aimais tant, hélas !

» Je retrouve encore, à ces fenêtres, les caisses de

fleurs que Suzanne cultivait elle-même. D'autres les ont cultivées depuis. Aussi de rares capucines s'en échappent-elles comme à regret. »

Il en cueillit quelques-unes dont il respira le vague parfum. Puis, entrant dans une autre pièce :

— Salut, ô ma chambrette! reprit-il. Confidente discrète de mes premières espérances, de mon premier, de mon unique amour, salut! Maintes fois, pour t'embellir, Suzanne dégarnissait ses corbeilles! Aussi t'eussé-je préférée alors aux plus somptueuses demeures. Comme j'étais heureux!

Il croisa ses bras sur sa poitrine et continua de considérer d'un œil humide chaque détail de ce logis, dont la physionomie fidèlement conservée réfléchissait mille souvenirs saisissants pour le cœur de Théodule.

Bientôt il alla s'asseoir à l'une des fenêtres qui s'ouvrent sur la verdure des hôtels voisins.

La nuit commençait à s'étendre; les lumières rougeâtres de la ville s'éveillaient en même temps que les étoiles argentées du firmament. Le léger murmure des jardins se mêlait au bruissement des rues d'alentour.

Théodule s'accouda dans une attitude rêveuse, le visage penché, les yeux perdus dans l'espace étoilé. Il resta ainsi quelques minutes immobile, muet, ab-

sorbé dans un flux de songes tour à tour doux et amers.

— J'ai bien fait de les quitter, pensait-il parfois, puisque Suzanne et sa mère ont pu savourer les joies de l'opulence. Ensemble, nous n'eussions peut-être mené qu'une existence pleine de privations et de tourments. Combien j'eusse souffert, hélas ! de les voir souffrir ! Ah ! cela vaut mieux ainsi !

Alors il voyait, comme en un rêve consolateur, Suzanne et sa mère lui sourire et le remercier avec effusion. Il se sentait récompensé.

Mais changeant bientôt la nature de ses impressions :

— Qui sait ! se disait-il en hochant douloureusement la tête, elles m'ont peut-être oublié maintenant ! ou, si elles se souviennent de moi, c'est pour frémir à la pensée de l'humble vie à laquelle elles eussent été condamnées sans retour, si j'eusse épousé Suzanne. L'opulence dessèche le cœur, dit-on, elle fait qu'on redoute la pauvreté plus que tout au monde.

Alors il voyait sa tante et sa belle cousine passer devant lui au milieu d'un cortège élégant, riches, fêtées, et l'accablant d'un salut dédaigneux. Il en éprouvait comme un délabrement de cœur.

— Ah ! Suzanne ! Suzanne ! murmura-t-il avec

des larmes dans la voix ; se peut-il donc que vous n'ayez plus pour Théodule que du dédain ou de l'oubli !

— Ami, cruel ami ! dit une voix mélodieuse et pénétrante à son oreille, comme vous méconnaissez Suzanne !

Théodule poussa un cri et retourna vivement la tête.

Une femme était là, debout, pâle, émue, dans la demi-obscurité de la chambre. Cette femme était vêtue de noir, si élégante et si belle que, après l'avoir nommée d'abord, Théodule douta que ce fût Suzanne.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? dit la même voix.

Théodule tressaillit jusqu'au fond de l'âme.

— Suzanne ! s'écria-t-il avec un fol accès de joie. Est-ce bien vous, Suzanne ? Ne suis-je point le jouet d'un rêve, d'une hallucination ? Mais non ! je vous vois, je vous touche, je vous sens. Bonheur inespéré ! comment se fait-il ?..

— Je vous ai aperçu par hasard, je vous ai reconnu, je vous ai fait suivre, et, après avoir appris que vous étiez entré dans cette maison, je suis accourue aussitôt... J'arrive, ajouta-t-elle avec un peu d'amertume, pour m'entendre accuser d'ingratitude !

Théodule se jeta aux pieds de Suzanne.

— Ah! pardon, pardon! s'écria-t-il d'un ton pénétré de repentir. Comment ai-je pu douter de votre cœur? Insensé que j'étais!

Il pleurait. Suzanne se pencha vers lui avec tendresse.

— Calmez-vous, Théodule, je vous pardonne, dit-elle.

— Chère Suzanne! je vous retrouve toujours bonne, toujours belle! Ah! il y a des moments d'allégresse qui rachètent des années de tourments, et je mourrais à l'instant même, cousine, si l'on mourait de joie!

— Plus que jamais il faut vivre, cousin! dit Suzanne en le relevant avec un charmant sourire. Tout l'exige: ma mère, qui sera si contente de vous revoir; moi, qui vous chéris toujours; votre dévouement, qui mérite récompense; et l'avenir, qui semble nous convier au bonheur.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il avec étonnement.

— Je suis libre, répondit gravement Suzanne. Libre depuis un an. L'êtes-vous aussi, Théodule?

— Libre? Vous êtes libre? Est-ce possible?... Et vous m'aimez encore!

— Si je vous aime! dit-elle avec une grâce

ineffable. Eh! qui donc aimerais-je, si je ne vous aimais pas?

— Ah! Suzanne! Suzanne! c'est de l'ivresse que j'éprouve! car, moi, je vous ai toujours adorée!

— Eh bien! venez, dit-elle en l'entraînant; venez embrasser votre tante, ou plutôt votre mère, qui commençait à désespérer de jamais vous revoir!

Il y a quelques mois à peine, Théodule et Suzanne ont été unis.

Le même jour, en compagnie de madame Delvecourt, ils ont fait un pèlerinage à la tombe de Varnier.

Varnier était mort d'une congestion cérébrale. Il avait institué Suzanne sa légataire universelle, et lui avait dit en mourant:

— Mon enfant, tâchez de retrouver Théodule, et, s'il se peut, n'ayez pas d'autre époux que lui.

FIN

79191

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Bergeronnette.	3
La pierre de touche.	73
Anselme et Marcelin.	139
Le troisième Larron.	223
Les amours de Théodule.	273

